2e Année - No 3

Mars 1909

Notre roman complet

L'Ombre du Général

Par Charles Deslys

La Revue Populaire

CANADA 10c

ETATS-UNIS 15c

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ MENSUEL.



Une histoire de revenants (d'après G. Roux.)

SOMMAIRE : D'Argenson : *Saint Patrice;* H. d'Hellencourt : *Chasse à l'orignal;* Mistigris : *Prosper prend l'électricité;* E.-Z. Massicotte : *Remèdes d'autrefois;* Françoise : *Le miroir brisé;* L. Laisné : *Les orphelins;* P. Lacombe : *La donation;* G. Boisseau : *Mariages d'habitants;* Tante Pierrette : *"Faire des peurs";* P. Voyer : *Les grandes pêches;* Première série du *Tour du monde par l'Image;* l'*Art du tatouage, Dans la brume,* etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Proprietaires,
200, Boulevard St-Laurent,
Montreal.



L'humanité a inventé bien des bonnes choses, mais la nature a produit d'emblée le breuvage parfait — l'eau pure. Pour favoriser l'oeuvre de la nature, videz une bouteille de l'eau minérale effervescente

White Rock

de la fameuse source White Rock de Waukesha, Wisconsin. Sa pureté absolue, son goût unique, la facilité avec laquelle elle se mélange avec toutes les boissons lui ont valu une popularité sans rivale. White Rock est servie et vendue partout.

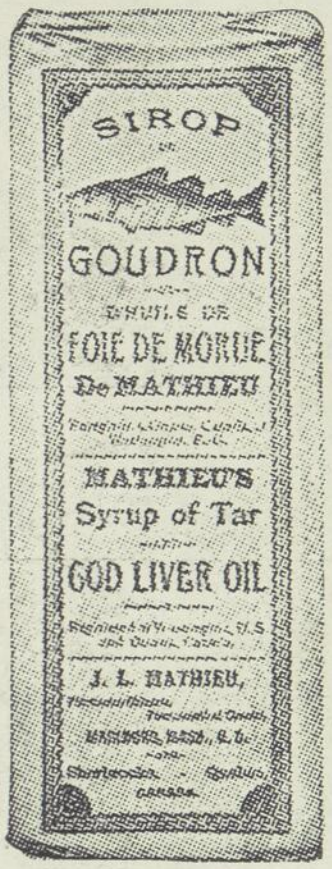
F. X. ST-CHARLES & Cie, Ltee, Agents, - Montreal

Se trouve chez tous les épiciers et hôteliers de première classe . .

LA FAIBLESSE DES POUMONS

prédispose au RHUME et à toutes les MALADIES de POITRINE. La vogue justifiée du

Sirop Mathieu



au Goudron et a l'Huile de Foie de Morue

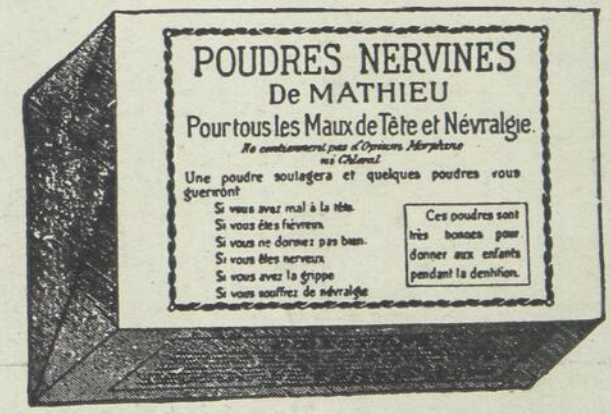
est due à ses propriétés reconstituantes des tissus des poumons autant qu'à son action curative indiscutable.

EN VENTE PARTOUT

Si vous souffrez de **Maux de Tête** ou de **Névralgie,** prenez les

Poudres Nervines de Mathieu

elles vous guériront rapidement



Prix : 25c la boite de 18 Poudres

Ne contiennent ni opium, ni morphine, ni chloral.

COMPAGNIE J. L. MATHIEU, proprietaire, Sherbrooke, P. Q.

PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terrres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du " Guide de Colon " au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.

La Morue

La morue: un poisson séché,
Banal et même un peu vulgaire,
Qu'un délicat ne prise guère,
Et qu'on nous vend très bon marché.

Cependant, au loin l'ont cherché,
Dans une pêche meurtrière,
Hélas! presque autant qu'une guerre,
Les pauvres gens qui l'ont pêché.

Et quoique la morue, en somme,
En dépit de son air sécot,
Soit excellente avec des pommes,

Je trouve bien trop cher l'écot,
Quand je pense que ce fricot
Coûta l'existence à des hommes!



La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : $1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :
Un An : $1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie
Editeurs - Proprietaires,
198, Boulv. St-Laurent,
MONTREAL

Vol. 2. No 3. Montreal, Mars 1909

Saint Patrice

C'EST un des saints dont le nom nous est le plus connu, à cause du voisinage des Irlandais qui l'ont pour patron, mais c'est aussi un des saints dont la vie reste, pour la très grande majorité, un ensemble très peu clair. Et c'est quelque peu excusable, cette vie offrant beaucoup de vague et non moins de merveilleux.

Pour commencer, on ne sait pas au juste où naquit saint Patrice. Les uns disent que ce fut en Ecosse mais lui-même soutenait que c'était à Boulogne-sur-Mer. Il s'appela d'abord Succat, ce qui non plus n'est pas prouvé.

On s'accorde cependant à dire qu'il naquit au commencement du cinquième siècle et qu'à l'âge de seize ans, il fut enlevé par des pirates irlandais qui l'emmenèrent dans leur île et le vendirent au seigneur Milcion Mac-Cuboin, qui l'employa à la garde de ses pourceaux.

La solitude, dit un auteur, fortifia singulièrement la foi du captif. Patrice eut bientôt de nombreuses visions. Les enfants de l'Irlande lui apparaissaient en songe et lui criaient : " Patrice ! viens nous sauver... "

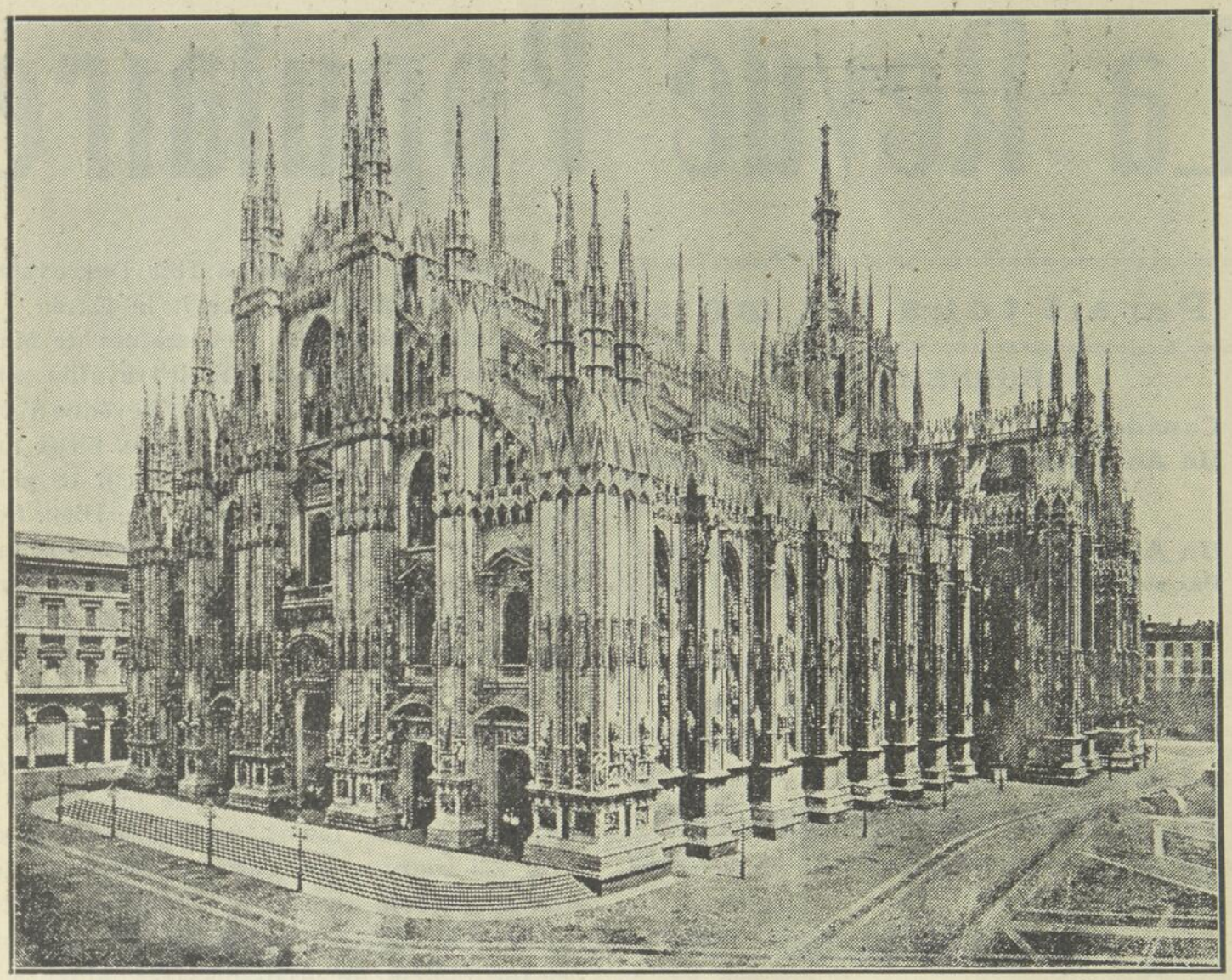
Le jeune homme réussit à fuir l'esclavage. Il gagna le continent, il revit la Gaule. Il alla étudier aux écoles monastiques de Marmoutier et de Lérins, et puis il travailla sous la direction de saint Germain, l'évêque d'Auxerre. De là, il se rendit à Rome, pieds nus et vivant d'aumônes. Le pape reçut ce pèlerin passionné comme un envoyé de Dieu. Son courage et sa connaissance des Irlandais inspirèrent au chef de l'Eglise le désir d'employer Patrice à leur conversion. Et Patrice s'embarqua pour l'île lointaine après avoir été ordonné évêque.

L'Irlande était en ce temps-là attachée à sa religion primitive, tout imprégnée des coutumes de l'Orient. Le culte de la nature y était en honneur. Les chênes, les bosquets sacrés, les sources, les puits, les rivières, les collines sacrées recevaient l'adoration naturaliste des masses disciplinées par les druides qui étaient de prodigieux enchanteurs.

Patrice se montra séducteur habile. Il ne violenta pas l'opinion. Il s'assouplit au goût des insulaires. Ils étaient avides de magnificence et il leur déploya la magnificence de sa foi. Aux légendes héroïques du paganisme, il opposa les splendeurs de sa religion ; aux ensorcellements des druides, il répondit par d'étonnants miracles. En outre, s'il apportait à l'Irlande un nouvel élément de civilisation, il s'attacha surtout à respecter chez ce peuple ses coutumes et sa mentalité.

D'ailleurs, les druides avaïent eux-mêmes prédit son arrivée et l'avènement du christianisme. C'est tout juste s'ils firent à Patrice la résistance nécessaire pour mettre sa venue en valeur. Et voici une chose remarquable : de toutes les nations du monde, l'Irlande est peut-être la seule chez laquelle la religion chrétienne fut établie sans faire couler une goutte de sang. Patrice n'a qu'à se présenter et tout s'effondre devant lui. S'il est beau de vaincre des difficultés, il y a quelque chose de surhumain dans cette puissance qui ne permet pas de soupçonner les obstacles. Et cela, c'est tout Patrice.

D'ARGENSON.



La Cathédrale de Milan, Italie.

UN grand voyageur a écrit: "Quel que soit le nombre, la beauté ou la grandeur des cathédrales qu'un homme a vues au cours de ses pérégrinations à travers le monde, il n'en est pas une qui aura forcé son admiration et son étonnement au même degré que la cathédrale de Milan."

C'est la plus majestueuse et la plus élaborée.

Elle montre l'architecture gothique poussée à ses plus exquises limites. En marbre, elle paraît, par les nuits claires, comme un vaste bloc d'albâtre ciselé.

On ne compte pas moins de 4,800 statues de marbre disséminées sur ses murs extérieurs. Sous le jeu des lumières et des ombres, on croirait ces parois peuplées d'êtres vivants.

Bien que plusieurs de ces statues soient haut placées, elles ont toutes, absolument toutes, le plus grand fini. Celles qui ornent le toit ont été, comme celles du bas, l'objet d'un travail intensivement artiste.

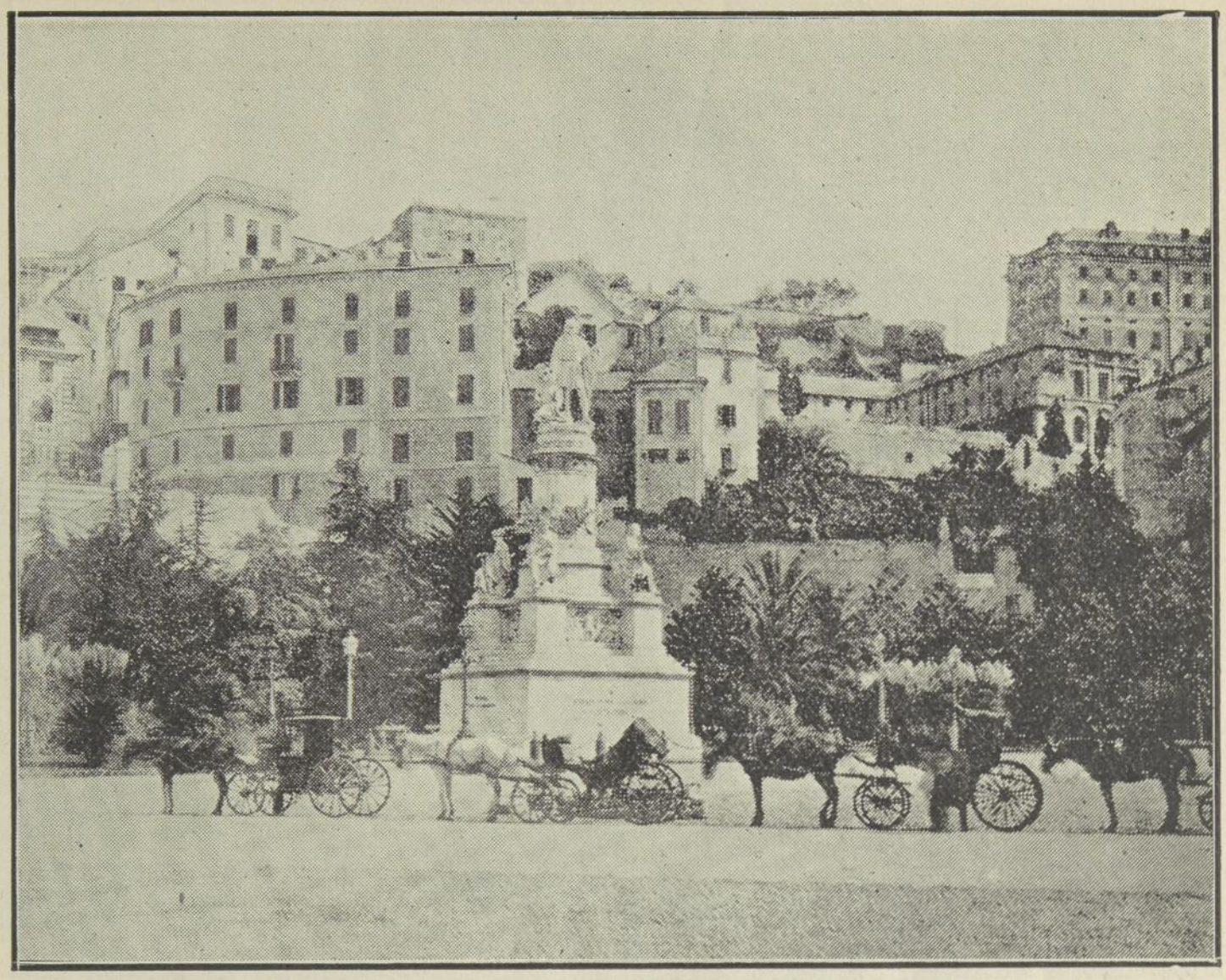
Plusieurs d'entre elles sont dues au génie du grand Canova.

Quand vous vous promenez sur le toit de cette cathédrale appelée "la huitième merveille du monde", vous croyez être dans d'aériennes galeries de sculpture.

Vous êtes comme perdu dans une féerique forêt de colonnes, de tours, de pinacles, d'arches, le tout habité par des anges, des guerriers, des saints, des rois ou des chérubins se détachant en nuance d'argent frimassé sur le fond bleu du firmament.

L'intérieur de ce vaste dôme en marbre est tout à fait digne de l'extérieur par l'amplitude des dimensions, les gigantesques colonnades et surtout les incomparables vitraux d'où la lumière part nuancée de toutes les couleurs pour aller semer de pierres précieuses impalpables le vaste parquet en mosaïque.

Cette cathédrale attire chaque année des milliers et des milliers de visiteurs. Elle est, à la fois, une source de revenus pour les hôteliers et les négociants et une grande inspiratrice pour les artistes du monde entier.



La Statue de Colomb, à Gênes.

TOUT ce qui touche de loin ou de près à l'histoire ou au souvenir de Christophe Colomb nous intéresse. N'est-il pas le découvreur *officiel* du continent que nous habitons? Ce magnifique monument s'élève à Gênes, " Genoa la Superba " comme on dit là-bas. Le site en est de toute beauté. Les eaux de la Méditerranée, auxquelles se sont mêlées celles de l'océan qu'il parcourut si intrépidement, viennent mourir à quelques pieds de ses assises.

Gênes a un passé historique très mouvementé et très glorieux; elle a donné le jour à beaucoup de grandes individualités. Et en dotant la mémoire de Colomb d'un immortel vestige qui parle aux yeux et au coeur, elle a voulu faire grand et beau.

Ce monument s'élève tout près de la principale gare. C'est la première chose que le voyageur admire en arrivant, et c'est la dernière qu'il voit en partant.

L'inscription qu'on y a mise est d'une éloquente simplicité. On peut la traduire ainsi: Don d'une nation reconnaissante à Christophe Colomb.

Gênes tire grande gloire d'avoir été, en 1435, le berceau de l'immortel découvreur. Il lui importe peu que des hommes du Nord aient traversé l'océan avant lui. Cela ne diminue en rien la sublimité de son courage, de sa foi et de sa persévérance. Quoi qu'aient pu faire ces hommes du Nord en 1492 l'Amérique était virtuellement une terre inconnue.

C'est cet illustre fils de Gênes qui la fit connaître au monde civilisé, qui révolutionna profondément les idées, les espérances et les destinées de l'humanité.

Le dessin, les proportions de ce monument sont admirables.

Colomb s'appuie sur une ancre, la main droite se dirigeant vers une figure qui personnifie l'Amérique.

Plus bas on voit tout un ruban d'ornements symboliques qui ont trait à la flottille de Colomb.

Aux angles du piédestal se dressent des statues représentant la Science, la Religion, le Courage et la Géographie.



Pyramides et Sphinx d'Egypte.

AUCUNE photographie ne saurait donner une idée du spectacle unique, grandiose, émouvant que présentent les pyramides d'Egypte. Nulle part, ailleurs, la main des hommes n'a élevé quoi que ce soit qui s'en rapproche.

Nous avons ici la plus grande de ces pyramides, connue sous le nom de Chéops, nom du roi égyptien sous le règne duquel elle fut construite. Sa hauteur est de 482 pieds, soit douze de plus que la croix qui couronne le dôme de St-Pierre de Rome.

Si cette pyramide était creuse, au lieu d'être pleine, on y pourrait loger toute la basilique de St-Pierre de Rome y compris le dôme et la croix, comme on met un ornement sous un globe.

A l'origine cette pyramide couvrait treize acres, mais les spoliations à travers les siècles ont réduit ce chiffre à onze. Chacun des côtés mesure à la base 765 pieds. Imaginez quatre-vingt-cinq millions de pieds cubes de maçonnerie solide et si bien proportionnée que ses angles et ses ombres ont servi de bases pour des calculs astronomiques!

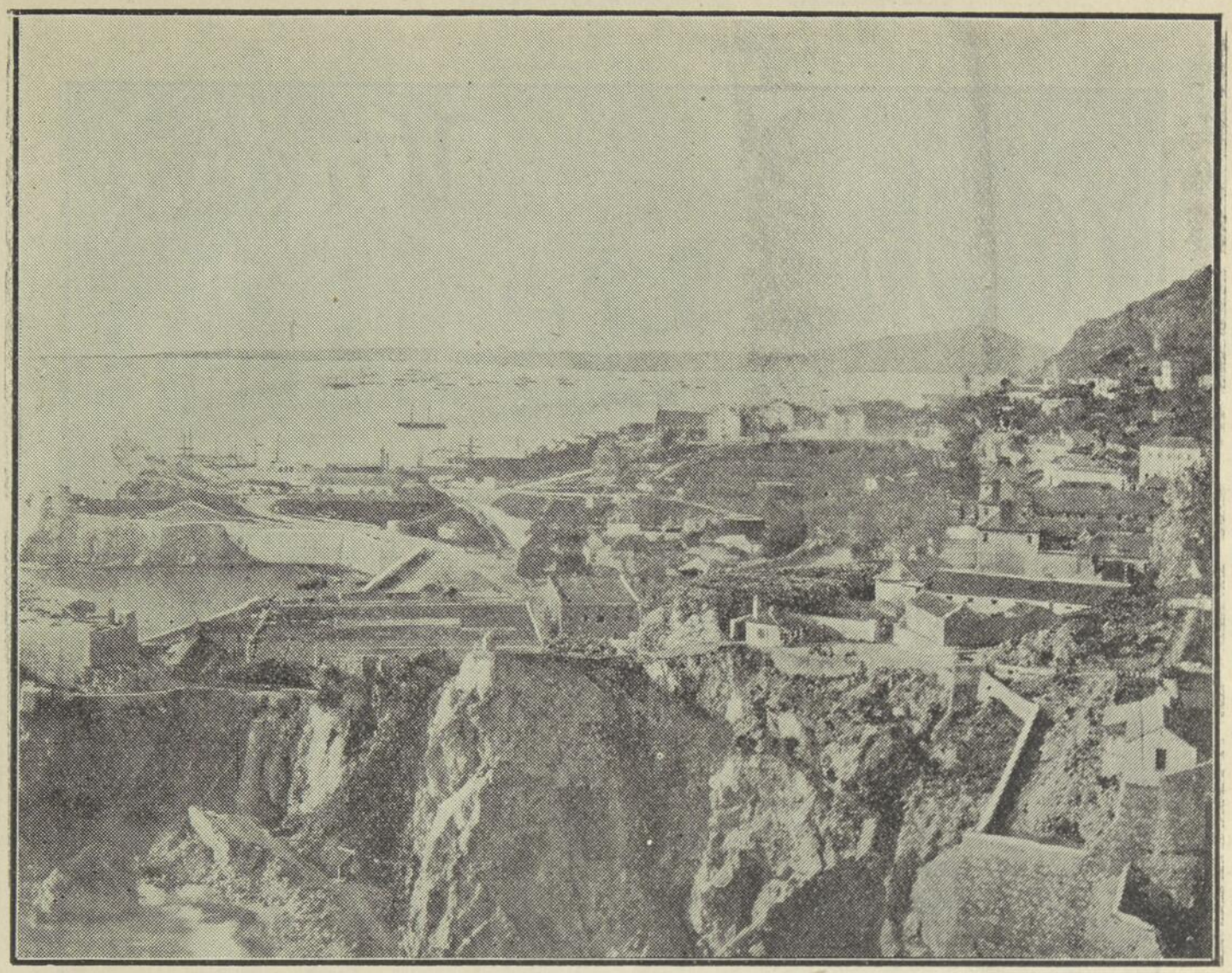
Très inférieur aux pyramides en dimensions, mais les dépassant en ancienneté est le Sphinx.

C'est un monstre taillé dans une falaise naturelle, en plein versant, et partiellement recouvert par les sables mouvants.

Bien qu'elle ait été affreusement mutilée, cette relique de l'antiquité égyptienne conserve un grand air de solennité. Elle personnifie majestueusement le silence en face de l'affreux désert, symbole, à son tour, de l'Eternité.

Si ses lèvres pouvaient s'entr'ouvrir et formuler des paroles, elles pourraient laisser tomber celles-ci: "Avant Abraham même, j'existais!"

Elle dispute au Temps l'empire du Passé. Toujours regardant dans celui-ci, toujours regardant dans l'avenir, combien nos existences lui sembleraient éphémères, météoriques, si son cerveau renfermait la pensée.



Gibraltar, la citadelle inexpugnable.

GIBRALTAR, voilà un nom qui nous est absolument familier. Il se trouve dans l'Empire Britannique, et puis on ne parle jamais de notre bon vieux Québec sans lui accoler ce nom.

Les anciens croyaient que ce roc avait été planté là pour marquer la limite du monde civilisé de ce côté, limite que personne n'osait franchir.

Aucune image ne saurait rendre ses caractéristiques variées et sans rivales. Sur un côté le roc s'élève, perpendiculairement, 1300 pieds au-dessus des flots. Il a trois milles de longueur et un demi-mille de largeur. Vu de certains endroits, il ressemble à un lion accroupi près de la mer et défendant l'entrée de la Méditerranée. En face, du côté africain, se trouve une autre montagne qui pourrait, à cause de sa position et de son apparence générale, s'appeler la jumelle de Gibraltar.

Une fois dans Gibraltar, le voyageur voit une infinité de cavernes ou galeries naturelles ou dues au travail des hommes, et destinées à servir d'abri en cas de bombardement.

Un peu de végétation recouvre ce roc et souvent la fumée d'un coup de canon sort comme d'un lit de fleurs.

On considère Gibraltar comme une citadelle à peu près imprenable. Il est depuis longtemps en la possession des Anglais et tout effort pour le leur enlever a échoué.

On y tient toujours des approvisionnements considérables. Les mesures prises pour y amener l'eau sont telles que, dans l'espace de quelques heures on peut en mettre en réserve pour une année entière. Les Maures y avaient, avant les Anglais, exécuté de grands travaux.

Le mot Gibraltar est une corruption d'un terme arabe et signifie : La montagne de Tarek—et Tarek commandait les Maures lorsqu'ils envahirent l'Espagne qu'ils occupèrent plus de 700 ans, jusqu'à 1492.

C'est un des endroits du monde qui attirent le plus de visiteurs. Notre qualité de sujets britanniques nous en rend l'accès assez facile. *(A continuer)*



Par H. d'Hellencourt

CES PAGES doivent être lues, un soir d'hiver, au coin du feu, les pieds enfouis en quelque chaude fourrure.

Si, par surcroît, la bise vous a, durant le jour, cinglé le visage et qu'elle consente, ce soir, à faire entendre, invisible orchestre, son sifflement plaintif dans l'au-delà mystérieux que cachent vos épais rideaux, vous serez dans les meilleures conditions du monde pour m'accompagner dans mon excursion.

Une matinée du mois de janvier, au Manitoba. Le soleil teinte à peine de clartés indécises les cimes lointaines des mélèzes qui, là-bas, vers l'est, bornent à l'horizon l'immensité de la prairie. Les étoiles brillent dans un ciel dont l'opacité ordinaire des nuits n'a pu troubler la limpidité.

Ce ciel est d'une teinte neutre que l'oeil perçoit presque bleue et l'absolue pureté de l'air rend transparente la profondeur de ces inconcevables lointains. A contempler cet infini, l'esprit s'échappe en des vols capricieux à travers les espaces planétaires; l'imagination est mystérieusement et violemment attirée par tant de clartés éparses en tant d'infini; tel le fer par l'aimant.

Là-bas, vers le village, les gens s'éveillent; les clartés des lanternes dont les fermiers se servent pour aller et venir de la maison aux étables semblent des feux follets; le moindre bruit se perçoit avec une netteté surprenante qui évoque le son clair d'un cristal. C'est une porte qu'on ouvre, la neige gelée qui craque sous les pas, comme le cuir d'une chaussure neuve ou des coquilles d'oeufs qu'on écrase. Puis le bruit d'un *sleigh* (traîneau), dont les lisses d'acier modulent dans leur frottement sur le chemin une longue plainte aiguë, quelque chose comme un coup de sifflet interminable ou le grincement de l'archet sur l'unique corde mineure d'un violon.

Les sonnettes de l'attelage, qui tintent gaiement à chaque foulée, scandent ce rythme à intervalles égaux.

Mais ces bruits, qui sont, pour ainsi dire, le murmure des choses et non des êtres, continuent la rêverie qu'éveille la beauté des cieux; nulle voix animée ne se fait entendre: le coq ne chante pas, le boeuf ne beugle point, l'homme se tait.

Malgré la splendeur de ce ciel, malgré l'infini de ces horizons, malgré la pureté de cet air qui donne l'impression de l'impondérable, malgré ces bruits d'une acuité vibrante, l'être animé, homme comme bête, semble subir inconsciemment l'enveloppement du blanc linceul, l'engourdissement pénétrant du froid.

L'âme de ces habitants, l'instinct de ces animaux, subissent sans s'en douter une sorte d'hivernage.

Mais voici qu'il fait grand jour et nous n'avons point de temps à perdre si nous voulons être là-bas avant la nuit: or la nuit arrive vite en janvier, et, là-bas, c'est une petite cabane à 20 milles, dans la forêt, où nous irons camper, pour demain partir en chasse après l'orignal, "l'élan du Canada".

D'ailleurs, voici mes compagnons de chasse qui arrivent; je veux vous les présenter. Le chef de l'expédition d'abord, celui sans lequel nous ne pourrions rien, Kachaonap, un Indien Saulteux pur sang. M. Kachaonap n'en est pas moins un sujet anglais ayant droit de vote; il a, en effet, renoncé aux privilèges que la loi accorde à ceux qui vivent en tribus sur les *Réserves;* sa vanité satisfaite, est-il plus heureux que ses pères? Je ne le crois pas; car, pour intelligent qu'il soit, son instinct vagabond et nomade semble lui interdire la possibilité de se créer un établissement sérieux. Mais l'orgueil est si grand chez ces Indiens que ce seul titre de sujet britannique, le droit de voter, son égalité absolue avec ces blancs, ses conquérants, doivent certainement suffire à son bonheur. En somme, il n'est pas seul à vivre heureux de ces illusions-là; l'égalité devant la loi! Combien vivent heureux et fiers de cette alléchante, mais fallacieuse enseigne!

Kachaonap est un excellent chasseur ayant toutes les ruses de sa race.

Bien qu'il fasse, ce matin, 34 degrés centigrades de froid, il est vêtu d'un simple veston et par-dessous d'une chemise de toile de couleur.

Une ceinture multicolore à franges serre sa veste sur ses reins; aux pieds, des mocassins en peau d'orignal; des bas de laine pardessus le pantalon sont serrés au-dessous du genou pour empêcher la neige d'entrer. Sa carabine sur l'épaule, il porte sur l'autre ses raquettes et sous son bras sa couverture roulée.

Notre autre compagnon est un vieux métis; son nom est Lemare, mais on le connaît généralement par son surnom, "Vison"; les métis ont continué la tradition de Bas-de-cuir et d'OEil-de-faucon.

Malgré ses soixante ans, Vison en paraît à peine quarante; il porte les cheveux longs, effleurant les épaules; sa barbe est clairsemée; sa moustache, celle d'un tout jeune homme, et cela seul suffirait pour trahir son origine indienne.

Vison a la figure maigre; le teint mat et légèrement foncé, en temps ordinaire, a, ce matin, sous l'influence du froid, une teinte plus sombre, une coloration de terre cuite. L'oeil est d'un noir intense, profond et brillant tout à la fois, bien que le point lumineux soit presque nul, quelque chose comme l'éclat d'un diamant noir enveloppé dans du velours. De haute taille et bien découplé, notre homme porte un costume identique à celui de Kachaonap — sauf, toutefois, une veste de cuir, brodée de dessins rouges et bleus, avec des franges de cuir tombant de la couture de chaque épaule.

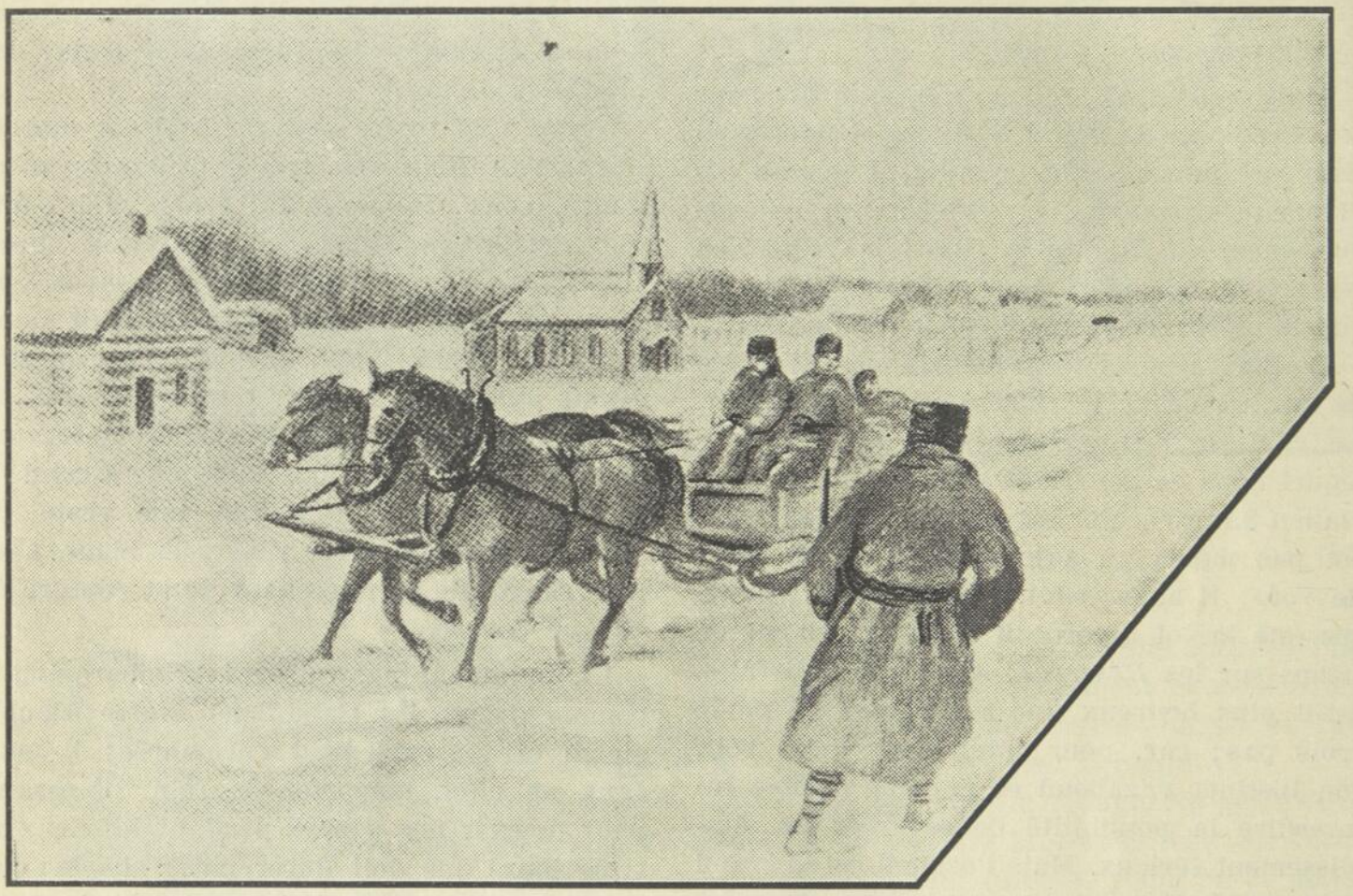
Et, maintenant, en voiture! "Embarquons!" comme disent les Canadiens. Notre double sleigh est passablement encombrée; il nous faut, en effet, emporter le foin nécessaire pour nourrir nos poneys pendant les deux ou trois jours que doit durer notre chasse; l'avoine, les provisions de bouche, avec la chaudière à thé, les couvertures, la hache, compagne inséparable du voyageur en ces contrées, les fusils, les raquettes, toute une installation complète!

Chacun se loge le plus commodément possible. Kachaonap s'étend indolemment sur le foin, les pieds entourés dans sa couverture. Lemare s'est assis à côté de moi; sa jupe semble l'absorber complètement.

Bigre! j'allais oublier la cruche de whiskey; mes compagnons ne me le pardonneraient pas! Enfin nous voilà partis au petit trot des petites jambes de nos petits chevaux.

Certes nos poneys ne payent pas de mine; mais, ne vous y trompez pas, avec leur poil bourru, leur ventre énorme, leur moustache au bout de la lèvre supérieure, ils peuvent marcher, des jours et des jours, à travers prairies et forêts, toujours dispos, toujours trottinant. Si le foin manque, ils brouteront l'écorce des arbres, ils piocheront pour découvrir l'herbe gelée; à défaut d'eau, ils mangeront de la neige. En somme, des jambes d'acier et un estomac d'autruche, tels sont ces deux mustangs élevés par les pieds-noirs, dans le Far-West canadien.

A chaque instant nous dépassons sur le



chemin des habitants qui s'en vont au bois, les deux traîneaux repliés l'un sur l'autre avec la botte de foin dans l'intervalle des patins, la hache, la chaudière à thé et au fond les couvertures pour les chevaux. Souvent ils font route ensemble, se suivant par longue file, et à chaque fois notre rencontre cause même remue-ménage. La route, en effet, ressemble à une voie de chemin de fer dont les rails sont les deux sillons tracés par le passage des patins, sillons dans lesquels marchent les deux chevaux; alors, à chaque rencontre, il faut se jeter l'un ou l'autre de côté, c'est-à-dire dans la neige, qui a une épaisseur de 2, 3 ou 4 pieds; les chevaux enfoncent, se démènent comme des diables pour sortir de cet enlisement; heureux alors si le traîneau ne verse pas! Mais on n'est guère embarrassé pour si peu dans le pays et le malheur est vite réparé.

Nous traversons le village. Les chaumières fument à qui mieux mieux, ont de longs rubans grisâtres que le froid rabat sur les toits couverts de bardeaux, qui sont des ardoises de bois de cèdre. Les châssis à guillotine sont couverts d'une épaisse couche de glace qui rend le verre opaque.

A part une ou deux, toutes ces maisons n'ont qu'un seul étage et sont construites de troncs d'arbres équarris, posés horizontalement l'un sur l'autre et s'emboîtant aux angles par des mortaises en queue d'aronde. Les joints sont bouchés par de la glaise pétrie avec du foin; cela s'appelle "bousiller". On bousille chaque automne et, l'hiver, la terre gelée tient comme du mortier; mais viennent le printemps et la pluie, notre bousillage se décolle du dedans et du dehors, créant des jours fâcheux pour les habitants du logis.

Les étables, construites sur le même modèle, ont leurs joints remplis avec de la

bouse de vache délayée, ce qui est un mortier fort économique, à la vérité, mais d'une solidité encore plus précaire que la glaise.

Les toits des étables sont généralement plats; des perches, posées sur les soliveaux, sont recouvertes de foin et, par-dessus tout, on étend deux ou trois pouces de sable.

Bien construits, ces toits ont l'avantage d'être excessivement chauds; mais à la moindre pluie ils forment, pour les animaux, des appareils à douche du plus funeste effet.

Par chaque porte ouverte l'air chaud s'échappe en grosses fumées. Les meulons de foin, avec leur toit de neige, se serrent en longues files le long des étables; de chaque côté du chemin, des clôtures de perches dessinent une interminable allée, et, sur notre droite, des bouquets d'ormes, de chênes et de trembles, bordant le cours sinueux de la rivière, forment un fond sombre sur lequel se détachent les silhouettes des maisons aux toits couverts de neige, aux murs blanchis à la chaux, silhouettes dont la base se confond et s'estompe dans l'immense nappe blanche qui couvre le sol.

Le ciel, d'un bleu pâle, un bleu turquoise sans un nuage, s'harmonise délicieusement avec ces blancheurs, comme les gris bleuté des ombres sur la neige; le soleil lui-même atténue discrètement le jaune de son disque dont la clarté blafarde semble tamisée par quelque invisible écran. Seuls l'église et le store tranchent crûment sur cet ensemble par la tache sombre que forment leurs murs peints d'un brun foncé.

Là-bas, tout au loin, la forêt borne l'horizon d'une longue ligne bleuâtre.

Peu à peu cependant nous approchons. Les cimes pointues des épinettes blanches émergent au-dessus de l'ensemble comme les clochers d'un village; puis on distingue la coupure que fait la route dans la masse sombre. Les premiers plans sont maintenant visibles; les troncs des trembles et des bouleaux strient de taches claires le vert foncé des sapins et des cyprès, tandis que les mélèzes corsent le ton général par les chaudes colorations de leurs troncs rougeâtres.

Cette fois nous voici en forêt et nous pourrions continuer ainsi pendant cent cinquante milles en droite ligne, sans la quitter; nous n'irons pas si loin. D'ailleurs, nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir, car Lemare me prie d'arrêter à cette fumée qui sort là-bas d'entre les arbres. C'est en effet un campement d'Indiens; par eux, nous serons renseignés sur les derniers déplacements de la gent orignal.

Nous mettons donc pied à terre devant le wigwam du Front-de-Bélier et nous sommes accueillis par les aboiements de toute une tribu de chiens. Il y en a là une dizaine de tous poils et de toutes couleurs qui semblent tous doués de la même animosité à notre égard.

La demeure du Front est restée celle de ses ancêtres.

Cinq ou six perches écartées du pied et reliées ensemble à peu de distance de leur extrémité forment la charpente d'une sorte de tente conique dont les parois sont faites d'écorce de bouleau; ces écorces s'arrêtent à quelque distance du point où sont attachées les perches, laissant une ouverture circulaire par où s'échappe la fumée du feu entretenu à l'intérieur. La neige soigneusement amoncelée tout autour de la tente empêche l'air de pénétrer par en dessous. C'est, en réalité, un simple abri contre le vent et non contre le froid.

J'entre, à la suite de Kachaonap, et j'ai tout d'abord peine à surmonter l'horrible odeur qui me saisit aussitôt entré. J'ai vite fait d'en comprendre la cause en voyant le Front-de-Bélier en train de dépouiller un skung ou bête puante. Ne puissiez-vous jamais connaître l'horrible relent qu'exhale cette superbe fourrure noire!

Mais il s'agit de faire contre mauvaise fortune bon coeur, pour ne point désobliger notre hôte. Je l'examine tandis qu'il cause avec Kachaonap: assis à la turque sur une peau d'orignal, son ventre débordant sur son brayé, les deux mains sur les genoux, il fume tranquillement sa pipe taillée dans une pierre grise, son calumet. La figure est d'une couleur de poterie cuite, le front étroit et fuyant au sommet, mais large au-dessus de l'arcade sourcilière qui bombe; les yeux, petits, bridés, aux paupières bouffies, semblent éternellement cligner; les pommettes saillantes émergent dans la face et y prédominent; la bouche est hideusement fendue, semble rejoindre les deux larges oreilles sans ourlets et comme aplaties; le front est coupé par un bandeau d'étoffe rouge qui serre la chevelure grisâtre retombant en mèches plates et

longues de chaque côté de la face et sur le dos.

Le Front-de-Bélier est un ancien chef de tribu; il se vante de pouvoir porter deux plumes dans sa coiffure, ce qui veut dire qu'il a tué jadis deux ennemis; étaient-ce des blancs ou des Sioux?

Si vous désirez connaître sa généalogie, je vous dirai que son père se nommait le *Meurtrier*, et son oncle le *Faiseu-de-chaises*.

Sa squaw, une horrible vieille toute ridée et ratatinée, confectionne des mocassins en peau d'orignal.

Le Front a compris, son visage se fend atrocement dans un rire silencieux; tant pis, je risque l'excommunication et, qui plus est, la prison! Que saint Hubert me pardonne!

Je tends la gourde au Front.

Dès lors il se montre empressé à répondre à son interlocuteur; pour compléter ses bonnes dispositions, je réitère. Bientôt, sur un signe de Lemare qui a pris part à la conversation, nous quittons le wigwam de cet illustre chef. J'ai hâte de connaître les renseignements obtenus; aussi ne suis-je pas long à sauter en voiture et une fois en route



Le Front paraît mal disposé aujourd'hui; il ne répond à Kachaonap que par des grognements, quelque chose comme ouah! ouah! Plusieurs fois je l'ai entendu prononcer : "kaonine, kaonine, nichichine", ce qui en saulteux signifie: non, rien du tout. Vainement je lui ai tendu mon tabac pour l'amadouer; il a gravement bourré son calumet, mais son humeur reste la même. Ma foi, il faut en finir, je fais un signe à Kachaonap, lui souffle deux mots à l'oreille; il sort et revient bientôt avec ma gourde remplie de whiskey et me la donne.

j'interroge le chef de l'expédition.

Les fils et les neveux du Front sont partis depuis hier pour chasser l'orignal vers le sud de la rivière Brokenhead; nous n'irons point de leur côté; d'abord parce que ce serait un procédé blâmable et tout à fait contraire aux moeurs adoptées par les chasseurs indiens, ensuite et surtout parce que nous aurions fort peu de chances à vouloir entrer en concurrence avec eux. Nous irons donc camper ce soir à l'endroit convenu dès hier, à dix milles plus au nord sur la rivière Brokenhead.

Le whiskey a délié les langues et c'est joyeusement que nous trottinons sur le chemin, bavardant chasse à l'orignal, chasse au buffalo, histoire d'Indiens.

Nous traversons d'immenses marais, des futaies de mélèzes et de sapins, puis des marais encore et des futaies ensuite, et cela continue sans interruption pendant des milles et des milles; l'ennui, la tristesse qui résultent de cette monotonie provoquent en moi une sorte d'engourdissement intellectuel ; mon regard ne perçoit plus dans toute cette nature que la tache sombre des sapins sur l'éclatant linceul des marais.

Du blanc et du noir, du noir et du blanc: livrée de deuil.

Cette impression de deuil est absolue; pas un chant d'oiseau, pas un bruit d'être animé; l'oiseau a fui, les animaux dorment leur sommeil hivernal, et l'homme lui-même a peine à échapper à l'impression d'infinie tristesse qui se dégage de toute cette ambiance.

Enfin un dernier marais, immense celui-là, s'étendant vers le nord en une longue coulée blanche, et nous voici arrivés.

Pendant que nous procédons à notre installation pour la nuit, Kachaonap chausse ses raquettes et s'en va relever le pied. Les poneys dételés, attachés à même la voiture de foin, allons reconnaître notre logis.

Une cabane faite de troncs d'arbres ; un toit fait de rondins recouverts de mousse, avec au centre un grand espace libre pour laisser s'échapper la fumée: voilà la bicoque.

Vison a vite fait d'allumer un gros feu au centre de la pièce; la chaleur et la clarté de ce brasier raniment ma gaieté et, doucement bercé par le chant de l'eau qui bout dans la chaudière à thé, j'attends le résultat des investigations de notre grand veneur.

Le voici de retour et le ciel nous favorise. Kachaonap a relevé à peu de distance la piste de deux orignaux, des vieux sans doute, car le pied est aussi gros que celui d'un



boeuf dont il affecte d'ailleurs presque exactement la forme.

Le dîner expédié, chacun s'allonge autour du feu enveloppé dans sa couverture et, tandis que mes deux compagnons causent, tout en fumant pipes sur pipes, je m'endors profondément tout d'un coup, d'un sommeil absolu.

Ce sont mes compagnons qui m'éveillent le lendemain et j'ai un effarement, comme une honte, en constatant que le soleil est déjà haut.

Mon dépit se lit sur ma figure. Lemare me rassure.

—Ouah ! ouah ! mon jeune homme, qu'il est bien assez tôt, qu'il n'est point chanceux, vois-tu, de partir trop vite; que l'orignal à cet' heure il mange l'aâronge.

Faisons donc comme l'orignal et mangeons, nous aussi.

Enfin nous voici prêts; les poneys ont pris notre place dans la cabane, car il faut tout prévoir et peut-être ne rentrerons-nous pas ce soir. En cas de tempête, nos pauvres

animaux, attachés dehors, risqueraient de geler. Maintenant en chasse.

Ce n'est point, je vous assure, une chasse de petit-maître. Doué d'une finesse d'ouïe exceptionnelle, l'orignal, au moindre bruit, disparaît, s'envole, et ce serait folie, une fois débuché, que de prétendre le rejoindre. Il s'agit donc de l'approcher sans éveiller sa méfiance, et seul un sauvage est capable de ruser d'adresse avec la bête méfiante.

Voici le plan que nous indique Kachaonap. Les pistes relevées hier se dirigeaient vers le nord; comme le vent souffle justement de cette dirction, nous commencerons par suivre sa piste: nous verrons où il a passé la nuit; la direction de ses traces du matin nous indiquera à quel restaurant l'orignal est allé prendre son déjeuner, et Kachaonap, qui mieux que la bête peut-être connaît chaque touffe d'aâronge, avisera alors à la manière de le surprendre pendant sa sieste.

Nous voici donc en route, chaussés de nos longues raquettes, le fusil à la main, à la file indienne, Kachaonap en tête, Lemare fermant la marche; nous filons ainsi deux heures durant, à travers les troncs d'arbres, les broussailles, les marais, le vent du nord en pleine figure qui vous coupe le visage, et de temps en temps je suis obligé de frotter de neige mon appendice nasal qui menace de se changer en glaçon.

Le paysage est lugubre, le feu a ravagé cette contrée de la forêt; les arbres abattus, culbutés les uns sur les autres, gisent pêle-mêle, les racines en l'air, et dans leur amoncellement semblent de gigantesques bûchers préparés pour le festin d'inconnus géants.

De-ci de-là, jalonnant l'étendue, se dressent quelques arbres plus robustes, restés debout; leurs troncs noircis, leurs grandes branches noueuses et tordues, dépouillées par le feu des brindilles extrêmes, semblent encore contorsionnés par la souffrance endurée. Il nous faut tantôt faire de longs détours, tantôt passer courbés, rampant sous ces amoncellements. La neige, balayée par le vent sur ce sol brûlé jusqu'au roc, et que nulle herbe ne retient, est presque partout absente et c'est un problème que de suivre la trace de l'orignal sur cette couche de glace qui ne garde aucune empreinte. Mais ce n'est là qu'un jeu pour Kachaonap.

Enfin, comme nous arrivons sur un coteau de tremble que le feu a épargné, nous faisons halte et je n'en suis pas fâché. La difficulté de la marche m'a fortement échauffé; mes cheveux mouillés par la transpiration, puis glacés au contact de l'air, m'ont collé mon bonnet de fourrure sur la tête, ma moustache et ma barbe ne forment plus qu'un bloc de glace qui empêche toute contraction de la bouche.

Durant le conciliabule que tiennent à voix basse (oh! si basse et plutôt par gestes) mes deux compagnons, je me débarrasse tant bien que mal de cet accoutrement de bonhomme Noël, car il ne faut point songer à allumer du feu: la pipe même est interdite.

Enfin nous repartons, mais cette fois nous nous séparons. Kachaonap prend à gauche et Lemare me fait signe de le suivre vers la droite. Je comprends à ses signes que la bête ne doit point être loin, et je redouble de précautions. Mais, malgré toute mon attention et peut-être à cause de cette attention je fais bévue sur bévue; tantôt je casse une branche, tantôt mon fusil cogne sur un arbre et c'est à chaque fois un geste désespéré de Lemare. Nous arrivons ainsi jusqu'au bord d'un marais où le foin épais et haut a amoncelé la neige; nous nous apercevons alors que le vent a augmenté, la tempête s'élève; la neige commence à voler en de longues traînées de poussière blanchâtre à ras du sol, et nos pas font craquer cette poussière gelée. Mais cette circonstance nous est favorable; le vent couvrira le bruit de notre marche et ces tourbillons de neige nous aideront à dérober notre vue. De l'autre côté du marais, j'aperçois une grande ligne sombre, c'est un bois de sapins et de cèdres, et je devine alors que le moment critique approche. L'heure de la sieste est passée, mais nous aurons peut-être la chance que la tempête ait décidé notre orignal à paresser sur sa couche.

L'impatience me gagne et j'ai des envies de courir, mais tout au contraire Lemare redouble de précautions, il avance pas à pas, courbé en deux; son mouvement est insensible, c'est celui du chat vers la souris, le rampement du serpent vers sa proie; une progression lente, continue, sans décomposition.

Bon gré, mal gré, il me faut bien l'imiter, courbé derrière lui, de façon à ne faire qu'un

point, et nous mettons trois quarts d'heure à franchir ce demi-mille, tandis que le vent me glace, que la neige m'aveugle; mes yeux n'y voient plus et le froid me gagne à cette marche qui n'est qu'une immobilité.

Heureusement nous touchons aux premiers arbres et nous voici du moins à l'abri du vent; nous nous laissons glisser à plat ventre derrière un arbre, dans la neige où je disparais presque entièrement.

Je reste là pendant que Lemare, avec des précautions infinies, suit la lisière, cherchant un indice de la présence de l'animal; la tempête n'a pas encore dû effacer les traces de son passage en cette lisière que les grands cèdres protègent de la fureur du vent.

Je m'amuse d'abord à suivre ses ruses, sa lente évolution dont le mouvement échappe même à mes yeux prévenus; puis peu à peu, à mon insu, une torpeur d'une douceur infinie m'envahit, m'engourdit, m'annihile. Je repose sur ce lit de neige comme en un moelleux duvet; cette nappe blanche, c'est encore l'onde berceuse et trompeuse, l'onde congelée, matérialisée en éclatante poussière, mais conservant son enveloppement perfide. C'est la sirène, et j'entends sa douce mélodie qui m'enchante et m'endort; je ferme les yeux pour mieux savourer cet hymne soupiré par des voix lointaines, et cette sensation est un lien qui m'enchaîne à cet au-delà mystérieux, qui insensiblement m'attire, m'emmène... Bigre! mais j'étais simplement en train de me geler; j'ai conscience du danger et me redresse à moitié... et la surprise que j'éprouve, le choc que je ressens au coeur, rétablit la circulation.

A cinquante pas devant moi, dans la pénombre de la futaie, fièrement campé sur ses quatre membres, la tête haute, le mufle tendu, est un orignal. Les deux larges palettes qui terminent sa ramure semblent deux drapeaux; mais son gros mufle de boeuf, le long poil noir et rude qui entoure ses épaules et son poitrail, encadrant sa tête, en augmentant encore la masse déjà énorme qu'accentuent l'envergure et la lourdeur du panache, la petitesse des yeux dans cette face sauvage, tout cela donne une impression de laideur terrible.

Cette impression fut l'affaire d'une seconde et, sans que je susse comment cela se fit, j'ajustai et tirai sans en avoir conscience. L'orignal bondit comme un chat, mais en touchant terre il culbuta; il était mort.

Mes compagnons m'eurent vite rejoint et sans s'attarder à des félicitations inutiles se mirent en devoir de dépecer la bête.

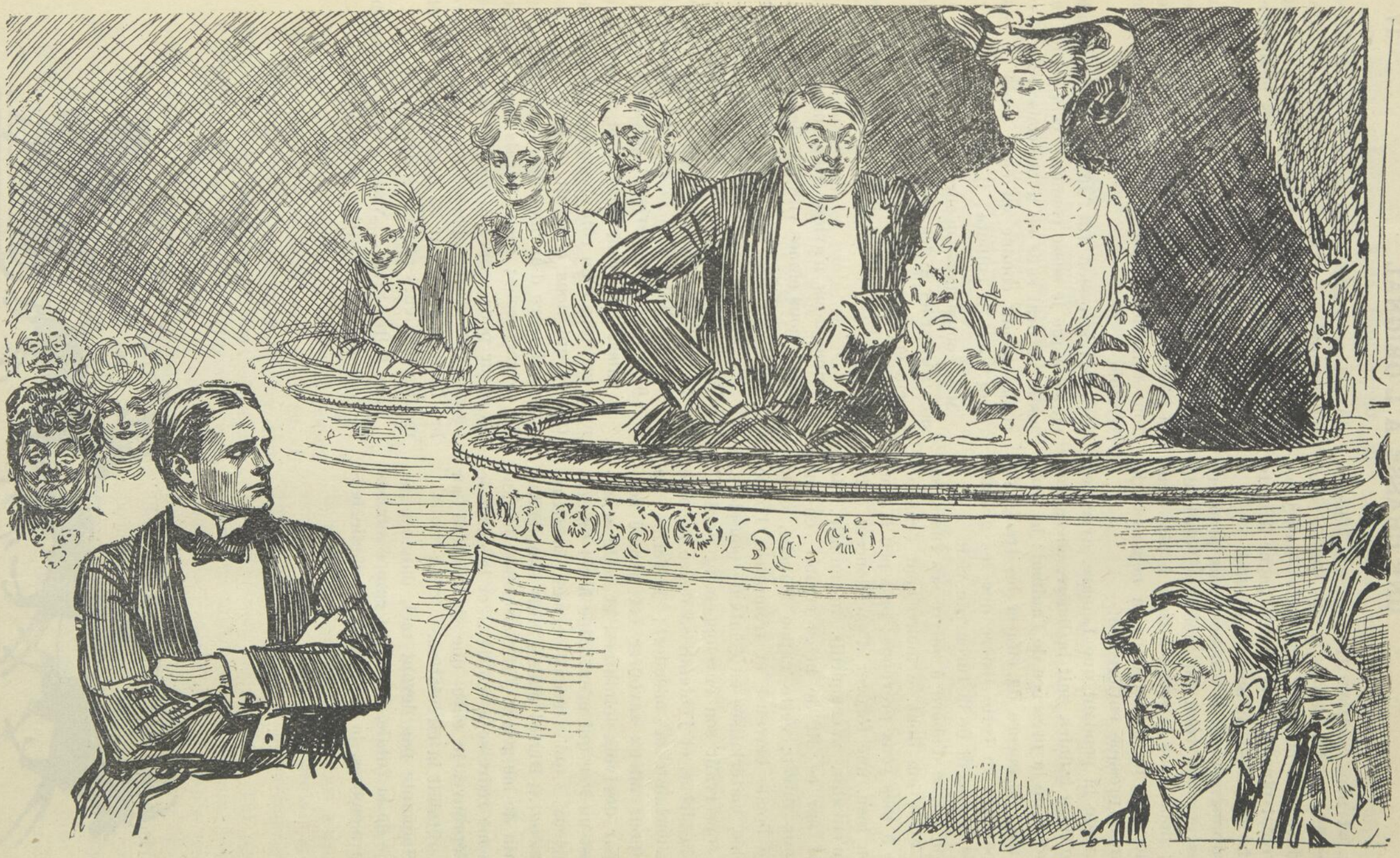
C'était un superbe mâle pesant dans les 900 livres.

Comme nous n'avions rien mangé depuis le matin, nous eûmes vite fait de tailler quelques grillades de cette chair succulente, qui tient le milieu entre le boeuf et le chevreuil; comme la tempête grondait de plus belle, nous passâmes notre nuit dans cette futaie, accroupis autour d'un brasier où flambaient des arbres entiers, devisant gaiement.

Il faisait un froid terrible et, tandis que nous grillions d'un côté, nous gelions de l'autre, ce qui nous obligeait à virer tous les quarts d'heure d'un mouvement automatique de tournebroche; mais j'avais trop de joie au coeur pour songer à me plaindre et cette longue nuit d'hiver passée au pied d'un arbre dans la forêt par 35 degrés de froid est un des meilleurs souvenirs de ma vie.

Vous faites brrr... N'avais-je point raison de vous prévenir d'attiser votre âtre?





Le flirt... avec l'autre.

NOTRE FEUILLETON.

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'Ombre du Général

par CHARLES DESLYS

I.—UN REVENANT

Vers les crêtes les plus élevées des Vosges, un homme de haute taille chemine d'un pas rapide.

Rappelez-vous les héroïques grognards et vous aurez le portrait de cet homme.

Ses traits énergiquement accentués, son teint de bronze, ses rides profondes, sa moustache grise, sa physionomie, ses allures, tout en lui révèle le vieux soldat, le vieil officier des grandes guerres; tout commande à la fois le respect et la pitié.

La longue capote bleue qui l'enveloppe depuis le menton jusqu'à la cheville est usée, rapiécée, délabrée. Le bonnet de police, qui coiffe crânement son front balafré, a perdu toute espèce d'ornements, ne précise plus aucun grade; mais rien qu'à la façon dont il porte la tête, on sent l'habitude du commandement.

Que de misères, que de souffrances se devinent à son aspect! Il est pâle et décharné comme un spectre. Sans la fiévreuse énergie qui le soutient, la fatigue le terrasserait. Dans l'ombre de ses sourcils, sous ses paupières encore rouges, il reste comme de la colère et des larmes.

Nous sommes en 1817. Ne serait-ce pas un prisonnier de 1812? un échappé de Sibérie? un de ceux qu'on appelait alors les " revenants "?

Tout l'atteste; son émotion, son impatience, l'éclat de son regard, parfois même un cri. Il semble reconnaître le chemin, la contrée, les moindres accidents du paysage. Une douce mélancolie, des sourires d'enfant passent, tour-à-tour sur sa rude et martiale figure. Chaque rocher, chaque buisson, chaque perspective, quelques vieux arbres, il les salue comme d'anciens amis. Mille souvenirs se réveillent au bruit de ses pas. Il a des gestes de fou. Tout-à-l'heure, il riait aux éclats; voici que maintenant il pleure, mais ce sont enfin des larmes de joie.

Un jeune pâtre, gardant quelques chèvres sur la hauteur, le regardait avec un étonnement naïf. Il lui cria tout-à-coup:

—Hé! là-bas... l'homme... prenez à gauche... Le sentier n'existe plus. A la dernière fonte des neiges, il est tombé dans le gouffre.

Soit que l'enfant eût parlé de trop loin, soit que le voyageur fût absorbé par son exaltation, l'avertissement n'arriva pas jusqu'à son oreille. Il continua son chemin.

Le chevrier bondit vers lui, l'arrêta par un pan de sa capote et, tout palpitant d'effroi:

—Mais arrêtez-donc! fit-il. Là, de-

vant vous, ne voyez-vous pas l'abîme?

L'officier n'en était plus qu'à quelques pas.

Sans reculer, il se redressa, secouant la tête ainsi qu'un homme qui se réveille en sursaut. Puis, après avoir sondé du regard le précipice et compris l'écroulement du sentier qui jadis contournait ses bords:

—Ah! Ah! fit-il, avec l'impassibilité d'un philosophe qui avait assisté à bien d'autres chutes, on ne passe donc plus par la Corniche...

—A moins de vouloir tomber dans le trou de...

—Dans le trou de l'enfer! acheva l'inconnu, avec un étrange sourire.

Le jeune chevrier se signa. Puis, avec une curiosité mêlée de crainte:

—Mais, balbutia-t-il, vous êtes donc du pays?

L'homme, en lui caressant la joue, répliqua:

—Bonsoir, Petit-Pierre!

—Quoi!... Comment!... vous savez aussi mon nom... vous me connaissez?...

L'enfant, stupéfait, commençait à trembler.

Ils étaient seuls tous les deux dans cet endroit désert et mal famé, au milieu de la montagne, au bord de l'abîme. La nuit venait. Déjà l'ombre envahissait vallons et ravines. Sur la hauteur s'éteignait un dernier rayon de soleil, une lueur rougeâtre qui faisait ressortir davantage encore la haute taille de l'inconnu, son costume, sa physionomie singulière. Appuyé sur son bâton de voyage, avec son regard brillant sous de gros sourcils en broussailles, avec son sourire narquois sous la longue moustache, il avait, à cette heure, en ce lieu, une apparence fantastique. Parfois, disait-on, à l'entrée de la nuit, le diable surgissait du Trou de l'Enfer. Petit-Pierre crut avoir rencontré Satan.

—Mon bon monsieur! s'écria-t-il, je vous en prie, ne me faites pas de mal!

—Poltron! répondit l'étranger, je te dois au contraire de la reconnaissance, car tu m'as préservé d'un mauvais pas. Tiens, voici pour toi.

Il avait porté la main vers sa poche, il se ressouvint qu'elle était vide.

—Je te promets un petit écu, conclut-il. Rejoins tes chèvres Je retrouverai seul un autre sentier. A demain.

Petit-Pierre ne se le fit pas répéter deux fois, et s'enfuit à toutes jambes.

Avant de s'éloigner, l'inconnu regarda de nouveau le gouffre et murmura:

—La mort!... Quelques pas de plus, et c'était la mort!... Cet enfant ne m'a pas reconnu: si elle aussi n'allait pas me reconnaître! Ces quatre années de malheur m'ont tellement changé, brisé, vieilli!... Si elle m'avait oublié!... Elle pour qui j'ai tant souffert!... Mais non ... non, c'est la joie, c'est le bonheur qui m'attend là-bas!... Allons, Simon... du courage!

Il atteignit bientôt la hauteur et redescendit vers la vallée.

Tout au fond, vers le bord de la rivière, les dernières lueurs du crépuscule lui permirent de distinguer l'église et les chaumières du village. Un peu plus loin, sur une éminence, le château.

Il porta la main à son coeur, il pressa le pas.

Vers la droite, à travers les arbres, on voyait quelques lumières, on entendait le bruit d'un violon.

—On danse sur la place, murmura le revenant, c'est aujourd'hui dimanche. Tant mieux, le chemin sera désert de l'autre côté... personne ne me verra... ne l'avertira... je veux la surprendre!

Evitant donc la place, il se dirigea vers le château. Aucune lumière n'y brillait, aucun bruit ne s'y faisait entendre.

—Les domestiques sont probablement à la fête, pensa Simon. Mais elle... où peut-elle être?

Après un moment d'hésitation, il s'avança jusqu'à la grille, passa la main entre les barreaux, appuya sur un ressort, et l'un des battants s'ouvrit.

Il entra, refermant la porte en silence.

A gauche de la grille s'élevait le logement du concierge La clef était dans la serrure; il pénétra dans l'intérieur.

A la clarté de la lune, il trouva un briquet, alluma la chandelle. Elle éclaira tout d'abord, dans un cadre de bois noir, un certificat de congé militaire. On y lisait ce nom:

JEAN DOMINIQUE

Caporal au 1er grenadiers

de l'ex-garde impériale.

Simon laissa échapper un cri de joie:

—Mon brave Dominique! Ah! je suis en pays de connaissance.

Au-dessus du congé du caporal, il y avait le portrait de Simon.

—On ne m'a pas oublié, dit-il.

Puis, il prêta l'oreille.

En dehors, sur le chemin, un bruit de pas et de voix s'approchait.

La fenêtre était ouverte.

Sans se montrer, le revenant regarda, écouta.

Donnant le bras à une jeune paysanne, un homme de haute stature s'avançait.

Il avait non-seulement la capote et le bonnet de police, mais encore la roideur traditionnelle des soldats du Premier Empire.

Cette majesté n'excluait pas la galanterie. L'ex-caporal semblait courtiser sa compagne, qui faisait, avec lui, la coquette.

Derrière eux, marchait, non sans quelques zig-zags, un vieux paysan, sans doute le père, ou du moins le parent de la paysanne.

—Bonsoir, monsieur Dominique! fit celle-ci en passant sous la fenêtre. Vous voici chez vous. Je vais prendre le bras de mon oncle.

—Permettez! répliqua courtoisement Dominique, permettez, mademoiselle Joséphine... Un grenadier, alors même qu'il n'est plus sous les drapeaux de Mars, ne manque jamais aux égards dûs à une jolie fille, surtout lorsqu'il la fréquente pour le bon motif.

—Je ne dis pas non, monsieur Dominique... mais nous ne sommes plus qu'à deux pas de la ferme... et peut-être bien qu'on vous attend...

Il y a chez vous de la lumière...

—Pas possible!

Mais l'ex-caporal s'aperçut bientôt que Joséphine avait raison.

—Je suppose, reprit-il, que c'est quelque camarade... Mais, avant tout, le service de la beauté!!! Remboîtons le pas.

Simon l'appela:

—Dominique!

L'ex-caporal s'arrêta court, tressaillit des pieds à la tête et, machinalement, porta la main a son bonnet de police.

—Là! voyez-vous bien! fit Joséphine. Arrivez donc, mon oncle! Monsieur Dominique, bien le bonsoir!

Le vieux paysan vint offrir le bras à sa nièce en chantonnant:

Quand je bois du vin clairet,

Tout tourne... tout tourne au cabaret.

Ils s'éloignerent dans la nuit.

L'ex-caporal n'avait pas bougé; il semblait cloué sur place.

L'appel se renouvela.

—Cette voix! balbutia Dominique. Est-ce que j'ai la berlue?... Il faut voir...

Et, tout palpitant d'émotion, il se précipita vers sa loge.

Le revenant l'attendait sur le seuil.

—Mon général! s'écria Dominique. Mais non, non! On ne revient pas du tombeau... C'est un fantôme!

—C'est moi! c'est bien moi, mon ami, mon frère d'armes! répondit le général, qui venait de lui saisir les deux mains, qui le serra dans ses bras.

Puis se dégageant à cette étreinte:

—Où est Amélie? demanda-t-il, où est ma femme?

Dominique recula, pâle lui-même comme un spectre Une angoisse terrible se lisait sur son visage. Vainement il s'efforça de répondre. Pour la première fois de sa vie, il tremblait.

Déjà le sourire s'était effacé des lèvres du général. Un sinistre pressentiment le mordit au coeur.

Le caporal enfin s'écria:

—Malheur!... On vous a cru mort ... et maintenant... je n'ose pas vous dire ... Elle vous a bien pleuré... Elle ne voulait pas... ce n'est pas sa faute...

Simon alla fermer la porte et la fenêtre. Puis, dévoré d'anxiété, mais calme en apparence, il revint s'asseoir en face de son soldat et lui dit:

—Je veux tout savoir... parle!

II.—REVELATIONS

Prions le caporal Dominique de nous céder la parole, et reprenons les choses d'un peu plus haut.

En 1788, Simon avait 25 ans; il était garde-chasse du comte de Valneuse.

Cette noble famille émigra, guidée, reconduite jusqu'à la frontière par Simon.

Déjà le péril était grand. Par des chemins détournés, sous bois, on traversa la montagne.

Durant cette pénible route, le garde-chasse avait porté dans ses bras la fille unique du comte, Amélie, une enfant de 3 ans.

Après avoir rempli son devoir de serviteur Simon se dévoua à sa patrie. Il s'enrôla comme volontaire.

En 1809, après Wagram, il rentrait en Alsace avec le grade de colonel.

Une certaine agitation régnait à Colmar. Des officiers de l'armée de Condé, des conspirateurs venaient d'être arrêtés. C'était la mort.

Parmi eux se trouvait le comte de Valneuse.

Une belle jeune fille de vingt ans, Amélie, se présenta devant le colonel Simon, lui dit:

—Sauvez mon père!

Ce même jour l'empereur arrivait.

L'ex-garde de chasse était devenu l'un des plus brillants officiers de la garde. Pour prix de ses services, il alla demander la grâce de son ancien maître.

Napoléon fronça le sourcil. Son regard d'aigle se fixa sur le colonel. Il lui dit d'une voix brève:

—Le comte n'a-t-il pas une fille?

—Oui, sire.

—Qu'elle t'accepte pour mari, je pardonne à son père... et je te fais général.

—Mais je suis pauvre.

—Je te donne le château de Valneuse.

—Je ne suis pas noble...

—Tu es baron. Je signerai au contrat. Je repars dans une heure.

Le nouveau général savait qu'il n'y avait pas à répliquer, pas à raisonner.

Il se rendit à la prison, demandant excuse pour son audace, il transmit la volonté de l'Empereur.

Déjà le père refusait. La fille se montra. D'une chambre voisine, elle avait tout entendu. Elle était très pâle.

—J'accepte, dit-elle.

Une heure plus tard, le contrat se signait.

Les formalités du mariage exigèrent une semaine, pendant laquelle le baron Simon se permit à peine quelques visites, quelques mots.

Le matin même de la cérémonie, il reçut l'ordre de partir immédiatement pour l'Espagne.

—Courage! dit-il à sa jeune femme, vous serez peut-être bientôt veuve!

Et, presque au sortir de l'église, il monta en chaise de poste.

Ces sortes de mariages avaient un nom particulier. Une savonnette à vilain, disait-on, une savonnette impériale.

Simon croyait avoir rêvé. Il emportait dans son coeur, avec l'image de la baronne, une reconnaissance profonde, un dévouement à toute épreuve.

La guerre d'Espagne fût terrible, et certes il ne s'y ménagea pas. Cette glorieuse balafre qu'il portait au front, il l'avait gagnée là. Il en revint général de division, grand-officier de la Légion d'honneur.

Mais pour se rendre directement en Russie.

Valneuse se trouvait sur son chemin, il s'y arrêta quelques jours.

Le comte était mort. Amélie, plus belle encore, vivait seule et retirée dans le vieux château L'arrivée de son mari fût pour elle une joie. Il s'était comporté si noblement avec elle! On devinait, sous le discrète réserve du généreux soldat, tant d'affection, tant d'amour.

A Moscou, Simon reçut une lettre d'Amélie: elle allait être mère.

Oh! maintenant, il ne voulait plus mourir!

Au passage de la Bérésina, criblé de blessures il resta parmi les cadavres ensevelis sous la neige. Les Cosaques savaient retrouver les épaulettes d'or. En lui arrachant les siennes, ils s'aperçurent qu'un dernier souffle de vie lui restait.

On le jeta dans un fourgon, on l'emporta. Décidément, la mort ne voulait pas de lui.

Ce fut dans les mines de Sibérie que s'acheva sa guérison. Il y vécut pendant trois ans, fou de colère et de douleur, n'ayant qu'une pensée, qu'une espérance, sortir de ce tombeau, revoir son pays, sa femme, embrasser son enfant! Grâce à ce souvenir, il eut la patience de tromper ses gardiens, le courage d'échapper à cet enfer.

Libre enfin, mais sans ressources, sans guide, en haillons, traqué comme une bête fauve, se cachant le jour, ne marchant que la nuit, il traversa l'Europe, la France que les alliés occupaient encore. A chaque étape, c'était un nouvel obstacle, une nouvelle humiliation, un nouveau péril. Il surmonta tout, il endura tout. Vingt fois, exténué de fatigue, on le vit tomber au bord de la route. Il avait mendié, lui, le général Simon!

Mais que lui importaient toutes ces tortures!

Devant lui, à l'horizon, il voyait son foyer, son enfant, sa femme! On le pleurait! On l'aimait! On l'attendait! Galvanisé par ce mirage, Simon retrouvait des forces; il marchait encore, il marchait toujours!

Nous l'avons vu arriver, apparaître au caporal Dominique. Il vient de lui enjoindre d'expliquer ses premières paroles, et déjà, pressentant une épreuve plus cruelle encore que toutes celles qu'il a subies, il le regarde, il l'écoute.

—Mon général, dit le soldat, vous savez combien je vous respecte et quel est pour vous mon attachement!... Là-bas, quand vous êtes tombé, je vous couvrais de mon corps... Aujourd'hui pour conjurer le chagrin qui vous menace, je donnerais ma vie!... Et cependant, je vais épouser Joséphine... Mais, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. ça ne nous avancerait à rien!... Mon général, croyez-en votre fidèle Dominique, il ne faut accuser personne... C'est une fatalité!... Cré nom! j'en ai froid jusque dans la moelle des os... Je n'ose pas!

Simon restait immobile, l'oeil fixe, le visage livide, le sein haletant. Ses longs doigts décharnés martelaient impatiemment la table. Il répétait, d'une voix saccadée:

—Va!... Mais va donc!... J'attends!

—Pour lors, reprit Dominique, je reviens au pays. Moi-même, j'y appris la nouvelle de votre mort. Ah! brigand que je suis, je ne me le pardonnerai jamais!... Votre femme prit le deuil. Elle le portait encore quand on me renvoya ici après Leipzig, après Waterloo. Ses parents étaient rentrés en France. Il y avait son cousin, celui qu'on appelle aujourd'hui le comte de Valneuse. Autrefois, durant l'émigration, on les avait fiancés. Je vous le jure, mon général, elle a résisté longtemps ; c'est sa famille, c'est le roi qui l'a voulu. On lui reprit le château qu'on rendit au jeune comte. Pour elle, pour son enfant, l'exil, la misère ! Elle se croyait veuve. Toute autre à sa place eût fini par céder. Il y a six mois seulement qu'elle a consenti, qu'elle s'appelle la comtesse de Valneuse...

— Remariée ! s'écria Simon, elle s'est remariée!

Il était debout, superbe de désespoir et de colère.

Dominique s'élança vers lui, voulut le soutenir.

Le général l'écarta du geste et, pendant quelques secondes, resta silencieux comme pétrifié. De grosses larmes coulaient sur son visage.

Tout-à-coup, Dominique fit un mouvement.

—Qu'y a-t-il? murmura Simon.

On entendait, au lointain, le roulement d'une voiture.

— C'est le comte et la comtesse qui reviennent, fit le soldat.

—Oh! je les tuerai tous les deux! s'écria le général.

Puis, d'un ton qui n'admettait pas de réplique:

—Dominique, commanda-t-il, tu ne m'as pas revu... tu ne sais rien... Silence!

Le soldat joignit les mains, supplia:

—Mon général, réfléchissez... Pardonnez! je vous ai dit la vérité, souvenez-vous... Je vous dois tout, je vous obéi-

rai. Cependant il faut être juste, et je vous le répète...

—J'en ai assez! interrompit sèchement le maître, et je prends conseil que de mon honneur. Obéis!

Dominique courba la tête.

La voiture s'approchait rapidement.

Simon se précipita au dehors, traversa la cour à grands pas, atteignit les derrières du château et, par une fenêtre entr'ouverte, y pénétra sans bruit.

Le corridor dans lequel il s'engagea et l'escalier qu'il monta se trouvaient plongés dans les ténèbres. Mais il n'avait pas besoin de lumière pour s'y reconnaître: il était chez lui.

La cloche de la grille, sonnant, pour le retour des maîtres, arriva jusqu'à son oreille.

Sur le palier du premier étage, une porte s'ouvrit, donnant passage à la femme de chambre qui descendit à la rencontre de la comtesse. Simon s'était jeté dans un couloir obscur qui contournait les appartements. Il passa par un oratoire, il entra dans une chambre à coucher, — la sienne.

Deux lampes éclairaient cette pièce, élégamment meublée dans le style de l'Empire.

—Rien de changé! murmura-t-il avec un sourire amer, tant mieux!

Au-dessus d'un meuble, dans une sorte de panoplie, il retrouva des pistolets, s'assura qu'ils étaient chargés.

En ce moment, au bas du perron, la calèche s'arrêta.

D'épais rideaux, retombant jusqu'à terre, masquaient les fenêtres.

Le général se glissa dans la profonde embrassure de l'une d'elles; il regarda au-dehors.

Le comte descendait de la voiture. C'était un homme jeune encore et d'une tournure vraiment aristocratique.

—Le voilà donc! pensa le proscrit; voilà le mari de ma femme, le père de mon enfant, l'ennemi qui m'a volé tout mon bonheur.

La comtesse, à son tour, parut, s'appuyant au bras de son nouvel époux.

Le général avait tressailli, il se voila le visage.

Bientôt, au milieu du silence, des portes s'ouvrirent, des pas s'approchèrent.

Simon ne pleurait plus. Caché dans l'ombre des rideaux, effrayant de calme et de résolution, il attendait.

III.—AUPRES D'UN BERCEAU

La comtesse entra vivement, toute émue, toute pâle.

—Quoi! dit-elle à la femme de chambre, qui la suivait, ma pauvre petite Emiliane est souffrante! Va la chercher, Justine. Rapporte ici son berceau. Je veillerai cette nuit auprès d'elle. Le comte s'avança.

—Rassurez-vous, dit-il, ce ne sera rien. Un peu de fièvre, voilà tout.

—Vous avez déjà vu la petite? demanda la jeune mère étonnée.

—Oui, répondit le comte, je craignais pour vous des émotions. Vous savez que le médecin vous les défend. D'ailleurs, ce n'est pas en vain que j'ai promis d'être le père de cet enfant. Je l'aimerai... Je l'aime.

Elle lui tendit la main:

—Vous êtes bon. Merci, Georges.

Justine et le valet de chambre reparurent, apportant le berceau.

—Voyez, reprit le comte en désignant l'enfant, elle dort, elle ne s'est même pas réveillée...

—Ah! je respire, murmura la comtesse. Ne faites pas de bruit, silence!

Ces derniers mots s'adressaient aux domestiques qui s'éloignèrent en marchant sur la pointe des pieds.

Déjà la mère, penchée vers sa fille, la contemplait en souriant:

—Gardez-là néanmoins près de vous, dit Valneuse à voix basse. Bonsoir... A demain.

Et, discrètement, il se retira.

Cette scène simple et touchante, avait profondément ému, le général Simon. Toute sa colère était tombée. Il se disait:

—Voilà un honnête homme; il sera bon pour ma fille... Il est aimé d'Amélie. Si je réclame ces droits, si je me montre, c'est leur malheur à tous les deux... C'est celui de l'enfant... Je suis proscrit, je suis vieux, je suis pauvre... Il vaut mieux que je me sacrifie, que je sois seul à souffrir!... Ou plutôt... oui, c'est cela, rentrons dans la nuit, rentrons dans le tombeau...

Il venait de sentir sous sa capote les pistolets qu'il avait cachés.

Pendant ce temps-là, la jeune mère s'était agenouillée près du berceau ; elle priait.

Par un interstice des tapisseries, Simon la regardait avec attendrissement.

—Qu'elle est belle! se disait-il. Oh! que je l'aime!... Mais j'ai juré qu'elle serait heureuse... Je tiendrai mon serment. Qu'étais-je pour elle? un père, un serviteur?... Le devoir d'un serviteur, c'est de mourir, s'il le faut, pour ses maîtres. Tout ce que nous avons fait depuis vingt ans semble anéanti. La révolution, toutes ces guerres, mon grade, mon titre, mon mariage, illusions!... J'ai rêvé, je me réveille. Allons! mon vieux Simon, courage!... Dieu te pardonnera... C'est pour le bonheur des autres!

Amélie s'était couchée, dormait.

Une veilleuse, placée entre le lit et le berceau éclairait à la fois l'enfant et sa mère.

Simon écarta doucement les rideaux, glissa sur le tapis comme une ombre, regarda longuement sa femme et sa fille... et, leur envoyant des baisers, il s'éloigna.

Il sut retrouver l'oratoire, le corridor, le petit escalier, la fenêtre encore entr'ouverte.

Mas comme il allait franchir la grille, Dominique qui l'avait attendu, se jeta tout-à-coup devant lui, palpitant d'effroi.

—Ne crains rien, dit le général avec un sourire, je ne tuerai personne... Toi seul m'as revu, oublie-le!... Tu m'avais pris pour un fantôme... Adieu!

Dominique, prosterné devant Simon, lui baisait la main.

—Mais vous, mon général, s'écria-t-il, qu'allez-vous devenir?

Simon lui montra le ciel et disparut.

Pendant quelques minutes, Dominique resta songeur.

Puis, tout-à-coup, se frappant le front.

—Oh! murmura-t-il, je ne le quitterai pas ainsi!... Tant pis pour Joséphine... Mais je le suivrai, fût-ce au bout du monde!

Il rentra vivement, dans sa loge, ouvrit un tiroir, prit tout l'argent qui s'y trouvait et s'élança sur les traces de l'exilé.

Déjà celui-ci remontait le chemin par lequel il était descendu la veille, au soir.

La nuit était sombre, l'atmosphère lourde et chargée d'électricité. On sentait l'approche d'un orage.

Simon, qui marchait d'un pas rapide, avait de l'avance. Dominique fut longtemps à le retrouver. Il commençait à craindre d'avoir perdu sa trace, lorsqu'enfin, à la lueur d'un premier éclair, il l'aperçut, s'engageant dans le chemin creux qui serpente au flanc de la montagne.

Le caporal aussitôt ralentit le pas.

Le vent s'élevait, fouettant des tourbillons de pluie. Bientôt le tonnerre gronda.

Dominique n'avait plus à redouter que le bruit de ses pas parvint à l'oreille du proscrit. L'obscurité profonde, dissimulait sa poursuite. Parfois, il s'arrêtait, attendant une lueur qui lui permit de revoir, sur quelque éminence, la haute silhouette de son maître. Puis, certain d'être sur la bonne piste, il se remettait en chemin.

Simon ne soupçonnait pas qu'on l'épiât ainsi. Absorbé dans sa douleur, perdu dans la tempête, il pressait le pas, comme un homme qui marche droit à son but.

Ce but, c'était le Trou de l'Enfer.

Au moment où il y arriva, l'orage éclatait dans toute sa fureur. Le ciel était en feu, la montagne illuminait jusque dans ses profondeurs.

Le proscrit sonda du regard l'abîme et murmura :

—On n'est jamais descendu dans ce gouffre, j'y disparaîtrai pour jamais!

Il avait emporté les pistolets; il les sortit de sa capote et les arma. Puis, après une courte prière, il se pencha vers l'abîme, il dirigea l'un des pistolets vers son front, l'autre vers son coeur...

Tout à coup, la foudre sillonna le ciel et tomba dans la vallée de l'église du village. Simon vit le clocher tout en flammes et la croix qui resplendissait à ses yeux.

—Non! s'écria-t-il, je suis chrétien! Dieu lui-même me rappelle que le suicide est un crime!

Il avait jeté ses armes dans le gouffre. Ce même signe rédempteur qui venait de lui apparaître, il le traça de la main sur sa poitrine.

Au même instant, Dominique se précipitait sur lui, l'étreignait dans ses bras, l'entraînait, l'emportait à quelques pas de là.

—Mon général!... Je vous en supplie... Je ne veux pas que vous mourriez ainsi... C'est la mort des lâches!

—Calme-toi, lui répondit Simon, je vivrai, j'aurai le courage de vivre. Oui, c'est un avertissement du ciel... Un jour peut-être il me sera permis de leur être utile. Adieu!

—Cette fois, dit-il, vous ne partirez pas seul. Je ne vous quitte pas...

Simon refusa du geste.

—Non, reste auprès de ma fille, auprès de sa mère. Veille sur elles... et si jamais quelque danger les menace, s'il est besoin que je revienne pour les protéger, pour les sauver, appelle moi... écris-moi...

Il s'arrêta, réfléchissant.

—Mais, où cela? comment?... Ecoute... Tu mettras une feuille de papier blanc sous enveloppe, et sur cette enveloppe, ce même signe qui m'a défendu de mourir... Une croix... puis trois mots : *Paris, poste restante.* En quelque endroit que j'aille, j'écrirai pour qu'on me fasse parvenir ton message, et seulement alors je reviendrai, tu me reverras... Donne-moi la main, Dominique... Et, pour la dernière fois peut-être, embrassons-nous!

—Soit, mon général, mais d'abord j'ai quelque chose à vous demander...

—Quoi donc?... Parle...

En hésitant, le soldat répondit:

—J'ai cru deviner à votre équipement... faites excuse, mon général, il n'y a pas d'offense. Mais un échappé de Sibérie ne doit pas avoir grand argent... Bref, j'ai noué dans un coin de mon mouchoir mes petites économies... Acceptez-les, votre soldat sera content.

—Merci, Dominique... Mais tu t'es trompé; je n'ai besoin de rien... Parole! ajouta Simon en lui tendant les bras.

Dominique comprit qu'il ne fallait pas insister. Il profita de l'accolade pour glisser son boursicot dans la poche béante de la vieille capote en haillons. Le proscrit ne s'en aperçut pas.

—Adieu, mon ami, conclut-il. Adieu... Souviens-toi de moi!

Et comme une ombre, il se replongea dans la nuit.

IV.—MARS RESTAURATEUR

Dix-sept ans se sont écoulés. La scène se passe à Paris.

Il y avait, en 1833, sur le quai de l'Horloge, au coin de la rue du Harlay, un petit restaurant remarquable par le beau vermillon de sa devanture et par le tableau qui lui servait d'enseigne. Ce tableau représentait, non sans quelque mérite, un grenadier de la garde impériale se drapant dans les plis d'un drapeau autrichien qu'il venait de prendre à l'ennemi. On lisait en dessous:

Au Grenadier d'Austerlitz

Quelques jeunes artistes qui devinrent plus tard célèbres, fréquentaient l'établissement; l'un d'eux, avait barbouillé cette pochade héroïque. Des employés du Palais, des plaideurs, des ouvriers complétaient la clientèle.

On descendait deux marches pour entrer dans la boutique. Tout y respirait l'ordre et la propreté. Pas une tache aux rideaux quadrillés roses et blancs qui retombaient devant les fenêtres. Les petites tables de marbre, les verres à côtes, les assiettes et les chopines en faïence brune, les couverts de fer, tout était net et brillant.

Dans le fond, de l'autre côté d'un vitrage dépoli, on entrevoyait sur le fourneau des casseroles de fonte, une grande marmite et, devant elle, en rangs de bataille, des bols où le pain, déjà coupé, attendait qu'on trempât la soupe.

Dès l'aube naissante, l'hôtesse mettait en train ses fricots, son bouillon. A partir de 9 heures, elle trônait dans son comptoir d'étain. Les mesures et les brocs s'y reflétaient comme en un miroir. Tout en servant le petit vin à douze, elle encaissait les recettes et surveillait, activait son mari, dont le rôle consistait à servir la pratique, à laver la vaisselle.

C'était une femme jeune encore, très soigneuse de sa petite personne, silencieuse et calme, au nez retroussé, à l'oeil bleu clair. Elle avait une dignité, une placidité que rien ne pouvait émouvoir.

Quant au mari, c'était le grenadier de l'enseigne. Cinq pieds, six pouces, une figure martiale, le teint bistré, le nez droit, l'oeil noir et vif, de belles dents, les cheveux taillés en brosse, de petits favoris, l'impériale et la moustache. Il avait cinquante ans environ, sa tenue était irréprochable; une tenue militaire: bonnet de police, faux-col raide et coupant la joue, veste bleue, pantalon pareil,

des guêtres, un grand tablier blanc, le ruban de la Légion d'honneur.

Ce héros, ce géant, était l'humble serviteur de sa petite femme, il lui obéissait au doigt et à l'oeil. Mais malheur à qui se fût permis d'en rire! Avec tout autre que Joséphine, Dominique n'était pas endurant.

Nous venons de les nommer: ce sont nos deux anciennes connaissances du château de Valneuse. Comment et pourquoi sont-ils venus des Vosges au quai de l'Horloge, on le saura bientôt.

Neuf heures allaient sonner, Joséphine s'installait au comptoir, Dominique, dans la cuisine, préparait les portions. Deux clients venaient d'entrer.

Mme Dominique les honora d'un sourire amical! C'était la fine fleur de sa clientèle, deux jeunes hommes aux manières distingués, à la physionomie sympathique. Le plus âgé—vingt-cinq ans peut-être—posa sur la table un rouleau de musique; ce devait être un artiste. L'autre avait sous le bras un grand portefeuille, tout bourré de paperasses. Cependant rien en lui ne sentait l'avocat.

—Mon cher ingénieur, lui dit son compagnon, je suis heureux du hasard qui nous permet de déjeuner ensemble.

—Moi de même, Lucien, répondit l'autre. Mais je n'ai qu'une demi-heure; il faut qu'avant l'audience, je cause longuement avec notre avoué, avec notre défenseur.

—Espères-tu que le procès se termine aujourd'hui? demanda Lucien.

—Hélas non! sans cesse on nous suscite de nouvelles difficultés. C'est une de ces causes interminables, qui sont la ruine d'une famille.

—Pauvre comtesse de Valneuse! murmura l'artiste.

Puis, frappant sur la table:

—Allons donc, Dominique, Fernand est pressé.

—Voilà! voilà!... Présent! répliqua le grenadier qui s'avançait, apportant des vivres.

—Merci, mon brave! dit Fernand. N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de Marengo?

—14 juin 1800! J'en étais! répondit fièrement Dominique. Ah! ce fut chaud!...

—Comme ce potage, dit Lucien qui s'était brûlé.

—Plaisantons pas avec les grands souvenirs! répliqua le grognard. Quelle bataille! quelle victoire! Kellermann! Lannes! Desaix! Napoléon!...

—Dominique! interrompit froidement Joséphine, voilà du monde.

—On y va, fit le grenadier, changeant aussitôt de ton.

Quelques ouvriers s'attablèrent; Dominique les servit.

Patron, lui dit l'un d'eux, le drapeau qui est peint sur l'enseigne, n'est-ce pas que c'est à Austerlitz que vous l'avez pris?

—A Austerlitz! répliqua le vieux soldat, et ce ne fut pas le seul de la journée. Le lendemain, le Petit Caporal nous dit: "Soldats, je suis content de vous!", et il ajouta: "Quarante drapeaux, les étendards de la Garde impériale russe, cent-vingt pièces de canon, plus de vingt généraux et trente mille prisonniers..."

Joséphine souffla de nouveau sur cet enthousiasme.

—En voilà assez, Dominique! Sers donc ces messieurs, fit-elle de sa petite voix calme et brève.

—Hum, hum, gronda le vieux lion, qui s'en retournait à la cuisine.

Lucien et Fernand avaient déjeuné. Tout en payant au comptoir, ils dirent à l'hôtesse:

—Laissez donc parler ce brave Dominique. C'est votre gloire!

—Et j'en suis fière! répliqua-t-elle avec une certaine émotion, mais nous ne sommes pas ici pour raconter l'histoire de la Grande Armée. Voici qu'on arrive en foule.

Effectivement la gargote se remplissait. Déjà presque toutes les tables étaient occupées.

Dominique ne savait plus auquel entendre. Il trempait une soupe par ci, distribuait un fricot par là, mais en grommelant dans sa moustache. Il avait sur le coeur les deux interruptions de sa despotique moitié.

Les convives de la seconde table le comprirent et, soit commisération, soit malice. ils l'arrêtèrent au passage dans un moment où la presse semblait se ralentir.

—Halte! halte-donc, l'ancien! Trinquez avec nous!... C'est à Wagram, n'est-il pas vrai que vous avez été décoré?...

—Non, ce fut à Iéna! répondit Dominique.

Et comme l'attention de Joséphine était

ailleurs, il accepta le verre de vin, et poursuivit:

—Fameuse affaire ! Augereau ! Ney ! Murat ! J'avais empoigné un colonel prussien ! Ce fut l'Empereur lui-même, qui détachant sa propre croix, avec une épingle à lui... Il avait une épingle !... Cré nom ! je la conserve comme une relique...

—Mon ami, dit en souriant Joséphine, les assiettes manqueront ; va laver ta vaisselle.

Il eut un geste de révolte, un regard de colère, mais qui s'éteignit aussitôt. Sa petite femme, toujours impassible, lui montrait l'arrière boutique.

Le héros d'Austerlitz s'empressa de regagner son fourneau, à travers le vitrage, on le vit s'armer d'une grande lavette et s'escrimer contre la faïence en maugréant:

—Cré mille noms ! Un vieux soldat d'Egypte ! Vainqueur de l'Europe coalisée... Tonnerre ! si les Autrichiens me voyaient !... Friedland ! La Moskowa ! la Bérézina ! Lutzen ! Champaubert ! Waterloo ! sacrrr...

Et c'étaient des jurons, un fracas qui rappelait le bruit des galots roulés par les vagues.

De temps en temps, pour conjurer cette tempête, Joséphine frappait un petit coup sec sur le comptoir, ou bien disait:

—Tu sais qu'on t'entend !... Trois haricots de mouton, trois !... Que désire monsieur ? Un bouillon ?... Dominique, un bouillon pour le 7...

A la table qui portait ce numéro venait de s'asseoir un grand vieillard, enveloppé, malgré la saison, dans un carrick grisâtre qui lui remontait jusqu'aux oreilles. Son chapeau à larges bords était enfoncé jusqu'aux yeux que masquaient des lunettes vertes. On ne distinguait de son visage qu'un nez en bec d'aigle, une barbe blanche.

C'était la premère fois que Joséphine le voyait. De là son affabilité toute particulière.

Dominique accourut avec le potage demandé.

Comme il le posait sur la table, l'inconnu se dégagea de son collet, releva son feutre, ôta ses lunettes et, touchant le bras du grenadier, le regarda fixement.

Un cri s'échappa des lèvres de Dominique. Il rcula, les yeux démésurément ouverts, la bouche béante, dans un tel trouble, dans une telle joie, qu'il ne s'aperçut même pas que le bol et l'assiette tombaient en se brisant à ses pieds.

Déjà le vieillard était rentré sous sa carapace.

—Suis-moi, dit-il, viens.

Et jetant quelques pièces d'or sur le comptoir, il disparut.

Dominique se débarrassa vivement de son tablier, s'élança sur les traces du vieillard.

Vainement Joséphine voulait admonester, rappeler son mari. Il ne l'entendit même pas, il avait reconnu son général.

V.—EXPLICATIONS

Une voiture attendait à quelques pas delà, sur le quai, Simon fit monter Dominique auprès de lui.

—A l'hôtel ! cria-t-il au cocher.

Les chevaux partirent au grand trot.

Le grenadier s'était assis sur la banquette de devant, il avait saisi les deux mains du général et les couvrait de baisers et de larmes.

—Cré nom ! balbutia-t-il en même temps, le retour de l'île d'Elbe ne m'a pas causé tant de joie ! C'est vous ! C'est bien vous !... Mais dites moi donc, mon général, que ce n'est pas un rêve !

—Calme-toi, répondit le vieillard. Pourquoi cette surprise ? Ne m'as-tu pas envoyé le signe de ralliement dont nous étions convenus ?

—Fectivement... Mais il y a deux années de cela... Je vous croyais mort, et pour tout de bon cette fois.

—J'étais à l'autre bout du monde. Il a fallu du temps pour que ta lettre me parvienne, pour qu'on me permit de reprendre ma liberté.

—Quoi ! Encore prisonnier, malheureux ?

—Non, j'étais puissant, je suis riche. Mais toi, mon pauvre Dominique, pourquoi ce métier, cette cantine ?...

Le grenadier releva fièrement la tête:

—Quant à ça, mon général, je n'en ai pas à rougir. Ni Joséphine non plus. Si nous voulons gagner de l'argent, c'est pas pour nous.

—Pour qui donc?

Dominique tortilla sa moustache et répondit:

—C'est mon secret!

—Soit! fit Simon, je serai plus confiant. Voici mon histoire; j'avais rejoint quelques compagnons d'armes. L'occasion se présenta de passer en Asie, au service de la Perse, qui se défendait alors contre les Russes. Combattre la Russie, c'était presque combattre encore pour la France, c'était poursuivre la revanche de 1812. Par nous, l'armée perse fut organisée à l'européenne, et vingt fois conduite à la victoire. Mes compagnons périrent dans cette lutte. Seul j'y survécus, comblé d'honneurs et de richesses. Le nombre enfin nous écrasa. Au prix de quelques provinces, la paix fut conclue. D'autres ennemis, les Tartares, menaçaient ma seconde patrie. Je me retournai contre eux. Il y a six mois, lorsque ta lettre m'arriva, je bataillais encore sur les confins de la Chine. J'en finis d'un dernier coup n'aspirant plus qu'à revoir ma fille et sa mère... Vainement on a voulu me retenir. Elles avaient besoin de moi. J'ai tout quitté. Me voici... Il va sans dire, mon vieux Dominique, que je t'apporte ta part.

—Ma part? répéta le soldat étonné.

Le général tira de sa poitrine un vieux mouchoir de coton.

—Oublies-tu, dit-il, le boursicaut qui était là-dedans, que tu glissas dans ma poche. C'est grâce à cet argent que j'ai reconquis la fortune. J'acquitterai ma dette. Mais nous causerons de cela plus tard. Elles d'abord! Parle-moi d'elles!

Mais la voiture, en ce moment arrivait à l'hôtel Maurice.

L'appartement de Simon était au premier étage. Un nègre, vêtu du costume oriental, attendait son maître, et, le débarrassant du carrick, il lui passa la longue kaba persane, et lui présenta le bonnet d'astrakan. Puis, sur un signe, il se retira.

—Qui reconnaîtrait ainsi le général Simon! murmura Dominique.

—Le général Simon est mort, dit le vieillard; je suis le nasaktchi Darius-Abbas.

Et, l'invitant à s'asseoir, il s'assit lui-même, et l'écouta.

—Pendant quatorze ans, commença le grenadier, aucune occasion ne se présenta de vous donner l'alarme. Tout allait bien. Mlle Emiliane, votre fille, grandissait en beauté comme en bonté. Tout le monde dans le pays l'adorait. Elle était heureuse et sa soeur aussi...

—Sa soeur? murmura douloureusement Simon.

—Oui... fit Dominique avec une certaine hésitation, la comtesse a maintenant une seconde fille, Mlle Zoé... Ah! mon général, il faudra la protéger aussi celle-là..' Ce sont bien les deux soeurs!... Un ange comme l'autre!... Et si vous saviez comme elles s'aiment toutes les deux!

—Continue, dit le vieillard.

—Sous le rapport de la fortune, reprit l'ex-caporal, les choses marchaient à l'avenant. Le comte avait là-bas des mines, des forges, une grande industrie où tout le monde gagnait gros. Vers 1828, ça se ralentit. De mauvaises rumeurs coururent. On parlait d'embarras, de gêne. A la révolution, tout s'arrêta. La ruine! De plus, comme un malheur ne vient jamais seul, un incendie dévora l'usine et le château. La comtesse et ses deux filles se trouvèrent surprises, enveloppées par les flammes. Moi, je me chargeai de Mlle Emiliane... Oh! faut pas m'en remercier, mon général, c'était ma consigne!

—Mais la comtesse Amélie!...

—Elle avait voulu rester la dernière, exigeant que son mari sauvât d'abord leur fille. Comme il emportait, à son tour, la mère, un pan de mur s'écroula, les ensevelit tous les deux. Lorsqu'on parvint à les dégager, le comte était mort, la comtesse était aveugle.

—Aveugle! mon Dieu! s'écria Simon qui, dans ses mains, se cacha le visage.

Après un silence, Dominique poursuivit:

—Vous jugez! cette catastrophe n'arrangea pas les affaires. Des créanciers surgirent de toutes parts, et se montrèrent impitoyables. Un surtout, celui qu'on appelle le chevalier d'Aigrefeuille. C'est un cousin cependant, mais un vieil avare! Il ameuta les autres. Un procès s'engagea qui, perdu, gagné, reperdu, n'en finira jamais, malgré les efforts de M. Fernand, un véritable ami, un brave jeune homme! Il y a aussi M. Lucien. Mais nous en recauserons. La comtesse, pour soutenir son bon droit, pour tenter la guérison de ses pauvres yeux, vint à Paris avec ses deux filles... Et naturellement

je les ai suivies. Chose promise, chose due. Dans la vieille garde, on ne manque pas à sa parole!

Le général serra la main du soldat.

—En arrivant, reprit Dominique, j'allai jeter à la poste leur lettre qui vous est parvenue si tard. Il y avait urgence! La comtesse ne possédait plus qu'un peu d'argent, quelques bijoux. Ce fut bientôt dévoré par les avocats, par les médecins, M. Lucien et M. Fernand ne sont pas riches, Joséphine et moi, nous avions placé toutes nos économies dans l'usine. Autant de flambé! Nous ne nous en plaignons pas, c'est comme qui dirait les malheurs de la guerre!

—Cependant, observa Simon, ta femme me paraît aimer l'argent...

—Plait-il, fit Dominique en dressant l'oreille. Ah! ah! vous vous figurez ça, mon général?

—Je me trompe peut-être; mais je l'ai trouvée un peu exigeante, un peu dure envers toi...

—Cré nom! fit le grenadier, voilà ce que je craignais!... On l'accuse... et c'est vous... ma foi tant pis, je vous dirai la vérité. Il y va de l'honneur de Joséphine et conséquemment du mien!

—Explique-toi. Je serai enchanté de savoir qu'elle vaut son mari.

—Elle vaut cent fois mieux! Jugez-en! Mais il me faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Lors de notre mariage, Joséphine entra au service de la comtesse comme femme de confiance. On l'avait appréciée, elle montait en grade. La direction de la maison, les clefs de tout! C'est ma femme qui a élevé les deux demoiselles; elles l'ont en grande estime, en amitié, Joséphine les tutoie. Ce n'est plus une domestique. Sauf votre respect, c'est comme une seconde mère.

En parlant ainsi, Dominique s'était ému, une fierté touchante animait sa rude physionomie, brillait dans son regard. Il était lancé, il poursuivit:

—La comtesse espérait trouver à Paris des ressources qui lui manquèrent. Jamais nous n'avions parlé de nos gages. Ce fut elle qui nous dit: "Mes amis, je suis trop pauvre, maintenant, il faut nous séparer!" Et c'était bien par discrétion, pour ne pas abuser de notre dévouement, car elle pleurait. Les demoiselles aussi. Déjà je protestais, disant que la vieille garde meurt et ne se rend pas. Joséphine me fit un signe, et je me tus.

Quand nous fûmes seuls, elle me dit: "C'est en ne restant pas avec nos maîtresses que nous pouvons efficacement les servir; elles seront bientôt dans la misère, elles manqueront de pain."

Simon fit un mouvement, Dominique un geste.

—Le mot est lâché, reprit-il, je ne m'en dédis pas. Joséphine avait guigné la gargote du quai de l'Horloge, qui était à vendre. On en demandait deux mille francs; son oncle lui prêta la somme, et nous voilà fricotant tous les deux. Non pas pour nous, cré nom! mais pour la comtesse et ses filles. L'argent qui se gagne chez nous, on le repasse en cachette à Mlle Emiliane qui seule a conscience de la situation de sa mère, et qui ne nous fait pas l'affront d'un refus. Quant à sa soeur c'est si jeune que ça voit tout en rose. La comtesse est aveugle, elle croit que la vie ne coûte presque rien à Paris; c'est sa fille aînée qui va aux provisions. Moi de même pour le Grenadier d'Austerlitz. Mon champ de manoeuvres, présentement, c'est la halle... et la cuisine!... La cuisine! le tablier blanc! la cuiller à pot! la lavette!... Cré nom! ce n'est pas drôle et bien souvent j'enrage! Je me négligerais, je m'oublierais si Joséphine n'était là pour me rappeler à l'ordre, au devoir. Quand c'est fini, elle m'embrasse, elle m'assure que je lui plais encore plus, portant un bouillon que prenant un drapeau. Et puis il y a ma croix d'honneur qui sauve tout! Voilà ce que je ne voulais pas dire, mais vous avez méconnu Joséphine! Fallait bien la défendre et prouver que si c'est une femme de tête, c'est en même temps une femme de coeur!

Simon pleurait. Comme autrefois sur le bord du trou de l'enfer, il attira vers lui son vieux grenadier, il l'étreignit dans ses bras.

Puis riant à travers ses larmes:

—Au diable la gargote! s'écria-t-il. Ta main, faite pour manier un fusil, ne sera plus déshonorée par la cuiller à pot! Je demanderai pardon à Joséphine, je l'aime autant que son mari, je vous prends avec moi tous les deux... Mais puisque je te dis que je suis riche!... des millions. Un nabab!

Depuis un instant, Dominique s'efforçait de placer son mot.

—Minute! put-il enfin de répondre, nous ne pouvons pas permuter ainsi du jour au lendemain. La comtesse se douterait de quelque chose...

—Tu diras que tu as trouvé une excellente place! une occasion avantageuse de céder ta boutique.

—Ce ne serait que la vérité, car notre prédécesseur s'offre à la reprendre, et même avec du boni... Faut être juste, nous menions ça militairement.

—Arrêtez donc la vente aujourd'hui même, et n'importe à quel prix. J'entends, mon brave Dominique, que tu ne serves plus une portion, que tu ne laves plus une assiette...

—Cré nom! ça me va!

—Dès ce soir, vous vous installerez chez moi.

—Ici?

—Non... Quel quartier habite la comtesse?

—Rue Jacob.

—Peut-être y trouverons-nous un appartement à louer?

—Dans la même maison! Le second étage est vacant; elle occupe le troisième.

Simon frappa sur un timbre; le nègre reparut.

—Faites atteler.

—Mais, observa Dominique, je ne pense pas que vous y ayez apporté d'Asie votre ameublement. Il faudra quelques jours.

—Avec de l'argent, tout s'obtient à Paris en quelques heures.

On remonta en voiture.

Le grenadier paraissait sous l'obsession d'une pensée importune.

—Qu'as-tu? demanda Simon.

—Je pense à la comtesse! répondit Dominique, c'est une sainte dame, l'honneur même et très pieuse. Si elle soupçonnait que, lors de son second mariage, le général Simon existait encore.

—Pour elle comme pour nous, dit celui-ci, le général Simon n'existe plus. C'est au service du nasaktchi Darius- Abbas, que tu vas entrer.

—C'est juste! mais Joséphine?

—Puis-je me fier à ma discrétion?

—Je vous réponds d'elle comme de moi-même.

—C'est bien. Hormis vous deux, personne ne saura qui je fus, pas même ma fille!

Depuis le jour où je tombai sur les bords de la Bérésina, depuis vingt et un ans, nul ne m'a revu, la captivité, le chagrin, l'exil, le soleil d'Orient, les fatigues, les années m'ont rendu méconnaissable. Ce costume que j'ai adopté, ce nouveau nom que je porte éloignent tout soupçon. Pour mes anciens compagnons d'armes, et bien peu survivent! Darius-Abbas sera un général persan, rien autre chose. Déjà le hasard m'a permis de tenter l'épreuve. J'étais un jeune encore lorsque j'ai disparu. Aujourd'hui, près de soixante et dix ans! Un vieillard!

Dominique n'était pas encore convaincu.

—Mon général, dit-il, vous oubliez que tout à l'heure, à première vue, certain grenadier de ma connaissance n'a pas hésité. Il y a la mémoire du coeur. De plus, là, sur votre front, cette balafre...

Simon avait relevé son bonnet d'astrakan; il le rabaisse jusque sur ses sourcils, et s'enveloppant dans sa kaba noire, sur laquelle tombait sa longue barbe blanche, il regarda Dominique. Ce n'était plus le même homme. Son teint d'une pâleur olivâtre, ses traits naturellement allongés, accentués, avaient pris le caractère oriental. Il ne parlait plus le français qu'avec un accent étranger. L'illusion était complète.

—D'ailleurs, conclut-il, la comtesse a perdu la vue... Et sa fille... ma fille... n'était pas encore née lorsque je suis mort.

On arriva rue Jacob.

Un écriteau, suspendu devant la porte cochère, confirmait l'assertion de Dominique. Sans même visiter l'appartement, Darius-Abbas l'arrêta.

Après quoi, le nasaktchi se fit indiquer un tapissier du voisinage où, moyennant une somme payée d'avance, il obtint la promesse que, le soir même, un cabinet de travail et deux chambres à coucher seraient prêtes. Quand au reste, le lendemain.

Une heure plus tard, on était de retour à l'hôtel Meurice.

Sous le péristyle, Darius-Abbas pria le maître de la maison de lui envoyer, vers la nuit, un homme adroit, discret et sûr, pour une commission importante. Enfin, s'adressant à Dominique:

—La voiture va te ramener chez toi, lui dit-il à voix basse. Tu m'as bien compris, n'est-ce pas? ce soir, à huit heures, rue Ja-

cob, tu me présenteras ta femme. Vous monterez ensuite chez la comtesse. Pour expliquer votre brusque changement de condition, Joséphine imaginera une histoire. Quand on sonnera, tu iras ouvrir. Un pli cacheté te sera remis pour la comtesse de Valneuse, qui, provisoirement, se trouvera à l'abri de la misère. Ne vous étonnez de rien, faites tout accepter. A ce soir!

VI.—JOSEPHINE

Joséphine était dans l'anxiété.

Pourquoi cette brusque désertion de son mari? Que pouvait-il être devenu?

Dominique l'avait abandonnée au moment du coup de feu. Elle ne savait plus où donner de la tête lorsque, fort à propos, un aide lui survint dans la personne du bonhomme Pinchard, prédécesseur du "Grenadier d'Austerlitz."

Nous l'avons dit, la renommée de la gargote s'était considérablement accrue sous le règne des époux Dominique. Les talents culinaires de madame, la ponctualité de monsieur, l'enseigne, elle-même, tout contribuait à cette vogue. Pinchard en était désespéré. Il regrettait d'avoir vendu son établissement.

Combien en voit-on de ces petits industriels parisiens, aspirant à la retraite et qui, sitôt retirés, soupirent après leur boutique. Il est tel ex-épicier qui pourrait vivre de ses rentes, et qui revient casser du sucre chez son successeur, pour se distraire.

Le bonhomme Pinchard était de ceux-là. Il logeait encore dans la maison; chaque jour, il descendait de sa mansarde pour donner un coup de main au grenadier. En même temps il lui disait:

—Voyons, mon brave! acceptez deux cents francs, cinq cents francs, mille francs de bénéfice... Et rendez-moi mes fourneaux, mon comptoir!

C'était donc avec joie que suppléant Dominique, il s'était remis à distribuer les portions, manoeuvrer la lavette. A chaque instant Joséphine quittait sa caisse pour aller regarder sur le quai, comme jadis, au bord de la mer, la nymphe Calypso, inconsolable du départ d'Ulysse.

Je ne regrette pas cette comparaison mythologique. Si Joséphine n'est pas une nymphe, c'est une digne et bonne Lorraine de trente à trente-cinq ans, très ben conservée, accorte et fraîche encore. C'est par dévouement qu'elle se montre exigente envers son mari. En dehors du service, elle est glorieuse, elle l'aime de tout son coeur.

Tout à coup, d'une voiture qui s'arrête au coin de la rue du Harlay, elle le voit descendre, elle court à sa rencontre.

—Pourquoi m'as-tu plantée là?... T'arrive-t-il quelque chose de fâcheux? Qu'est-ce que c'est que ce carrick à barbe blanche ? Explique-toi, je veux tout savoir!

—Présent au rapport! réplique le grenadier, mais préalablement notre feuille de route. Va me chercher Pinchard.

—Il est là. Le voici...

Effectivement, le bonhomme surgissait à son tour sur le trottoir.

—Avancez à l'ordre! lui dit Dominique. Hier encore vous sollicitiez votre réintégration.

—C'est mon désir le plus cher, s'écria le gargotier. Je vous offrais même...

—Tout ce qui vous plaira, pourvu que je ne remettre pas mes guêtres dans la cantine. J'en avais par dessus les jugulaires! Conséquemment, vous aller laver la vaisselle et fricoter pour ce soir. Voilà mon ultimatum!

—Accepté! répondit Pinchard, je vais écrire un petit bout d'acte pour régulariser la situation. Vous n'aurez plus qu'à signer...

—En redescendant! conclut Dominique.

Fifine, montons chez nous. Par le flanc droit... en avant marche!

Puis, quand ils furent dans leur chambre:

—Embrasse-moi d'abord, ma femme... Et mettons-nous en grande tenue. C'est l'ordre du jour.

Toute palpitante de curiosité, Joséphine ouvrait de grands yeux; les questions se pressaient sur les lèvres.

—Minute! fit le grenadier, c'est un secret dont tu vas recevoir communication. Il me faut ta parole de ne jamais le révéler... Ta parole d'honnête homme!

Lorsque le serment fut prononcé, Dominique raconta à sa femme tout ce que connaît déjà le lecteur.

—Quoi! s'écria Joséphine, le premier mari de la comtesse n'est pas mort... Et c'est

lui qui ce matin me demandait un bouillon! Pauvre cher homme! J'avais quinze ans, lorsqu'il est parti, pour la dernière fois du château de Valneuse. Oh! je me le rappelle bien maintenant... Voilà donc nos maîtresses sauvées!... Ah! le bon Dieu est bon!... Oui je comprends qu'il faut se taire... Est-ce que c'était la peine de me demander un serment!... Il y va du bonheur de la comtesse et de ses filles! Il s'agit de ton général! Aie confiance en ta femme, Dominique... Elle sera digne de toi!

Il l'embrassa de rechef. Puis, tandis qu'il essuyait une larme tombée sur sa moustache grise:

—Comment dis-tu qu'il faut l'appeler? demanda-t-elle.

—Darius-Abbas! répondit-il. Quant à son grade, nasaktchi, c'est du Persan.

—Drôle de mot! fit Joséphine, tout en le prononçant plusieurs fois. C'est comme si on éternuait. Le nasaktchi Darius-Abbas. On s'y fera. Puisqu'il nous prend à son service, tu peux être tranquille, va! Je le soignerai bien, je l'aimerai bien, ce pauvre vieux! D'ailleurs est-ce que nous ne sommes pas pays?... Bon, qu'est-ce que je dis là? Ce n'est plus même un Français... je ne suis pas une persane.

Elle riait, et Dominique aussi.

En deux tours de main, Joséphine eut revêtu sa plus pimpante taille.

Quant à Dominique, il était superbe. Un chapeau Bolivar, crânement incliné sur l'oreille, coiffait sa tête martiale qui tournait tout d'une pièce, dans son raide col de crin. Il semblait encore plus grand, dans sa longue redingote, ou rataplame bleu-impérial, sur laquelle brillait la croix d'honneur, au bout d'un ruban rouge de dix centimètres.

A peine, pour signer l'écrit du bonhomme Pinchard, daigna-t-il entrer dans la gargote qu'il toisa d'un regard olympien.

—En voilà une caserne que je ne regretterai pas! dit-il en s'éloignant. Cré nom! Ce n'est pas à ses compatriotes, c'est aux ennemis de son pays qu'il est agréable de tremper la soupe!

Et son pas sonnait sur le trottoir. Il respirait à pleins poumons. Tout son être, comme rajeuni, semblait fêter sa délivrance.

Si Dominique a fait la campagne d'Egypte, c'est en qualité d'apprenti tapin; s'il approche présentement de la cinquantaine, on ne s'en douterait pas, ce jour-là surtout. Sous tous les rapports, Joséphine a le droit d'en être fière.

Et elle ne s'en prive pas. Dès que son regard rencontre une caserne, une guérite, un factionnaire, elle oblique aussitôt de ce côté pour recevoir le salut militaire. Et, par une belle révérence, elle y répond. Les honneurs partagés, comme dans la romance de Loïsa Puget.

Les deux époux se promenèrent ainsi jusqu'au soir, formant de beaux projets d'avenir, pour le bonheur de la famille de Valneuse et pour celui du nasaktchi, sans compter le leur.

A huit heures, heure militaire, ils arrivèrent rue Jacob.

Simon les attendait.

—Voilà Joséphine, lui dit Dominique.

Elle a reçu sa consigne, elle y sera fidèle.

—Permets que je lui donne des arrhes, fit le général qui présentait un portefeuille à la femme du grenadier.

Celui-ci fit un geste de refus.

Enveloppant le portefeuille dans le mouchoir du trou de l'enfer, Simon répondit:

—Je paye ma dette.

Puis il embrassa Joséphine, il serra la main de Dominique, en les appelant ses amis.

—Vos serviteurs! répondit le grenadier.

Le Persan mit un doigt sur ses lèvres.

—Renfermons dans nos coeurs tout souvenir du passé, conclut-il. Nous ne nous connaissons que d'aujourd'hui. Votre chambre est prête. Mais il faut d'abord rendre visite à la comtesse, et...

Il fut interrompu par les sons d'un piano arrivant de l'étage supérieur. C'était par une chaude soirée de juin; toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Une voix de femme, une voix de jeune fille s'éleva dans la nuit.

Simon tressaillit, et regarda Joséphine:

—C'est elle, n'est-ce pas?

—Oui!... votre fille.

—Mlle Emiliane... Allez!

Et, laissant le pauvre père écouter avec ravissement cette voix qui chantait, ils montèrent chez la comtesse de Valneuse.

VII.—LA FAMILLE DE VALNEUSE

Nous allons introduire le lecteur dans l'appartement du troisième étage.

Grâce aux généreux artifices d'Emiliane, si bravement secondée par les époux Dominique, il y régnait, sinon le luxe, du moins un certain confortable. On y retrouvait même quelques derniers vestiges d'une splendeur évanouie.

L'ingénieur Fernand, Lucien l'artiste dînaient ce jour-là chez la comtesse. Le repas était des plus simple, mais servi avec cette délicatesse, avec ces petites recherches féminines qui rehaussent le prix de toutes choses.

Un dessert de choix, des fleurs. Un poète du dix-huitième siècle n'eût pas manqué de dire que les deux plus charmantes étaient Emiliane et Zoé.

On fêtait la vingtième année d'Emiliane. Rappelez-vous le type immortel de Diana Vernon; souvent on la comparaît à cette héroïne de Walter Scott. Grande et svelte, très brune, un peu pâle, elle avait de beaux yeux noirs, un profil de camée, des dents admirables, et surtout, dans l'expression, dans l'attitude, une dignité simple, une franchise, une intelligente bonté qui lui gagnaient tous les coeurs.

Zoé formait contraste. Elle était petite et blonde. Des yeux bleus limpides, le teint d'une fraîcheur éblouissante, un adorable sourire, la grâce encore d'un enfant, la vive gaieté d'un oiseau.

Quant à leur mère, c'était une femme d'une rare distinction, belle toujours, bien que prématurément flétrie par le chagrin. De nombreux fils d'argent blanchissaient déjà sa chevelure. N'eût été l'immobilité de ses yeux sans regards, on n'eût pas dit qu'elle était aveugle. Il y avait en elle la courageusa résignation, la douce sérénité d'une chrétienne.

—Ainsi, disait-elle à l'ingénieur, il nous faut renoncer à tout espoir?

—Telle n'est pas ma pensée, madame la comtesse, répondit Fernand. Il faudrait de l'argent voilà tout. Avec de l'argent, le gain du procès me semble assuré. Mieux encore, on pourrait relever l'usine, à la grande satisfaction de tous les intéressés, y compris le terrible chevalier d'Aigrefeuille. Non seulement je stimule les avocats, mais je cherche des actionnaires et ne désespère pas encore d'en trouver.

—Courage, monsieur Fernand! dit Zoé. Je compte sur vous, moi. Cette nuit même, j'ai fait un beau rêve. Valneuse ressortait de ses ruines. Avec le château, la fortune! Et tout de suite, nous en faisions usage pour suivre l'ordonnance des médecins. Nous partions pour les bains de mer de Dieppe!

—Folle! chère folle, murmura la comtesse, je n'en demande pas autant à Dieu.

Ses yeux s'étaient levés vers le ciel.

—Ma mère, dit Emiliane qui servait le dessert, voilà des fruits, vous les aimez, Zoé, donne une pêche à notre mère.

—Une pêche! se récria la comtesse. Mais ce sont des primeurs. Comment faites-vous donc mes enfants?...

—Tout est pour rien cet été, répondit Emiliane, et vous le savez, grâce à M. Lucien, j'ai maintenant une nouvelle élève, qui paye très cher mes leçons. Oh! oh! c'est de la réalité cela... Nous sommes riches!

En même temps, elle échangeait un signe avec l'artiste, qui s'empressa de confirmer ce pieux mensonge.

Quelques instants plus tard on passait au salon.

—Lucien, demanda la comtesse, faites-nous donc entendre cette mélodie que j'aime tant. Il y a dans votre musique comme une consolation, comme une espérance.

L'artiste se mit au piano, Emiliane chanta.

Elle avait un magnifique contralto. beaucoup de charme et d'émotion dans la voix.

On se rappelle qu'à l'étage inférieur Simon l'écoutait.

Sur son visage bronzé, des larmes coulèrent.

Il y en avait aussi sur les joues pâlies de la comtesse. ,

Comme le chant s'acheva, on sonna.

Zoé courut ouvrir, et revint en annonçant:

—Monsieur et madame Dominique.

Le gigantesque grenadier et sa petite femme parurent sur le seuil.

—Je suis content de vous voir, mes amis, dit la comtesse. Emiliane, il doit rester du café, une tasse pour notre brave.

—Ce ne sera pas de refus! répondit-il, car

l'estomac est aux arrêts depuis ce matin. Il nous arrive une bonne aubaine.

—Bravo! s'écria Zoé, conte-nous cela. Mais j'y songe, on ne soupe donc pas ce soir au quai de l'Horloge?

—On soupe sans nous, mademoiselle. J'ai donné ma démission, je permute.

Comment cela? fit Emiliane, déjà toute inquiète pour ses mystérieuses ressources.

Dominique la rassura du regard:

—Notre nouveau poste sera bien autrement avantageux... pour tout le monde. Sauf votre respect, c'est comme dans un conte des "Mille et une Nuits."

—Il y a le calife Haroun-al-Raschild? fit en souriant Emiliane.

Et son grand-vizir Giafar? ajouta Zoé.

—Pas précisément, mesdemoiselles... mais un de leurs concitoyens, le persan Darius-Abbas... c'est mon nouveau maître... et votre voisin.

Tous les deux étaient fixés vers Dominique lui demandant une explication.

Le terrain devenait glissant; le grenadier regarda sa femme:

—Hum! hum! Vu que mon éloquence manque à l'appel, je crois que je ferais bien de céder la parole à Fifine.

Joséphine ne se fit pas prier.

—Ce matin, dit-elle, on demande mon mari à l'hôtel Meurice, où l'un de ses anciens camarades tient le bureau. Il s'agissait d'un riche étranger qui se fixe en France, et désirerait un valet de chambre, une femme de confiance pour tenir sa maison. Des gages superbes, sans compter les profits. Faut dire que Dominique en avait assez du métier de restaurateur. Il accepte. De plus, comme le nasaktchi... c'est un nasaktchi... cherchait un appartement, mon homme se souvient qu'il y en a un de libre dans cette maison, ici dessous. Il y amène ce monsieur, qui mène rondement les affaires, je vous le jure. Aussitôt c'est loué, c'est meublé. Nous y couchons dès ce soir, sous votre toit.

Quelle chance! bien qu'à son service, vous n'avez qu'à dire un mot à faire un signe, et nous accourons. Voilà!

—Présent! conclu Dominique, enchanté de l'imagination de sa ferme.

On sonna pour la seconde fois.

—Permettez! fit le grenadier, c'est moi qui va reconnaître la patrouille.

Il se rappelait la consigne donnée le matin même par son général.

En ouvrant la porte, il se trouva face à face avec un inconnu qui, lui remettant un pli cacheté, disparut aussitôt

—Sufficit! murmura Dominique, qui s'en revint présenter le message à la comtesse.

—Qu'est-ce cela? fit l'aveugle. Une lettre, lis, Emiliane.

La soeur aînée s'empressa de décacheter l'enveloppe, d'où s'échappèrent divers papiers.

Des billets de banque, s'écria la jeune soeur qui, curieusement, s'approchait.

—Que signifie? murmura la comtesse.

—Il y a une lettre, dit Emiliane, et dans cette lettre quelques mots seulement.

—Quelle signature?

—Pas de signature.

—Lis!

—Voilà ma mère.

Tels étaient les mots écrits dans le billet:

" Restitution d'un inconnu qui jadis, d'une pareille somme, a frustré le comte de Valneuse.

Afin de mieux dissimuler, Dominique crut devoir se permettre cette observation:

—En voilà une sévère! mais c'est donc la journée aux aventures!

—Cinquante mille francs! s'écria Zoé, qui venait de compter les billets, il y a là cinquante mille francs! C'est mon rêve qui se réalise! Nous gagnerons notre procès, nous irons à Dieppe!

La comtesse restait songeuse.

—C'est étrange! murmura-t-elle.

Puis arrêtant du geste Zoé qui poursuivait l'évocation de ses châteaux en Espagne et, dans sa joie folle, agitait les bank-notes:

—Nous ne pouvons pas, dit-elle, nous ne devons pas accepter.

—Impossible de rendre! fit Dominique, l'homme est parti, je ne le connais pas.

Lucien et Fernand lui vinrent en aide.

—C'est le triomphe! c'est l'avenir! dit l'ingénieur.

—Songez à vos filles! ajouta l'artiste.

Les deux soeurs supplièrent leur mère.

Elle résistait encore.

—Mais comment... sans rien savoir?

—Eh! ma bonne maîtresse, s'écria José-

phine, rappelez-vous combien M. le comte était généreux et confiant... tant de gens l'ont trompé, volé... La lettre ne dit-elle pas que c'est une restitution, le paiement d'une dette?

—Mais quel est le débiteur? balbutiait l'aveugle, mais qui nous envoie cet argent?

—C'est Dieu! répondit Emiliane.

Ce mot frappa la pieuse comtesse. Elle céda enfin.

—Dieu! dit-elle avec une émotion fervente, oui, c'est Dieu qui nous envoie ce secours inespéré. Mes enfants, bénissons-le, rendons-lui grâce.

La mère et les deux filles s'agenouillèrent. Dans leurs yeux levés vers le ciel, il y avait des larmes de reconnaissance et de joie.

Les deux jeunes gens avaient courbé le front, Dominique fléchissait le genou, Joséphine, appuyée sur son bras, lui dit à l'oreille:

—S'il était là!... s'il pouvait les voir!

VIII.—UN ACTIONNAIRE COMME IL Y EN A PEU

Dès la semaine suivante, Darius-Abbas était définitivement installé rue Jacob.

Avec lui, Dominique et Joséphine.

Deux autres domestiques les secondaient, ou plutôt étaient dirigés par eux.

Tout d'abord, le nasaktchi avait fait sensation dans le quartier. On s'en étonnait, on en jasait. Mais Paris s'accoutume promptement aux nouveaux visages, aux excentricités les plus singulières. Déjà les commérages se ralentissaient. L'étranger, l'inconnu passait à l'état d'ancienne connaissance. On l'appelait *le Persan*.

Du reste, sa façon de vivre était des plus simples. Il sortait de grand matin, rentrait pour le déjeuner, demeurait tout le jour au logis, s'en allait le soir dans quelque théâtre, la Comédie-Française ou l'Odéon, surtout l'Opéra-Comique et l'Opéra. Il y avait son fauteuil attitré. C'était un mélomane.

Venait-on le solliciter pour quelque misère ou pour une oeuvre de charité, il écoutait patiemment, parlait peu, donnait beaucoup. Il eut bientôt une réputation de générosité. Les dames patronnesses le mirent sur leur carnet. Sa porte fut connue de tous les malheureux.

La maison de la rue Jacob encadrait un jardin réservé au propriétaire, qui habitait le premier étage et le rez-de-chaussée. L'appartement de la comtesse se prolongeait vers l'aile droite, celui du Persan vers l'aile gauche. Souvent on le voyait sur son balcon, protégé par une véranda; il y passait de longues heures, assis sur un fauteuil de forme américaine, lisant, fumant, sommeillant.

Quelques-unes des fenêtres de la comtesse se trouvaient en face; Emiliane et Zoé ne se faisaient pas faute de regarder Darius-Abbas, celle-ci avec une simple curiosité enfantine, celle-là avec une certaine émotion. Ce beau vieillard, au costume original, à la grande barbe blanche, aux habitudes silencieuses, intéressait vivement Emiliane.

La première fois que leurs regards s'étaient rencontrés, elle avait senti tressaillir son coeur.

Il va sans dire que, lors des fréquentes visites de Dominique et de Joséphine, Zoé les interrogeait à propos de leur nouveau maître.

Mais le grenadier se tenait sur la réserve et, d'ailleurs, sa femme veillait sur lui. Ils répondaient évasivement, ou bien inventaient quelque histoire.

Cependant le procès n'avançait guère, à la grande désolation de Fernand. Un jour, Dominique, l'arrêtant sur l'escalier, lui dit:

—Mon maître désirerait vous parler.

—A quel sujet! fit l'ingénieur surpris.

—Il vous l'expliquera lui-même... Venez.

Fernand suivit Dominique.

Darius-Abbas était dans son cabinet de travail. Gravement, courtoisement, il accueillit le jeune homme, il le fit asseoir:

—Monsieur, lui dit-il, excusez-moi de vous avoir dérangé. J'ai l'espoir que vous ne regretterez pas les quelques instants que vous allez perdre avec moi. Il s'agit des forges de Valneuse.

—Ah! fit l'ingénieur, vous connaissez...

—Par hasard, on en a parlé devant moi, poursuivit le Persan. J'ai des capitaux que je désirerais placer dans l'industrie. Je me suis permis d'interroger Dominique. Si vous vouliez bien me donner quelques explications, peut-être entrerais-je dans cette affaire.

—Ah! monsieur, s'écria le jeune homme, ce serait le salut de la famille de Valneuse.

—Vous lui portez un vif intérêt?

—En pourrait-il être autrement! répondit avec chaleur Fernand. Parent éloigné du comte de Valneuse, j'avais été recueilli, élevé par lui. Au sortir de l'Ecole polytechnique, j'entrai comme ingénieur dans l'usine qu'il avait fondée. Ah! monsieur, quel noble coeur! Et sa femme! et ses filles! leur ruine a entraîné celle de tout le pays. On souffre là-bas; c'est la misère! le travail y ramènerait la prospérité. Que faut-il pour cela? de l'argent. Ce serait une excellente affaire, je vous le prouverai, monsieur. Les quelques actionnaires, contre lesquels nous plaidons, se rallieraient avec empressement à une société nouvelle qui leur présenterait des garanties sérieuses. La comtesse possède plus de la moitié des actions on sauverait sa fortune et celle de Mlle Zoé...

—Il me semblait, observa Darius-Abbas, que ma voisine avait deux filles...

—En effet, répondit l'ingénieur en rougissant. L'autre Mlle Emiliane est d'un premier lit. Le comte lui-même ne faisait pas de différence entre les deux soeurs.

—Il paraît, hasarda le Persan, que, pour vous, monsieur, cette différence existe.

—En cela seulement, répondit Fernand, que je suis le fiancé de Mlle Zoé. J'ai pour Mlle Emiliane l'affection d'un frère.

Sur le visage du jeune homme on lisait la sincérité, la loyauté, le dévouement.

—C'est bien! fit le vieillard. Mais, pardon, ces questions de personnes ne me regardent point. Causons affaires. Quelle part y pourrait-on prendre?

—Le tiers.

—Qui vaudrait?

—Un million.

Le Persan parut réfléchir. Puis il répondit:

—Soyez assez bon pour m'envoyer une note et pour revenir après demain.

Fernand n'eut garde d'y manquer.

Darius-Abbas acceptait.

On a vu comme il menait les affaires. L'acte se signerait le lendemain; la somme était prête. Le soir même, il reçut la visite du chevalier d'Aigrefeuille.

C'était un petit vieillard, sec et frétillant, parlant vite et bien. Sous les dehors de l'homme du monde, on sentait promptement l'égoïste.

—Mon cher associé, dit-il au Persan, j'ai voulu tout de suite mettre ma main dans la vôtre. Certes, vous ne faites pas un mauvais placement et, par-dessus le marché, nous saluons en vous notre dieu sauveur. Merci pour ma part... merci pour cette chère comtesse. J'étais obligé de la combattre, et cela me désolait. A dater de ce jour, nous marcherons tous d'accord. J'entends vous présenter à elle. Vous la connaîtrez, vous l'aimerez. C'est une sainte!

Lancé de cette façon, le chevalier ne tarissait pas d'éloges. Son enthousiasme ne lui coûtait rien. Six heures sonnèrent.

—Malepeste! s'écria-t-il, je me suis oublié. Il est maintenant trop tard pour arriver dans une certaine maison où j'ai mon couvert mis. Un vieux garçon, vous comprenez! Me voici contraint de dîner au cabaret.

C'était s'inviter chez Darius-Abbas.. Le vieil avare était passé maître dans cet art. Un pique-assiette.

Après avoir quelque peu résisté pour la forme, il s'écria tout à coup:

—Par la sambleu! n'ai-je pas ouï dire que la Dulcinée de notre brave Dominique était céans maîtresse d'hôtel, c'est la plus fine cuisinière que je sache! Voilà qui me décide... je suis gourmet... mon péché mignon!

A table, le chevalier ne parla que de la comtesse et de ses deux filles; c'est tout ce que demandait Simon.

Le parasite s'en fut en se frottant les mains. C'était encore une maison dans laquelle le parasite avait son couvert mis.

Le dimanche suivant, au retour de la messe, la comtesse à son tour se présenta chez le Persan. Pouvant le voir, sans doute, elle l'eût reconnu, tant il avait peine à maîtriser son émotion.

Joséphine et Dominique se tenaient sur le seuil, inquiets tous les deux.

L'aveugle, guidée par ses filles, s'avança vers l'étranger.

—Monsieur, lui dit-elle, soyez béni! je puis avouer maintenant toutes les angoisses qui me déchiraient le coeur, au milieu de cette nuit profonde où je suis plongée. Je pourrai vieillir et mourir tranquille. Mes filles sont sauvées! Grâces vous soient rendues, non seulement pour elles, mais encore

au nom de tous les habitants de Valneuse, un pauvre village, où votre argent répandra la joie. Je leur apprendrai votre nom. Il y faudra venir, monsieur... Vous y viendrez, n'est-ce pas?

Forcé de répondre, Simon murmura:

—Je ne mérite ni leur reconnaissance, ni la vôtre, madame la comtesse. Ce n'est de ma part, qu'une spéculation. Lorsque l'usine sera rétablie, j'irai.

Au son de cette voix, l'aveugle avait tressailli. Elle écoutait encore, comme prêtant l'oreille à l'écho d'un souvenir lointain. Fort à propos, Dominique annonça:

—Monsieur Fernand de Lutzy.

La parole fut à l'ingénieur. A peine Darius-Abbas répondait-il par quelque monosyllabe. La comtesse, cependant, cherchait à le faire parler.

Au moment de prendre congé du Persan, elle lui dit:

—Votre main, monsieur... Donnez-moi votre main...

Elle la garde longtemps dans les siennes.

Une vague émotion se lisait sur son visage.

Elle était très pâle.

Lorsque les deux jeunes filles l'eurent reconduite dans son appartement:

—Quel beau vieillard! s'écria Zoé. Mais comme il paraît triste... et comme il a l'air bon! Ce doit être un homme qui a eu de grands chagrins, qui a beaucoup souffert!

—Oui, murmura Emiliane. As-tu remarqué comme il me regardait? C'est étrange!

L'aveugle restait pensive.

IX.—AUX BAINS DE MER

La comtesse de Valneuse et ses deux filles étaient depuis quelques jours à Dieppe, lorsqu'un beau matin, M. et Mme Dominique se présentèrent inopinément devant elles.

—Comment vous ici! se récria Zoé.

—Joséphine a pensé que peut-être vous auriez besoin de nos services, répondit Dominique.

—Mais le Persan? fit Emiliane.

—Il n'avait plus d'appétit, répliqua Joséphine, et nous lui avons persuadé que l'air de la mer lui ferait du bien. Le médecin nous a donné raison.

—Il a signé sa feuille de route, conclut Dominique, et nous voilà. S'il faut à ces demoiselles un coup d'aiguille ou de ciseau, un plat sucré, mon épouse est à leurs ordres. Désirez-vous une estafette, un planton... Présent!

—Notre maître est descendu à l'hôtel des bains, ajouta Joséphine, nous lui sommes quasiment inutiles.

Le soir même, sur la plage, on rencontra le Persan. Il s'inclina sur le passage des dames de Valneuse, et, discrètement, il continua son chemin.

De même les jours suivants.

On dirait qu'il nous évite, répétait Zoé. Emiliane ne disait rien. A chaque nouvelle rencontre, bien souvent au bord de la mer ou dans les promenades, elle apercevait le vieillard que sa soeur ne voyait pas, et qui toujours d'un oeil attendri, ne regardait qu'elle.

Une nuit même, s'étant relevée pour contempler l'océan qui resplendissait aux rayons de la lune, elle entrevit dans l'ombre, elle crut reconnaître le Persan. Il était là devant sa fenêtre; il disparut aussitôt.

Cependant, on s'était abordé quelques fois. Des politesses s'échangèrent. Déjà les deux jeunes filles se familiarisaient avec l'étranger.

Un jour, la comtesse dit à Dominique:

—Emiliane va écrire une lettre que tu porteras à ton maître. C'est demain ma fête et j'entends qu'il dîne avec nous. Je le considère comme un ami.

Darius-Abbas accepta. Ce fut lui qui donna le bras à la comtesse pour passer dans la salle à manger. Zoé, par son enjouement, égaya le commencement du repas. L'aveugle cherchait à faire parler son hôte. Attentivement elle l'écoutait.

Au dessert, Dominique apporta deux lettres qui venaient d'arriver pour la comtesse de Valneuse.

Les jeunes filles s'en emparèrent.

—C'est de Fernand! s'écria Zoé.

—C'est de Lucien! dit Emiliane.

—Ah! murmura la comtesse, j'étais bien certaine que nos deux jeunes amis ne m'auraient pas oubliée. Voyons ce qu'ils m'écrivent. Vous permettez, général?

Ce titre, donné au nasaktchi parut étonner tout le monde.

L'aveugle le devina.

—Je ne me souviens jamais de votre grade persan, dit-elle; n'est-ce pas ainsi qu'il peut se traduire en français.

—Comme il vous plaira, madame la comtesse, répondit Darius-Abbas.

Déjà Zoé avait décacheté l'enveloppe.

—Je commence, annonça-t-elle.

La lettre de l'ingénieur était datée de Valneuse. Tout allait à miracle. La population tout entière s'offrait pour la réédition de l'usine. Dans six mois, elle serait en pleine activité. Afin de l'approvisionner d'avance, déjà les mineurs arrachaient aux entrailles de la terre le fer et la houille. La prospérité, la joie renaissaient dans le vallon.

—Mon pauvre village de Valneuse! murmura l'aveugle. Ah! s'il était connu de vous, général, vous seriez satisfait, vous seriez heureux comme nous. C'est notre pays natal!

—Ce sera mon pays d'adoption, répliqua Darius-Abbas. Le spectacle de votre contemplation suffit pour que je le partage.

—Passons à la lettre de Lucien, dit la comtesse. Emiliane en donna lecture. Le langage de l'artiste attestait l'élévation, la délicatesse de ses sentiments. Il luttait pour conquérir la renommée, la fortune. Son opéra semblait avoir chance d'être représenté. C'était son droit; il avait eu le grand prix de Rome. Cependant que de difficultés, que d'obstacles! En attendant, il publiait des romances et des quadrilles. Il donnait des leçons. Peut-être, s'il parvenait à gagner quelque argent viendrait-il à Dieppe vers la fin de septembre.

—Il faudrait lui répondre pour l'encourager dans ce projet, n'est-ce pas ma mère ? s'empressa de demander Emiliane.

—Assurément, répondit la comtesse, il nous ferait grand plaisir. J'aime M. Lucien Dargis. C'est un jeune homme parfaitement élevé, un véritable artiste.

—Je crois avoir entendu dire qu'il avait beaucoup de talent, observa Darius-Abbas.

—Dites du génie! s'écria Emiliane. Je vous ferai tout à l'heure entendre de sa musique. Et vous verrez, monsieur, vous verrez qu'il mérite de réussir!

En parlant ainsi, la belle jeune fille ordinairement si calme, s'était animée. Ses joues pâles s'empourpraient d'un vif incarnat. Il y avait comme une flamme dans ses grands yeux noirs.

Elle se mit au piano; elle chanta, faisant valoir sa voix, par son jeu, par la sincérité de son enthousiasme, les productions réellement remarquables de Lucien Dargis. Simon, les paupières à demi-closes, observait sa fille.

—Plus de doute, pensait-il, elle l'aime.

Lorsque Emiliane se tourna vers lui, l'interrogeant des yeux.

—Bravo, dit-il, et merci, mademoiselle. Ces fraîches mélodies, si bien interprétées par vous, m'ont fait éprouver un plaisir que je n'oublierai pas. Vous avez raison, leur auteur deviendra l'une des illustrations musicales de France.

. . . . . .

Quelques jours plus tard, par une grande chaleurs, les dames de Valneuse cherchaient l'ombre dans la vallée d'Arques.

Rien de verdoyant, rien de charmant comme ce coin de la Normandie.

La rivière serpente entre des peupliers et des saules. De chaque côté sont de vastes prairies, où croissent quelques pommiers. De gracieuses collines, couronnées de bois, s'étagent à l'horizon. Tout au fond de la perspective on voit le vieux château d'Arques, encore tout démantelé par le canon de la bataille.

La comtesse avait désiré que l'on emportât l'histoire d'Henri IV, son héros favori, à l'endroit même qui fut témoin de sa victoire, c'était une joie pour elle que d'en entendre le récit.

Les deux filles de l'aveugle, tout en guidant ses pas, lui décrivaient le paysage. On choisit une place ombreuse. La mère s'assit sur un pliant; Emiliane sur un tertre. Elle ouvrit le livre et commença la lecture.

Zoé restait debout, n'y prêtant qu'une oreille distraite. Son regard impatient allait çà et là. Quelques fleurettes l'attirèrent vers le fossé. Elle y descendit et, le traversant, s'engagea dans les prés.

Des bestiaux paissaient au lointain. La plupart presque immobiles et comme alourdis par le grand soleil. Mais quelques-uns

se rapprochaient, amenés par la fraîcheur de la rivière.

La fillette, ignorante du péril, avançait, avançait toujours.

Elle portait une écharpe rouge.

—Un taureau rendu furieux par cette couleur, accourut en mugissant, se précipita vers elle.

Zoé jette un cri, cherche à fuir derrière les pommiers.

Mais éperdue, palpitante, elle trébuche, elle chancelle.

Cependant Emiliane a entendu l'appel de sa soeur. Elle vole à son secours, la reçoit dans ses bras, l'abrite de son corps.

L'animal tourne autour d'elles, en se rapprochant.

Les deux jeunes filles sont perdues.

Tout à coup, un homme que personne n'a vu venir. Darius-Abbas, semble surgir de terre entre les deux soeurs et le taureau. Il l'épouvante par sa brusque apparition, le menace, et pour un instant l'écarte.

—Eloignez-vous! fuyez? crie le vieillard aux deux jeunes filles.

Mais c'est en vain qu'Emiliane s'efforce d'entraîner sa soeur. Zoé vient de perdre connaissance.

Elle reste immobile, les yeux fermés, les cheveux épars, le corps à l'abandon sous l'étreinte désespérée d'Émiliane.

Le taureau a repris du champ, il se ramasse sur lui-même, il va fondre sur Darius-Abbas.

Simon ne s'émeut pas, ne recule pas. Fût-ce au prix de sa vie, il sauvera sa fille.

Jadis il a fait la guerre en Espagne et vu comment agissent les toréadors.

Dans les montagnes de la Perse, dans les jungles de l'Inde, il s'est trouvé à de grandes chasses contre le tigre et l'aurochs.

Mais pas un fusil, pas un épieu, pas une arme?

Si fait! dans la canne qu'il porte se trouve une épée.

Il dégaîne et, comme au cirque de Madrid, il attend le taureau, et lui plante sa lame entre les deux épaules.

Mourant, l'animal va tomber à quelques pas de là.

Mais de sa corne il a frôlé la poitrine de son vainqueur. Le vieillard, rejeté violemment en arrière, chancelle à son tour. Il va tomber.

Emiliane accourt et le soutient.

Zoé a repris ses sens; elle se ranime espérant que le danger n'existe plus. Il existe encore. D'autres bestiaux se sont émus, ils se mettent en mouvement. Déjà la terre tremble sous leurs pas.

Darius-Abbas s'est redressé. Il précipite la fuite des deux jeunes filles auxquelles son courage servira d'arrière-garde.

—Courons! s'écria-t-il, courons rassurer votre mère!

On atteint le bord du fossé. Il était temps; les animaux ne sont plus qu'à deux pas.

De l'autre côté, l'aveugle est à genoux. Palpitante de terreur, elle appelle au secours, elle prie. On descend dans le fossé, on remonte l'autre berge.

Le fossé est large et profond; une barrière à claire-voie le protège. Cet obstacle et, plus encore, la force de l'habitude, ont arrêté les taureaux.

Déjà la comtesse embrasse ses deux fills.

Après une folle terreur, c'est une folle joie.

—Ah! mes enfants! mes enfants, j'ai cru que nous allions mourir!... Mais qui donc vous a défendues?... Qui vous a sauvées?

Darius-Abbas! répondit Emiliane.

En quelques mots partis du coeur, Zoé raconta l'aventure.

—Monsieur! s'écrie l'aveugle, ah! monsieur, votre main!... votre main, que je la couvre de mes baisers et de mes larmes!

Le Persan se tenait à l'écart. Très pâle, il lutte contre la douleur qu'il ressent au côté. Mais la joie brille dans son regard. Il répond à la comtesse:

—Madame, calmez-vous... il n'y a plus de danger... tout autre à ma place eût agi de même. Regagnez la ville... Moi, je continue ma promenade... A ce soir!

Tout en balbutiant ces paroles, il a voulu s'éloigner. Mais épuisé par cet effort, il s'affaisse, il s'évanouit aux pieds des dames de Valneuse.

Toutes les trois s'agenouillent vivement auprès de lui; elles le soulèvent et s'efforcent de le ranimer.

Darius-Abbas reste inerte. La pâleur de la mort couvre son visage.

—Mon Dieu? s'écrie la comtesse, nous

sommes seules, éloignées de toute habitation, n'est-ce pas?... Comment le secourir?... regardez! mais regardez donc mes enfants, si vous ne voyez personne!

Vraiment les deux jeunes filles explorent de toutes parts l'horizon.

Tout à coup, au milieu du silence, un chant s'élève dans le lointain. C'est au détour de la rivière. On écoute, on entend un bruit de pas. Des chevaux de halage paraissent, attelés à des cordes.

Sans doute un bateau... des bateliers.

—Zoé! s'écrie la comtesse, cours vers eux, ramène-les. Va, va vite!

La jeune soeur s'empresse d'obéir.

La soeur aînée, la mère aveugle, soutiennent toujours Darius-Abbas.

—Il me semble, dit la comtesse, qu'il a fait un mouvement.

—Hélas! non, ma mère!... Pauvre vieillard! Ah! je me sens l'âme émue, désolée!... Il a l'air si bon!... Et si vous saviez quel dévouement! quel courage!... Peut être un peu d'eau fraîche lui ferait elle du bien? Je descends vers la rivière... Attendez, attendez!

Mme de Valneuse reste seule auprès de Darius-Abbas.

Elle s'assure que son coeur bat. Elle cherche, près du cou, les boutons qui semblent l'étouffer, entr'ouvre la kaba, écarte le bonnet d'astrakan et, sous ses doigts qui tremblent, rencontre au front la cicatrice.

Cette même cicatrice, cette même balafre qu'avait là, au-dessus du sourcil, le père d'Emiliane.

—Mon Dieu! s'écrie l'aveugle, oh! mon Dieu, est-ce que mon pressentiment ne m'aurait pas trompée?... est-ce que les morts ressuscitent.

Et toute frémissante, à voix basse, elle murmura:

—Simon!... Simon!

Il entr'ouvre les yeux, comme au sortir d'un rêve.

L'émotion de la comtesse, l'aspect du paysage, la douleur qu'il ressent à la poitrine, tout lui rend conscience de la situation.

Emiliane revient.

Un mot, un geste, et le secret de Darius-Abbas est découvert.

Il referme les yeux, il ne parlera pas.

. . . . . .

Un instant plus tard, les bateliers arrivaient. Ils emportèrent le blessé, qui semblait ne pas avoir repris connaissance.

X.—UN DILETTANTE

Grâces aux soins de Dominique et de Joséphine, Darius-Abbas fut promptement rétabli. Chaque jour, Mme de Valneuse avait envoyé prendre de ses nouvelles.

Sitôt qu'il put recevoir, elle lui rendit visite avec ses deux filles. L'expression de sa reconnaissante fut touchante; elle ne laissa rien paraître du soupçon qui lui avait traversé l'esprit.

Un jour, cependant, comme l'intimité s'établissait entre eux, elle lui dit:

—A la suite des désastres de l'Empire, quelques-uns de nos officiers ne prirent-ils pas du service dans votre pays?

—Oui, même la comtesse, j'en ai connu plusieurs, ils m'honoraient de leur amitié.

—C'est par eux que vous avez appris notre langue?

—Je m'y suis du moins perfectionné en les fréquentant. Lors de ma jeunesse, j'étais venu en France pour étudier. Je faisais partie de la légation persane.

—Ah! c'est donc cela, conclut l'aveugle, toute songeuse.

Une autre fois, ce fut Dominique qu'elle interrogea:

—Dernièrement, lorsqu'on t'a présenté à Darius-Abbas, c'était la première fois que tu le voyais?

—Oui, madame la comtesse!

—Tu ne l'avais jamais rencontré avant?

—Jamais.

Joséphine crut devoir intervenir.

—L'Empereur a bien promené ses grenadiers, ma bonne maîtresse, mais pas chez les Persans, vous le savez bien.

—C'est juste! fit-elle en affectant l'indifférence.

Mais, évidemment, elle conservait un doute.

L'arrivée de Lucien Dargis y fit diversion.

Chaque semaine, en famille, il y avait un concert pour entendre les nouvelles oeuvres du jeune musicien. Elles attestaient une puissance de plus en plus originale. On y retrouvait la tendresse et le charme des grands

maîtres allemands, avec l'entrain, le brio de l'école Française. Son opéra, s'il était joué, produirait une vive sensation, aurait un succès d'enthousiasme.

—Mais comment n'arrivez-vous pas, lui dit un jour le Persan, après l'avoir chaudement applaudi.

—Parce que je suis ignoré, répondit Lucien, parce que je suis pauvre... Mon père était un officier de l'Empire...

—Le colonel Dargis! s'écria Darius-Abbas, celui qui commandait les cuirassiers à Eylau!...

Quoi? monsieur, vous l'avez connu...

Simon s'était oublié. Il se remit aussitôt.

—Non, répondit-il, mais j'ai lu l'histoire... et j'aime la musique. A Paris, on me fait déjà la réputation d'un dilettante... J'ai peut-être quelque influence. Quand nous y serons de retour, venez nous voir, mon jeune ami... Je tâcherai de vous être utile.

Lucien savait qu'on pouvait avoir confiance en Darius-Abbas, Fernand lui avait raconté toute l'histoire de l'usine.

Déjà la saison tirait à sa fin. On ne tarda guère à retourner rue Jacob.

L'artiste se rendit à l'invitation du Persan.

—J'ai déjà parlé de vous au directeur de l'Opéra-Comique, lui dit celui-ci. Nous sommes attendus... Allons le voir.

L'Opéra-Comique, ou plutôt le théâtre Foydan, se trouvait alors dans une situation des plus précaires. L'argent manquait. C'est chose assez fréquente encore aujourd'hui, dans le monde théâtral.

Un petit salon servait d'antichambre au cabinet du directeur.

Le Persan dit à son protégé:

—Je crois qu'il vaut mieux que j'entre seul. Asseyez-vous ici. Dans un instant on vous appellera.

Lucien s'empressa d'acquiescer à cette demande.

Darius-Abbas fut introduit par l'huissier. L'impresario, sans doute, avait été prévenu. Il connaissait, au moins de réputation, le Persan, car il le reçut avec tous les égards dus à ses millions.

—Je vous suis très reconnaissant, lui dit-il, de la bienveillance que vous témoignez à mon théâtre. Etes-vous satisfait de nos artistes, de notre répertoire?...

—Des artistes, oui. Quant au répertoire je me permettrai un reproche.

—Parlez! Lequel!

—Vous n'encouragez pas suffisamment les jeunes compositeurs.

Ainsi qu'on peut le voir, les choses n'ont guère changé depuis ce temps-là.

—Ah! murmura le directeur, si nous avions des capitaux!

—Je vous en apporte, dit Darius-Abbas. Ne souhaitez-vous pas que je prenne une part dans votre entreprise?

—Oui!

—Une part de cent mille francs?

—Ce serait le salut du théâtre!

—Eh bien! je vous sauve. Je deviens votre bailleur de fonds...

—Oh! monsieur, que de reconnaissance!...

—Attendez! fit le vieillard, j'y mets une condition.

—Quelle condition?

—Dès demain, vous mettrez à l'étude l'opéra d'un jeune homme auquel je m'intéresse. C'est, d'ailleurs un prix de Rome. Il s'agit de Lucien Dargis.

Quelques jours plus tard, les répétitions commençaient.

Le soir de la première représentation, qui fut un triomphe, Emiliane, enivrée des bravos par lesquels le nom de Lucien venait d'être acclamé. Emiliane saisit à la dérobée la main du Persan, la serra dans les siennes et lui dit tout bas avec l'expression d'une profonde reconnaissance:

—Oh! merci pour lui—merci pour moi!

XI.—LA SYMPHONIE DES FIANÇAILLES

Au printemps suivant, l'usine de Valneuse fut réouverte.

Darius-Abbas et le chevalier d'Aigrefeuille présidèrent à l'inauguration.

Une grande fête pour le pays, une grande joie pour Simon. Il avait revu son village, sa montagne, la chaumière où il était né.

Elle tombait en ruines, et était à vendre.

Il dit à Fernand de Lutzy:

—Achetez pour moi ce terrain. Je désire que vous construisiez une maisonnette. Cette vallée me plaît. Elle me rappelle un site où s'écoula mon enfance. Je sens que je l'aimerai. On m'y verra souvent. Et j'y veux faire

un peu de bien. Mais qu'avez-vous donc ? Mes paroles semblent vous surprendre...

—Nullement, répliqua l'ingénieur, mais, il y a quelques jours, la comtesse m'écrivait à peu près les mêmes choses. Elle voudrait qu'on relevât le château. N'était la question d'argent, déjà je me serais mis à l'oeuvre.

—Il faut vous y mettre immédiatement, s'écria le vieillard. Mon banquier vous enverra les fonds nécessaires. J'entends que le voeu de la comtesse soit réalisé. Pressez les travaux. Quand pourront-ils être terminés?

—Vers l'automne. Mais que dire à Mme de Valneuse.

—Rien. Je me charge de lui faire accepter cette avance.

Simon resta toute une semaine à Valneuse. Il avait été revoir le Trou de l'enfer; il était heureux de se promener sous les grands arbres de la forêt, au bord de la rivière, dans le village. Que de souvenirs se réveillaient au bruit de ses pas! Que de charités discrètes il répandit dans les chaumières! Personne ne soupçonnait en lui l'ancien gerde-chasse, le volontaire de la République, le brillant officier de l'Empire.

Cependant tous les vieillards, tous les gens au-dessus de la trentaine, il les reconnaissait, lui! il se complaisait à les faire jaser des choses d'autrefois, du général Simon, cette gloire du village!

Lors de son dernier retour, en 1816, il n'avait été vu que de Petit-Pierre. C'était maintenant un grand garçon qui revenait du service. Il courtisait la fille du bonhomme Mathias, un paysan cossu, qui se refusait au mariage parce que le Petit-Pierre était pauvre; Darius-Abbas dota Petit-Pierre.

Enfin le Persan repartit pour Paris, escorté des bénédictions de tous. Au sommet de la côte, le visage ému, l'oeil humide, il se retourna pour contempler une dernière fois sa vallée natale, il murmura:

—Oh! oui, je reviendrai! c'est là que je veux avoir ma tombe!.....

. . . . . .

Le chevalier d'Aigrefeuille était resté, surveillant, activant tous les travaux. C'était la mouche du coche.

Une mouche bien inutile, car Fernand de Lutzy faisait merveille. Il avait trouvé de nouveaux filons dans la montagne, il ouvrait de nouvelles routes, il donnait à l'industrie renaissante une impulsion vraiment prodigieuse. Déjà les commandes affluaient de toutes parts. Lorsque le chevalier d'Aigrefeuille revint à Paris, en entrant chez Darius-Abbas, il s'écria:

—Victoire! nos actions font prime!... Grâce à vous, mon cher Persan, nous deviendrons tous millionnaires!... Malepeste! on voit bien que vous arrivez du pays des Mille et une Nuits... Vous avez la baguette des fées et des enchanteurs!

Mais le chevalier n'en devenait que plus avare, et plus pique-assiette. Trois fois par semaine, il dînait chez Darius-Abbas. On le voyait presque aussi souvent à la table de la comtesse.

Là, maintenant, la joie, l'espérance. Non seulement le succès de Lucien Dargis s'était soutenu, mais on lui montait un second opéra, qui dépassa le premier. Nous sommes dans le pays de la vogue. Déjà le jeune musicien se voyait saluer du titre de maestro. C'était la fortune, et c'était la gloire.

Le Persan était devenu l'ami de la maison. Emiliane, Zoé, la comtesse, le traitaient comme un père. Certain soir, l'aveugle lui dit:

—J'ai reçu des nouvelles de Valneuse. N'accusez personne d'indiscrétion, ni Fernand, ni Dominique, ni Joséphine. Aucun de vos confidents. Mais vous n'aviez pas commandé le secret à tout le monde. D'ailleurs, le chevalier d'Aigrefeuille est un bavard, je sais qu'on rebâtit à Valneuse.

—Madame la comtesse, fit le vieillard, pardonnez-moi...

—Je vous remercie, dit-elle, et du fond du coeur. Est-ce que je ne suis pas certaine de rembourser maintenant, est-ce que je ne vous dois pas la vie de mes enfants, leur fortune, leur avenir, tout ce que nous possédons, tout ce que j'espère!... Qu'importe un service de plus? Je ne compte plus avec vous. Seulement, la grande surprise, c'est de moi qu'elle viendra. Patience! Que signifiaient ces paroles? Depuis quelque temps la comtesse avait un air mystérieux. Parfois, lorsque ses filles laissaient échapper un mot de trop, vivement elle leur imposait silence. Joséphine, elle-même, malgré sa curiosité, ne pouvait pénétrer leur secret. Elle avait seulement remarqué que l'aveugle paraissait suivre un traitement

pour ses yeux, que souvent on écrivait en Allemagne.

. . . . . .

Revint l'anniversaire de la naissance d'Emiliane.

La comtesse avait les mêmes convives que l'année précédente.

De plus le chevalier d'Aigrefeuille et Darius-Abbas.

Fernand était venu à Paris pour traiter d'une fourniture importante avec le ministère de la marine; Lucien venait d'être décoré de la Légion d'honneur.

Quelques instants après qu'on fut passé au salon, les deux jeunes gens s'avancèrent vers la comtesse.

—Madame, dit l'artiste, je n'ai plus ni mon père ni ma mère. Aucun proche parent. Mon ami Fernand se trouve dans la même situation. Permettez-moi de vous demander, pour lui, la main de Mlle Zoé.

—J'ai l'honneur, dit à son tour Fernand, de vous demander pour Lucien la main de Mlle Emiliane.

A quelques pas de là, les deux soeurs, enlacées formaient un groupe charmant.

Simon doucement, ému, regardait.

Le chevalier d'Aigrefeuille, tout en chiffonnant son jabot, faisait entendre un petit rire approbateur. Dans l'encadrement de la porte, on voyait les époux Dominique. La comtesse tendit les mains aux deux jeunes hommes et les attira sur son coeur en leur répondant:

—Mes enfants... mes fils... les deux mariages se feront cet automne, au château de Valneuse.

Et l'artiste, se mettant au piano, exécuta sa dernière oeuvre que d'avance il avait appelé la Symphonie des fiançailles.

. . . . . .

A quelque temps de là, la santé de Darius-Abbas parut s'altérer.

Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Luxeuil.

Il partit.

—Nous nous retrouverons à Valneuse, lui avait dit la comtesse, qui, dès le lendemain, se mit en route avec ses deux filles pour l'Allemagne.

Elles allèrent jusqu'à Berlin, elles descendirent chez un célèbre oculiste, qui passait pour accomplir alors des miracles. En entrant dans cette maison, l'aveugle avait murmuré:

—Mon Dieu!... Exaucez-moi. Faites que je puisse éclaircir mes soupçons. Faites que je puisse le voir!

XII.—A VALNEUSE

La maison de Darius-Abbas était terminée, prête à le recevoir.

Vers la mi-septembre, il arriva, parfaitement rétabli.

A la vue de cette confortable demeure, meublée avec le luxe oriental, sa pensée se reporta sur l'humble chaumière dont elle occupait la place. Sur le seuil, il crut revoir son père, le digne garde-chasse, et sa mère, la pauvre paysanne, qui l'accueillait avec un sourire.

. . . . . .

Cependant le château de Valneuse s'était relevé, tel autrefois dans sa splendeur.

Fernand de Lutzy en avait retrouvé les plans. Pour certaines pièces, le voeu de la comtesse avait été qu'on leur rendit la même disposition, le même ameublement, les mêmes tentures.

Dans la chambre à coucher surtout, c'était à se croire encore au dix-huitième siècle.

Un soir à la nuit tombante, une chaise de poste entra dans la cour d'honneur.

Les dames de Valneuse en descendirent.

Fatiguées d'un long voyage, elles ne voulurent recevoir personne.

Mais, dès le lendemain matin, la comtesse envoya chercher Darius-Abbas en demandant qu'il fut accompagné de Dominique.

Elle les reçut dans sa chambre.

Dominique, en entrant, crut remarquer une certaine agitation dans les plis des rideaux qui retombaient devant cette même fenêtre, où jadis, en revenant de Sibérie, le général Simon s'était caché.

Mme de Valneuse était assise dans un grand fauteuil, le front dans sa main, les paupières baissées.

Comme le Persan s'inclinait devant elle

en la complimentant de son retour, elle se redressa tout à coup, le regardant en face.

Il recula, frappé de stupeur.

Le voile qui recouvrait les yeux de l'aveugle avait disparu. Ses yeux brillaient à travers ses larmes.

—Simon! s'écria-t-elle; ah! je ne m'étais pas trompée!... C'est lui, c'est bien lui?

Vainement il voulut nier l'évidence.

—Mais regardez-moi donc, interrompit sa femme, je ne suis plus aveugle.

En même temps elle tombait à ses pieds, tendant vers lui ses mains jointes.

—Pardon!... Oh! pardonnez-moi tout ce que vous avez souffert!... C'était pour moi, pour mon bonheur... Un sacrifice... du dévouement... Je le devine... Mais je ne sais pas. Je veux tout savoir!...

—Cré nom! murmura Dominique en essuyant sa moustache, je pleurais moins après Waterloo.

Le général avait relevé la comtesse. Il la fit se rasseoir, et la calmant du geste, il lui répondit:

—Il n'y eut de coupable que la fatalité. Tout le monde me croyait mort. On avait presque raison. J'étais prisonnier en Sibérie, dans les mines, un tombeau. Près de quatre années s'étaient écoulées, lorsque je revins à Valneuse. Dominique m'apprit votre mariage. Oh! d'abord j'eus un moment de colère, de folie!... Je voulais vous tuer, vous et lui!... J'étais là, derrière ce rideau, des pistolets à la main, regardant, écoutant... Dieu ne permit pas ce crime... Je compris que vous aimiez le comte et qu'il était digne de son bonheur... Souvenez-vous!...

C'était pendant l'automne de 1816, une nuit; vous arriviez d'un château voisin... Notre fille était souffrante, et vous fites apporter ici son berceau. Ce berceau nous a sauvés tous. Le comte parut s'intéresser à l'enfant; il se pencha sur elle et dit: "J'ai promis d'être son père, je l'aimerai, je l'aime." Toute ma colère tomba. Qu'avais-je à vous offrir, moi? La misère, la proscription. Déjà des cheveux blancs! Il était jeune, il était riche, il était bon. Vous l'aimiez, il aimait ma fille! Je partis; j'allais mourir. Un éclair me montra la croix du clocher; ce fut comme un avertissement qu'un jour peut-être vous auriez besoin du vieux Simon. Quand le malheur s'appesantit sur vous, Dominique me rappela. La crainte de vous affliger d'un remords, votre cécité, vos deux filles, tout confirma ma résolution de rester inconnu; j'ai sagement agi. Songez aux propos du monde, et renfermons dans nos coeurs cette suprême consolation de nous connaître et de nous estimer l'un et l'autre. Jamais Dominique ni sa femme ne trahiront notre secret; qu'il meure entre nous. Les circonstances ne nous ont-elles pas rapprochées, ne nous permettent-elles pas de vivre presque ensemble? Il ne me reste plus que peu de temps à passer ici-bas. Laissez, laissez-moi rester le Persan Darius-Abbah, votre voisin dévoué, votre vieil ami, votre père, celui de vos deux filles. Le comte ne faisait pas de différence entre elles, ainsi ferai-je. Et plus tard quand nous nous retrouverons là-haut, devant lui-même, nous aurons le droit d'être fiers et de lui tendre la main, car nous aurons rempli notre devoir comme deux braves coeurs que nous sommes!

Il y eut un long silence.

Puis la comtesse répondit:

—Soit... Mais il est un sacrifice que je n'accepte pas, une personne encore qui doit être dans notre secret... qui le connaît déjà... Regarde, Simon, regarde!

Elle désignait la fenêtre dont les rideaux venaient de s'écarter.

Emiliane était là, s'avança vers son père. Elle avait tout entendu.

EPILOGUE

Les deux mariages se firent le même jour.

Chacune des deux soeurs avait trouvé dans sa corbeille un sachet oriental contenant cent mille francs, des diamants pareils.

Emiliane ne dit rien; Zoé, tout en remerciant Darius-Abbas, hasardait quelques façons, presque un refus.

—J'avais l'autorisation de madame votre mère, répondit-il, et c'est l'usage à Ispahan. Les invités apportent leur cadeau de noces. Ne vous étonnez jamais des miens, ne les refusez jamais; ils me coûtent si peu. Demandez plutôt au chevalier d'Aigrefeuille, il vous affirmera que je suis un magicien.

—Un enchanteur! s'écria le parasite.

Aussi ne vous gênez pas avec moi, je serai toujours enchanté!...

. . . . . .

Au sortir de l'Eglise, Simon qui s'appuyait sur le bras de Dominique, lui dit à l'oreille :

—Eh bien ! mon brave, es-tu content?

—Ni plus ni moins, mon général, que le jour où, personnellement, à cette même place, héros de la fête, je venais de me conjoindre avec Joséphine !

. . . . . .

On ne revint à Paris qu'à l'entrée de l'hiver. La maison de la rue Jacob acquise par Darius-Abbas s'était transformée en hôtel. On l'appelle encore aujourd'hui l'*Hôtel du Persan.*

Il n'en occupait que le rez-de-chaussée ; les étages supérieurs avaient pour locataires la comtesse de Valneuse et ses deux gendres.

Ferdinand de Lutzy séjournait le plus souvent à l'usine, l'une des plus importantes de l'Europe.

Pendant l'été, toute la famille se trouvait réunie à Valneuse.

Y compris Darius-Abbas.

Les enfants d'Emiliane et de Zoé l'appelaient grand-papa ; tel avait été le désir de leur grand'mère.

L'aîné des filles d'Emiliane se nommait Simonne.

. . . . . .

Des années se passèrent ainsi.

Le Persan, adoré à Valneuse, était connu de tout Paris.

Qui de nous ne l'a vu à l'Opéra, aux Italiens dans tous les théâtres lyriques, coiffé de son bonnet d'astrakan, calme et digne dans sa kaba noire, sur laquelle tombait sa barbe blanche?

Il avait dans le sourire, dans le regard, cette sérénité, cette béatitude que donne aux vieillards la conscience d'une longue vie sans reproche.

Tous ses voeux se trouvaient réalisés. Après tant d'épreuves, il se reposait, il s'endormait dans le bonheur.

Ne vivait-il pas auprès de sa femme, auprès de sa fille? Qu'importait que devant le monde on ne prononçât pas ces deux noms? Le langage des yeux, un serrement de main de la comtesse, un baiser d'Emiliane, les caresses des enfants n'était-ce pas assez pour déjà se croire en paradis?

Jamais personne ne coupçonna le secret de la famille de Valneuse.

Pour égayer cet intérieur paisible, il y avait la franchise de Dominique, la gaieté de Joséphine, l'esprit du Chevalier d'Aigrefeuille, et, de temps en temps un nouveau succès de Lucien Dargis.

. . . . . .

A plus de quatre-vingts ans, Darius-Abbas mourut ou plutôt s'éteignit ainsi, la main dans la main de la comtesse.

Emiliane était dans ses bras. Le dernier mot qu'il prononça, mais tout bas, fut celui-ci :

—Ma fille !

. . . . . .

Il repose dans le tombeau de la famille de Valneuse, qui garde pieusement son souvenir, et toujours le considérera comme le bon génie qui, de là-haut, veille sur elle. Une moitié de son immense fortune appartient à Lucien Dargis, l'autre à Fernand de Lutzy.

Les époux Dominique ont six mille francs de rentes.

De plus la maison bâtie sur l'emplacement de la chaumière du garde-chasse.

Souvent Dominique raconte la légende du Persan, plus souvent encore celle du général Simon.

—Cré nom ! dit-il en terminant, s'il n'était pas mort à la Bérésina, jamais l'Empereur ne serait allé à Sainte-Hélène !

. . . . . .

Darius-Abbas avait laissé diverses sommes pour des fondations charitables, en faveur des musiciens, des ouvriers de l'usine, des paysans de Valneuse. Seul, le chevalier d'Aigrefeuille ne fut pas satisfait.

Son nom ne figurait pas au testament.

Le vieux parasite répète encore aujourd'hui :

—Conçoit-on qu'il m'ait oublié, moi qui dînais chez lui trois fois par semaine?

Fin

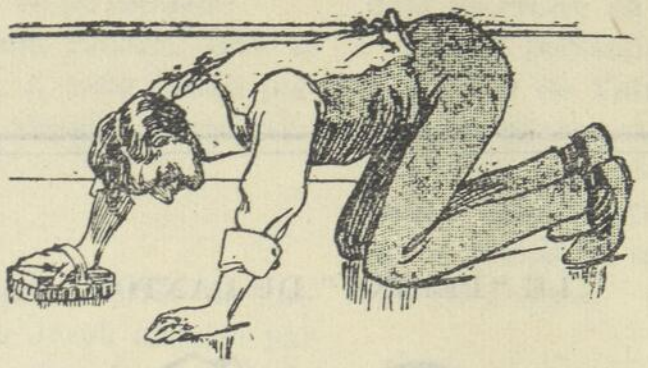
LE "PEIGNE" DU CANTON



—Nicodème dit qu'il a perdu de l'argent, l'an dernier.

—Probablement un sou ou deux qu'il aura laissé tomber dans une fente.

Chacun Son Métier



Les Vaches Seront...

Chez eux. Très modeste intérieur. Lui, vague homme de lettres, lit son journal. Elle, s'occupe des soins du ménage.

Lui.—Allons, bon!... Voilà les suffragettes qui font encore parler d'elles!

Elle.—Elles ont bien raison.

Lui.—Comme si c'était le rôle de la femme de voter!!

Elle.—Et pourquoi pas?... Elles ont les mêmes devoirs que les hommes... Elles peuvent bien avoir les mêmes droits.

Lui, (haussant les épaules).—Pitié!... Tu me fais pitié!...

Elle.—Et toi... tu m'amuses avec ta manie de dénigrer les femmes!... *(L'imitant).* Les femmes... les femmes!... *(Changeant de ton).* Et les hommes... donc!...



Lui, (sentencicux).—Ma chère amie, l'homme est un animal...

Elle, (l'interrompant).—Je suis de ton avis.

Lui, (continuant).—...supérieur! La femme est un autre animal plus gentil, peut-être, mais moins supérieur... Beaucoup moins! Elle a besoin d'un protecteur... d'un maître!

Elle, (en arrêt, son plumeau à la main).—Elle a besoin?... Vraiment?...

Lui.—Dame!... Sans l'homme... que deviendriez-vous?

Elle.—Et vous... sans la femme?

Lui.—Nous nous passerions de vous... Tout ce que vous faites, nous pouvons le faire... Tandis que vous...

Elle.—Eh bien?...

Lui.—Te vois tu soldat..., marin..., terrassier... mineur?...

Elle, (ironiquemcnt).—Homme de lettres?...

Lui, (vexé).—Parfaitement, homme de lettres?... Te sens-tu capable de pondre, en dix minutes, un article..., comme moi..., de l'envoyer à un journal..., comme moi... et d'en toucher le prix..., comme moi?

Elle.—Pourquoi pas?

Lui, (s'esclaffant).—Ah!... Ah!... Ah!... Mon chou!... Mon pauvre chou!...

Elle, (l'imitant).—Ah!... Ah!... Ah!... Et toi..., te sens-tu capable de faire ce que je fais?...

Lui.—Quoi donc?

Elle.—Tenir le ménage en ordre..., balayer..., épousseter... cuisiner...

Lui.—Comme c'est malin!

Elle.—Fais-le!...

Lui.—Le premier venu s'en tirerait.

Elle.—Fais-le donc!

Lui.—En voilà une prouesse!

Elle.—Mais fais-le donc!

Lui.—Chiche! Seulement, tu feras mon article à ma place.

Elle.—C'est entendu.

Lui.—Eh bien! nous allons voir!... Pour la curiosité du fait..., cela en vaut la peine.

(Il se lève, se met en manches de chemise, va chercher le balai. Elle, va s'installer dans un fauteuil, prend un livre et se plonge dans la lecture.)

Lui, (revenant).—Je commence par balayer, n'est-ce pas?

Elle.—Oui... Seulement tu ferais bien de frotter le parquet auparavant... Il en a besoin!



Lui.—Soit!... Je ne veux pas chicaner sur la besogne... Et tu verras qu'elle sera mieux faite que par toi!

(Il s'empare d'une brosse, se met à genoux, frotte avec conviction. Une heure se passe ainsi. Puis il balaie consciencieusement. Cela fait, rouge, essoufflé, tout en sueur, il va se camper devant sa femme.)

Elle, (tournant négligemment une page).—As-tu passé le chiffon sur les meubles?

Lui.—Passons le chiffon.

(Il retourne à son ouvrage.)

(Une autre heure se passe).

Lui, (revenant).—C'est fait! Tu peux venir voir!...

Elle.—Je ne doute pas de ta parole... Mais as-tu fait le lit?

Lui.—Et toi, ton article?

Elle.—Oh! mon ami..., il me suffit de dix minutes..., comme toi... J'ai le temps!

Lui.—Comment... encore?

Elle.—Mon ami..., c'est ma tâche de tous les jours!

Lui, (avec humeur).—Soit!... Ce n'est pas encore ça qui est au-dessus de mes forces!

(Elle se replonge avec béatitude dans sa lecture.)

Lui, (résigné).—Allons faire le lit!

(Une demi-heure après).

Lui, (reparaissant).—Le lit est fait!

Elle.—C'est très bien!... Maintenant, la vaisselle!

(Il va faire la vaisselle. Tant bien que mal, il s'en tire, ne cassant que deux assiettes et trois verres. Il doit ensuite compter le linge sale, recevoir la blanchisseuse, puis, comble de l'humiliation, aller au marché, où il se fait, d'ailleurs, voler comme dans un bois. C'est avec une rage sourde au coeur qu'il revient à la maison).

Lui, (jetant son panier de provisions sur la table).—Ce n'est pas tout ça..., mais cet article..., où est-il?

Elle, (très doucement).—Puisqu'il me suffit de dix minutes!... J'ai toute la journée devant moi!

(Elle reprend sa lecture).

Lui, (avec une fureur concentrée).—Il ne s'agit pas de me monter le coup... Tu le feras cet article..., tu le feras... ou sinon...

Elle.—C'est entendu... Je le ferai... A condition que tu fasses mon ouvrage..., *tout* mon ouvrage... C'est convenu ainsi. Si tu y renonces, je suis dégagée.

Lui.—Soit!... Mais rira bien qui rira le dernier. A présent, que me reste-t-il à faire?

Elle.—Peu de choses... Tu vas préparer le déjeuner, puis tu mettras le couvert..., tu serviras... Ensuite, tu desserviras... rangeras, la cuisine...

Lui, (ironiquement).—C'est tout?

Elle, (souriant).—Il y a un peu de linge à repasser... Quelques reprises à faire à tes chaussettes... des boutons à recoudre.

Lui, (rageant à froid).—Tu peux rire!... Si tu crois que je vais "caner"... J'ai été au régiment, je sais encore manier l'aiguille...

(On entend des cris.)

Lui.—Qu'est-ce que c'est?

Elle.—C'est bébé qui s'éveille... A propos, tu devras le changer... et l'emmailloter...

Lui, (à part).—Sale môme!...

(Il passe dans la pièce voisine. On l'entend tempêter et jurer. Néanmoins, il parvient, grâce à d'ultimes ressources d'énergie et de volonté, à mener à bien cette nouvelle tâche difficile et délicate. Un instant après, il reparaît tenant le poupon sur les bras.)

Lui, (épuisé, mais triomphant).— Là!... C'est fait!... Le voilà, ton fils!... Je pense qu'après cette dernière épreuve, tu es convaincue... Tu vois que ce que tu fais je puis le faire!...

(Le bébé crie.)

Elle, (simplement).—Alors... donne-lui à téter, mon ami!

Mon Secret

(Poème primé par l'Académie)

Je crois que j'ai laissé s'échapper mon secret
De mon âme entr'ouverte et du bord de ma robe,
De mon pas à la fois volontaire et discret
Qui te cherche sans fin et toujours se dérobe.

Je crois qu'il est tombé des lèvres du bouquet
Dont j'aspirais le miel et les effluves vagues,
De mon rêve attentif, de mon geste distrait,
De l'or de mes cheveux et des yeux de mes bagues.

Je crois qu'il est tombé sous le poids de mon coeur,
Et parce qu'aujourd'hui j'étais un peu jolie,
Je crois qu'il a roulé des bras de mon bonheur
Et du voile baissé de ma mélancolie.

Je crois qu'il est parti dans un vif tournoiement,
Car le printemps dansait une valse argentée,
Je crois qu'il est tombé de mes doigts, simplement,
Comme tombe une fleur trop longuement portée.

Je crois qu'il est tombé par la grâce du jour,
Par le rire des dieux, alors épars, sans doute,
—Je t'avais aperçu, de bien loin, sur la route...
Il est tombé, je crois, à tes pieds, cher amour.

Hélène PICARD.

FOLKLORE CANADIEN

Les Remèdes d'Autrefois

Par E.-Z Massicotte

AYANT, pendant plusieurs années, écoulé mes joyeuses et déjà si lointaines vacances d'écolier, puis d'étudiant, dans la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan et autres paroisses voisines du comté de Champlain, j'ai eu garde de ne pas suivre mon penchant naturel, c'est-à-dire de ne pas me renseigner sur les chants, les traditions populaires, les formules mystérieuses, les préjugés, tout ce qui, enfin, constitue le folklore de cette partie de notre pays.

Non pas, seulement, parce que le folklore est une branche de l'archéologie aussi utile à l'histoire que la généalogie ou que les mémoires, mais parce que le comté de Champlain est la patrie de mes aïeux et de mon père et que j'y compte encore une quantité de parents et d'alliés. Il me semblait en rassemblant ces bribes de croyances et de traditions mourantes, que je recueillais un peu de ce qui fut l'atmosphère intellectuelle de ces pionniers simples mais courageux, qui, pendant deux ou trois siècles, se sont occupés exclusivement à se créer des patrimoines familiaux et à développer les ressources de leur pays d'élection.

Mais comme j'étais jeune et inexpérimenté, je n'ai point recueilli tout ce qui, à mes yeux, aurait aujourd'hui de la valeur. N'importe, mon modeste bagage pourra être apprécié des amateurs de choses d'autrefois.

Et parmi ces choses que j'ai notées, je trouve toute une série de remèdes étranges ou ridicules. Dois-le les faire connaître ? Pourquoi pas? Peu d'entre eux, j'en suis persuadé, ont été inventés par nos Canadiens ; plusieurs ont dû leur être enseignés par les sauvages et les autres leur sont venus de France, car la pharmacopée primitive de notre pays d'origine avait un penchant remarquable à faire usage de fientes, de grenouilles, de serpents, de cadavres, etc. ; elle se complaisait même dans l'emploi de tout ce qu'il y avait de bizarre, d'inexpliquable, de terrifiant, de répugnant, ainsi qu'en témoignent les nombreux ouvrages, parus outremer, sur les traditions locales.

Toutefois, comme vous n'êtes probablement pas habitués à lire des ordonnances semblables, allez-y prudemment.

Pour rendre la consultation plus facile, j'ai divisé mon sujet par alinéas, plaçant au commencement de chaque paragraphe le nom de la maladie, puis, à la suite, les remèdes divers qui étaient conseillés.

* * *

DARTRE.—1o Cerner avec un jonc de mariée ou de religieuse.—2o Mettre autour de la cendre de pipe.—3o Cracher par terre, à jeun, faire dissoudre du sel dans cette salive et appliquer.—4o Faire dissoudre du sel dans de la buée recueillie sur une vitre et appliquer. —5o Brûler du papier dans une assiette, faire dissoudre du sel dans la buée produite et appliquer.

RHUMATISME.—1o Passer dans une forêt, faire une entaille dans un arbre et dire : " Rhumatisme, je te laisse, quand je repasserai, je te reprendrai..." et il faut éviter d'y repasser ensuite, naturellement!!! — 2o

Porter une pomme de terre dans sa poche. Si elle sèche et devient semblable à de la corne, le mal disparaît.—3o Appliquer un hareng saur sur la partie douloureuse. — 4o Porter un morceau d'acier dans sa chaussure.

Hemorroïdes.—1o Porter dans sa poche un morceau de cire à cacheter.—2o Porter un fruit de marronnier d'inde, *(Horse chesnut)*.

Maux d'yeux et d'oreilles.—Frotter avec du *bois de tonnerre*, c'est-à-dire du bois sur lequel la foudre a tombé.

Crampes.—1o Porter des jarretières en soie noire ou en coton à chandelles.—2o Mettre en se couchant, ses chaussures, sans dessus dessous, c'est-à-dire la semelle en haut.

Dentition.—Mettre trois dents d'agneau dans un sac et le pendre au cou de l'enfant.

Maux de dents.—1o Porter dans sa poche un os de la tête d'un poisson.—2o Se couper les ongles le lundi.

Palpitations de coeur.—Découper un coeur dans du drap écarlate et le porter vis-à-vis le coeur.

Mal de gorge.—Enlever son *chausson* ou son bas et l'appliquer chaud sur le cou.

Enflure.— Pour faire aboutir, appliquer un morceau de peau de lièvre humide.

Clous.—Manger des grains de plomb en nombre impair.

Verrues.—1o Mettre autant de pois qu'on a de verrues, dans un petit sac. Jeter ce sac sur la route par-dessus son épaule, derrière soi, sans regarder. Celui qui ramasse le sac a les verrues.—2o Quand on voit une étoile filante, dire: "File, verrue" et la verrue disparaît. —3o Quand on voit passer un cadavre d'enfant on dit: "Je te donne mes verrues", et il les emporte.

Inflammation d'intestins.— Faire trois zéros avec de la *pierre bleue* sur la peau du ventre!

Consomption.—Boire de l'urine de vache noire.

Toux.—1o Boire de l'urine.—2o Boire du sirop composé de sucre d'érable et d'excrément de mouton.

Contre tous maux.—Boire de l'eau du premier bain d'un enfant qui a la *fleur du lit*. On désigne ainsi le septième enfant du même sexe et de la même famille.

Jaunisse.—1o Manger des poux en nombre impair.—2o—Manger une tartine au beurre, sur laquelle on a mis des poux.—3o Creuser une carotte, remplir la cavité avec de l'urine de la personne malade, et pendre la carotte au plafond. A mesure qu'elle sèche, la jaunisse disparaît.

Saignement de nez.—1o Priser de l'excrément de pourceau réduit en poudre.—2o Coller un petit carré de papier au palais.—3o Enlever le *capot* du malade et le jeter vivement sur le dos d'un pourceau.

Hernie.—1o Chez l'enfant. Placer l'enfant debout dans la baie d'une porte, près d'un bois.—2o Pour la hernie étranglée, prenez de la la fiente de poule délayée dans de l'huile d'olive bois.—Pour la hernie étranglée, prenez de la fiente de poule délayée dans de l'huile d'olive et la hernie se réduit comme par enchantement.

Maux de jambes.—Un bain de pied, pris dans l'eau courante, le jour de la St-Jean-Baptiste, préserve des maux de jambes, durant l'année.

Sueurs.—Pour faire cesser la sueur des mains, il faut, de la main gauche, saisir une taupe et l'étouffer.

Contre les cors — Ecraser une grenouille entre le gros orteil et le deuxième doigt du pied.

* * *

Peut-on croire que ces recettes populaires aient joui d'une certaine faveur jadis? Je n'ose me prononcer catégoriquement, cependant, quelques-unes d'entre elles ont cours encore, de nos jours, même dans la classe éclairée.

Ce dernier mot fera peut-être bondir le lecteur! entendons-nous. Ces remèdes, vous ne l'ignorez pas, sont nés de la superstition qui a existé de tout temps et dans tous les pays; parmi les peuples sauvages comme parmi les races civilisées.

Sans doute, depuis la diffusion du christianisme et le progrès des sciences, la superstition a vu amoindrir singulièrement son domaine et les racines qu'elle plonge encore dans la crédulité des gens sont ténues et peu profondes; mais elle n'en existe pas moins.

D'où vient que les uns ont peur de tel jour, de tel chiffre, et pourquoi se fait-on tirer aux cartes ou se fait-on examiner la main et la tête?

Une vieille campagnarde m'assura, pendant mon enquête, que son homme étant,

un jour, entré dans le laboratoire d'un docteur, sans l'avoir prévenu, il avait vu le savant praticien *écraser un os de mort dans un bol.* Dans sa naïveté le brave habitant avait pris un pilon pour un fémur.

J'ai connu un marchand qui porte continuellement une pomme de terre dans sa poche pour se préserver du rhumatisme; un rentier, homme d'étude, m'a fait voir un morceau de cire rouge à cacheter qu'il garde sur lui et auquel il attribue la guérison d'hémorroïdes. Je pourrais même vous nommer une grave veuve, fille instruite d'un notaire qui, il n'y a pas un siècle, a fait bouillir un peloton de laine blanche dans lequel étaient plantées des aiguilles et ce, afin de faire revenir un mendiant soupçonné d'avoir jeté un *sort* à ses poules, car depuis le passage de ce chemineau, les pauvres gallinacées de la veuve succombaient les unes après les autres d'une maladie inconnue des vétérinaires *indigènes* de la région.

On le voit donc, les pratiques superstitieuses et les préjugés existent toujours quelque peu; seulement, ils prennent des formes plus en rapport avec les moeurs de notre époque. Ce qui me rend mélancolique, c'est que les recettes plus haut citées (avec le secours de dame Nature, bien entendu,) ont certainement opéré des guérisons. Plusieurs des remèdes d'aujourd'hui, ne font pas mieux; ils n'ont que le mérite d'être plus... élégants et de coûter plus cher.

MARS

Par le ciel qu'un pur rayon dore
Ou que la neige fait tout blanc.
Mars, guerrier superbe et galant,
Traîne ses bottes de Pandore.

Un superbe amour le dévore
Pour Vénus au baiser troublant;
A ce baiser ensorcelant
Il pense, pense... et pense encore!

Triste aujourd'hui, joyeux demain,
Il va, court, lutine en chemin
Les comètes déchevelées;

Portant, brigadier, sans pareil,
Une tunique de soleil
Et galons de giboulées.

Jacques NORMAND.

Comédiette

Par "LE SAMEDI"

(**Adaptation**)

PERSONNAGES

ALICE BERTIN, GASTON CHARLET

La scène se passe de nos jours dans un gros village de la province. Salon modeste, piano, table, sièges divers, portraits, ouvrages de broderie; musique sur le piano ouvert. Au lever du rideau, Alice est en train de mettre de l'ordre.

SCENE PREMIERE

ALICE BERTIN

Alice.—Mettons tout en ordre afin que mon correspondant ait de mon intérieur une bonne impression... *(S'arrêtant,)* Quand je pense qu'un monsieur inconnu va venir chez moi, je n'en reviens pas! Aurais-je dû le recevoir? Voilà où mènent la solitude et l'ennui! *(En confidence.)* Je lis, un jour, dans les Petites Annonces du *Samedi*: "Un fonctionnaire, sans famille, isolé à la Havane, serait désireux de correspondre avec une compatriote qui le tiendrait au courant de ce qui se passe dans sa chère patrie. S'adresser à M. Gaston Charlet, à La Havane, Cuba." Est-ce ma passion immodérée pour les timbres étrangers?... Est-ce pitié pour ce malheureux qui se trouve, comme moi, sans famille?... Est-ce, enfin, le besoin d'ébaucher un petit roman qui m'a entraînée vers cette aventure?... Je ne sais quel diable m'a poussée à écrire à M. Charlet!... Pouvais-je, aussi, m'imaginer qu'il viendrait si vite, et qu'il me rendrait visite!... Ce que les bonnes langues d'ici vont marcher! *(Résolument.)* Bah! tant pis! On dira ce qu'on voudra, je brûle de connaître cet aimable correspondant! Un fonctionnaire! Il doit avoir les cheveux blancs! Ici, les fonctionnaires ont des têtes!!! Oui, il doit être vieux, et, pourtant, sa façon d'écrire, de penser, de juger, pourrait faire supposer une ardeur juvénile! En ce cas, ce serait compromettant de recevoir un jeune homme! Comment faire? *(Se frappant le front.)* Oh! une idée!... Si je m'affublais des habits, du bonnet, de la perruque et des lunettes de ma vieille tante défunte!... C'est cela, je me présenterai à lui comme une vieille fille. Cela vaudra mieux! Vite, je n'ai que le temps de mettre mon projet à exécution.

(Elle sort.)

SCENE II

GASTON CHARLET

Gaston, (entrant timidement).—Personne! Toutes les portes sont ouvertes, cependant! Mlle Bertin est peut-être dans le voisinage!... Je suis un peu en avance, il est vrai... Tant mieux. Je vais me faire une idée de ma correspondante par son intérieur. Est-elle jeune ou vieille? Impossible, d'après ses lettres, de lui donner un âge! Pourtant, quelque chose me dit qu'elle est jeune! J'ai surpris très souvent, dans ce qu'elle m'écrivait, une fraîcheur de sentiments que n'aurait pas une vieille fille! *(Il s'approche du piano et regarde la musique.)* Elle est musicienne...

Elle chante. Mélodie de Massenet... Elle a du goût. *(Revenant à la table.)* Voici des livres... *(Les regardant.)* Du Musset!... Du Lamartine! Elle est rêveuse, la demoiselle!... Serait-ce, tout de même, une vieille fille sentimentale? *(Regardant partout.)* Non, je ne vois ni chat, ni perroquet. *(Apercevant les portraits.)* Ah! Des portraits!... Quel est le sien? Tiens, voici une jolie personne! Si c'était seulement Mlle Bertin? Ah! je n'aurai pas cette chance-là, certainement. Après tout, qu'est-ce que ça peut bien me faire ! Quelle qu'elle soit, vieille ou jeune, belle ou laide, elle possède une âme d'élite. J'ai eu le temps de m'en apercevoir, depuis deux ans que nous correspondons... Je vais la remercier d'avoir charmé ma solitude par ses lettres remplies de bon sens et d'affection! Ne lui dois-je pas d'avoir trouvé moins amer mon exil forcé? Si c'est une vieille demoiselle, je lui demanderai un dernier conseil... Dois-je, ou ne dois-je pas me marier? Pile ou face! C'est elle qui décidera. Si c'est l'original de ce charmant portrait... Alors! oh! alors!!! Je suis bien impatient de la voir! Elle est peut-être dans le jardin... J'y vais...

(Il sort.)

SCENE III

ALICE *d'abord, puis* GASTON

Alice, (paraît affublée du bonnet, de la robe, de la perruque et des lunettes de sa tante. L'air d'une vieille fille).—Je crois avoir été tout à fait bien inspirée en m'affublant ainsi. Je serai plus à mon aise pour le recevoir et l'étudier. Il ne peut tarder, à présent... Installons-nous et attendons-le de pied ferme. *(Elle brode.)*

Gaston, (se croyant seul).— Personne au jardin. *(Apercevant Alice).* Oh! pardon ! *(Désillusionné, à part.)* Quel tableau!

Alice, (ravie, à part).—Il est très bien. *(Haut).* Entrez donc, je vous prie... *(Interrogeant.)* Monsieur?

Gaston.—Gaston Charlet... *(Interrogeant)* Mademoiselle?

Alice, (même jeu).—Alice Bertin... C'est bien cela. *(Lui tendant la main.)* Que c'est aimable à vous d'être venu me voir...

Gaston, (embarrassé).— Mademoiselle, je n'aurais pas voulu venir ici sans faire votre connaissance.

Alice, (à part).— Il est désappointé... *(Haut.)* Je vous en remercie, monsieur.

Gaston, (ne sachant que dire).—Votre pays paraît charmant, mademoiselle...

Alice.—Il est pittoresque, en effet...

Gaston, (même jeu).—Et... vous vivez toute seule, mademoiselle?

Alice.—Mais oui, monsieur.

Gaston.—Pas d'animaux? de chat?...

Alice.—Ni chat, ni perroquet..., non, monsieur.

Gaston.—Ah!

Alice.—Cela vous étonne?

Gaston.— Oui..., non... *(Silence.)* Le temps est beau...

Alice.—Pour la saison. *(A part.)* Quelle conversation bizarre!

Gaston.—Pleut-il souvent ici?

Alice.—Quelquefois... *(A part.)* Serait-il devenu idiot?

Gaston.—La vie est-elle chère?

Alice, (éclatant).—Ecoutez, monsieur, je vais être franche avec vous: il n'est pas possible qu'un homme qui paraissait si intelligent dans ses lettres soit devenu, tout à coup, si...

Gaston, (redevenant lui-même).—Si bête..., dites le mot, mademoiselle, vous aurez raison, je ne sais ce qui me gêne... Je voudrais parler et... je ne sais que dire... Pourquoi?

Alice.—Parce que vous avez éprouvé une grande désillusion en venant me voir...

Gaston.—Moi!

Alice.—Oui, monsieur, et, puisque nous sommes dans la voie des aveux, osez dire que vous ne vous attendiez pas à rencontrer ici une femme jeune et...

Gaston, (courbant la tête).— C'est vrai, mademoiselle, je l'avoue; mais je veux oublier ce moment de désillusion et ne voir en vous que la femme au coeur d'élite, qui m'a si souvent réconforté dans les mauvais jours que j'ai passés au loin... Sans vous, mademoiselle, sans vos bons conseils, j'aurais quitté ce pays où je me trouvais si isolé, si triste...

Alice.—Puisque rien ne vous rappelait ici, et que votre avenir était là-bas, c'eût été bien peu raisonnable de le compromettre pour quelques mois d'ennui...

Gaston.—On voit bien que vous n'avez jamais quitté votre pays, mademoiselle! La patrie ne vous est véritablement chère que

lorsqu'on en est éloigné... Si vous saviez comme on désire la revoir..., la servir...

Alice.—Ne la servez-vous pas en allant la représenter dignement?

Gaston, (avec feu).—Vous m'avez démontré tout cela, mademoiselle, je vous ai obéi aveuglément... Je me suis appliqué à devenir un fonctionnaire consciencieux... On m'a apprécié, et c'est à vous, je le répète, que je dois la brillante situation que j'occupe...

Alice.—Vous exagérez, monsieur.

Gaston, (gaiement).—Point. Aussi je bénis notre bon journal le *Samedi*, de nous avoir mis en relation.

Alice.—A la bonne heure! je retrouve, en vous écoutant, cette chaleur communicative qui émanait de vos lettres.

Gaston.—Je vous dois des heures délicieuses...

Alice.—Moi également. Vous avez charmé la solitude d'une pauvre fille abandonnée à elle-même...

Gaston.—Pardonnez-moi cette question indiscrète... Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

Alice, (tressaillant).—Sans famille..., sans relations..., sans beaucoup d'argent, comment voulez-vous?

Gaston, (avec feu).—A-t-on besoin de fortune lorsqu'on a été ce que vous avez dû être?...

Alice, (vivement).—Qu'en savez-vous?

Gaston, (montrant le portrait).—Ce portrait me le dit... N'est-ce pas vous..., autrefois?

Alice.—Oui..., c'est moi..., à vingt ans.

Gaston.—Aujourd'hui que vous pouvez tout entendre, laissez-moi vous dire que vous étiez adorable.

Alice.—Cela n'a pas suffi, vous le voyez bien.

Gaston, (emballé).—Et cet esprit! Ce coeur! Cette bonté! Cela ne vaut-il pas un sac d'écus?

Alice, (à part).—Quel brave garçon ! *(Haut.)* Vous voyez bien que non, puisque je suis restée pour compte, et Dieu sait si j'aurais aimé avoir un foyer, penser à deux! vivre entre un mari et des enfants... Des enfants!... Oh! quel rêve! C'est le seul but de la vie, la famille...

Gaston, (à part).—Pauvre fille. *(Haut.)* Oui, c'est beau, la famille. J'hésitais encore à me marier, je n'hésite plus; votre plaidoyer me décide...

Alice, (vivement).—Vous allez vous marier? Où?... Quand?... Avec qui?

Gaston, (surpris).—Mon voyage n'avait pas d'autre but...

Alice, (en reproche).— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit dans vos lettres?

Gaston.—Parce que je nourrissais l'espoir de trouver une femme dans ma sympathique correspondante.

Alice, (avec désespoir, à part).— Ciel ! Qu'ai-je fait?

Gaston.—Vous dites?

Alice, (essayant de rire).—Rien..., rien... Je ris de votre déconvenue... Et vous connaissez la jeune fille qu'on vous destine?

Gaston.—Non, mademoiselle, pas encore.

Alice, (à part).—Je respire. *(Haut.)* Et vous allez incessamment faire sa connaissance ?

Gaston.—Je vais à la ville pour cela, mademoiselle! Oh! sans grand enthousiasme, je l'avoue! Aura-t-elle, cette jeune personne, toutes vos qualités du coeur et de l'esprit?... Votre âme exquise?

Alice, (émue).—Epargnez-moi, de grâce...

Gaston, (continuant).—Jointes à tant de modestie.

Alice, (à part).—Quel martyre! *(Haut.)* Qui vous propose ce mariage?

Gaston.—L'un de mes chefs qui possède une nièce charmante, très fortunée et qui consent à s'expatrier. Elle doit me plaire, paraît-il.

Alice, (fébrile).—Pourquoi ne vous plairait-elle pas?

Gaston.—Parce que je me suis fait un idéal... *(Il va prendre le portrait d'Alice.)*

Alice, (à part).—Pourquoi me suis-je affublée de la sorte?

Gaston.—Dieu, que vous étiez jolie! Mieux que jolie! Votre physionomie intelligente reflète la droiture, l'honnêteté... Oh! combien vous m'auriez plu!

Alice, (s'oubliant).—Et à moi donc!

Gaston, (riant).—Vraiment!

Alice, (confuse).—Mon âge me permet de vous faire cet aveu...

Gaston.—Cela me fait plaisir et me donne confiance en moi pour ma présentation. Votre jugement est si sûr! Voulez-vous, chère

demoiselle, puisque notre amitié est réciproque, accepter d'être...

Alice, (haletante).—D'être... Quoi donc ? Parlez...

Gaston, (simplement).—Mais... la bonne grand'mère de mes futurs bébés...

Alice.—Je... Je veux bien. *(A part, s'affaissant dans un fauteuil.)* Mon Dieu, que je suis malheureuse!

Gaston, (surpris).—Hé quoi! Vous pleurez?

Alice, (suffoquant).—Oui... de... reconnaissance. *(A part.)* De regret, surtout!

Gaston, (tendrement).—C'est moi qui vous en aurai de la reconnaissance. Tout s'arrange bien ainsi..., trouvez-vous?

Alice, (amèrement).—Oui... Oui... C'est bien ainsi...

Gaston.—Nous pourrons continuer notre chère correspondance. Jamais je n'aurais pu me priver de vos excellents conseils; acceptez-vous de me les prodiguer encore?

Alice, (défaillante).—J'accepte, cher ami...

Gaston, (lui prenant les mains).— Chère, chère bonne amie! Quoi qu'il arrive, je vous réserve toujours la meilleure place dans mon coeur. *(Regardant l'heure.)* Hélas! je suis obligé de vous quitter, l'heure du train approche... Je vais vous laisser mon adresse. *(Il tire une carte de son portefeuille, pose celui-ci sur la table pour griffonner sur la carte. Il oublie de le reprendre. Tendant la carte.)* Voilà... Je vous tiendrai au courant de mes petites négociations matrimoniales ; vous me donnerez votre avis sur ma future... Je vous l'amènerai...

Alice, (défaillante).— Oui. C'est cela... Nous en recauserons...

Gaston, (gaiement).— Et, bien entendu, vous êtes de la noce...

Alice.—C'est convenu... Oui..., oui..., enchantée...

Gaston, (lui prenant les mains).—Au revoir donc, chère amie... Comme vos mains sont tremblantes! Qu'avez-vous?

Alice, (de plus en plus émue).—Rien..., rien... L'émotion de penser que je vais avoir une famille... Au revoir, cher..., cher ami...

Gaston.—A bientôt!

(Il sort.)

SCENE IV

ALICE *d'abord, puis* GASTON

Alice.—Il était temps qu'il parte! J'allais me trahir. *(Elle retombe, affaissée dans son fauteuil.)* Qu'ai-je fait, mon Dieu! Mon malheur est irréparable! Parti, parti pour toujours celui que j'aimais avant qu'il paraisse! Il est bien tel que je l'avais souhaité! Quelle malencontreuse idée j'ai eue de m'attifer ainsi. *(Elle se lève.)* Enlevons ces ridicules oripeaux, instruments inconscients de mon malheur. *(Elle enlève tout et apparaît ce qu'elle est.)* Quand je pense que je l'aime, qu'il m'aime... et que, par ma faute, tout nous sépare, désormais! Quel faux amour-propre m'a donc retenue? Ah! si j'avais été riche! avec quelle joie je lui aurais offert de partager mon sort! Mais quoi! Je n'ai rien... je me suffis à peine!... Il doit épouser une femme riche!... Oui, j'ai bien fait! Autrement, il m'eût prise pour une intrigante! Et dire que je ne le reverrai de ma vie!!! *(Désespérée.)* Quand il reviendra ici, je prétexterai un voyage! Cher ami! Je l'aime, je l'aime..., et je l'ai laissé partir! *(Elle s'assied en pleurant.)* Qui donc prendra pitié de mon martyre?

Gaston, (qui était entré depuis quelques instants, a tout compris... Tombant à ses pieds).—Moi, ma chère Alice! Moi qui vous aime aussi.

Alice, (se levant, épouvantée).— Vous ! Vous! Que signifie?

Gaston.— J'avais oublié mon portefeuille sur la table... Je revenais le chercher... Vous ne m'avez pas entendu entrer et j'ai pu entendre, moi, ces divines paroles qui m'ont comblé de joie...

Alice, (confuse).—Qu'allez-vous penser de moi?

Gsaton.—Tout le bien possible, mon amie... Mais... pourquoi n'avez-vous pas parlé tout à l'heure?

Alice.—Je craignais de vous empêcher de faire le beau mariage qu'on vous proposait...

Gaston.—Et cet excès de délicatesse a failli nous coûter cher... Mais il me fait apprécier, une fois de plus, votre généreux caractère.

Alce, (simplement).—N'est-ce pas naturel?

Gaston, (sérieux).—Non, ma chère amie,

c'est surnaturel! Croyez-moi, vos nobles sentiments valent mieux qu'une grosse fortune! Alice, chère Alice, voulez-vous être ma femme?

Alice, (tendrement).—Comment refuser, à présent que vous êtes le maître de mes secrets...

Gaston, (lui pressant les mains).— Oh ! merci! Merci, ma chère Alice; nous réunirons nos deux solitudes...

Alice, (riant).—Et nous lirons toujours le *Samedi*, ne fût-ce que par reconnaissance. Savez-vous à quoi on s'expose, en usant de ses Petites Annonces?

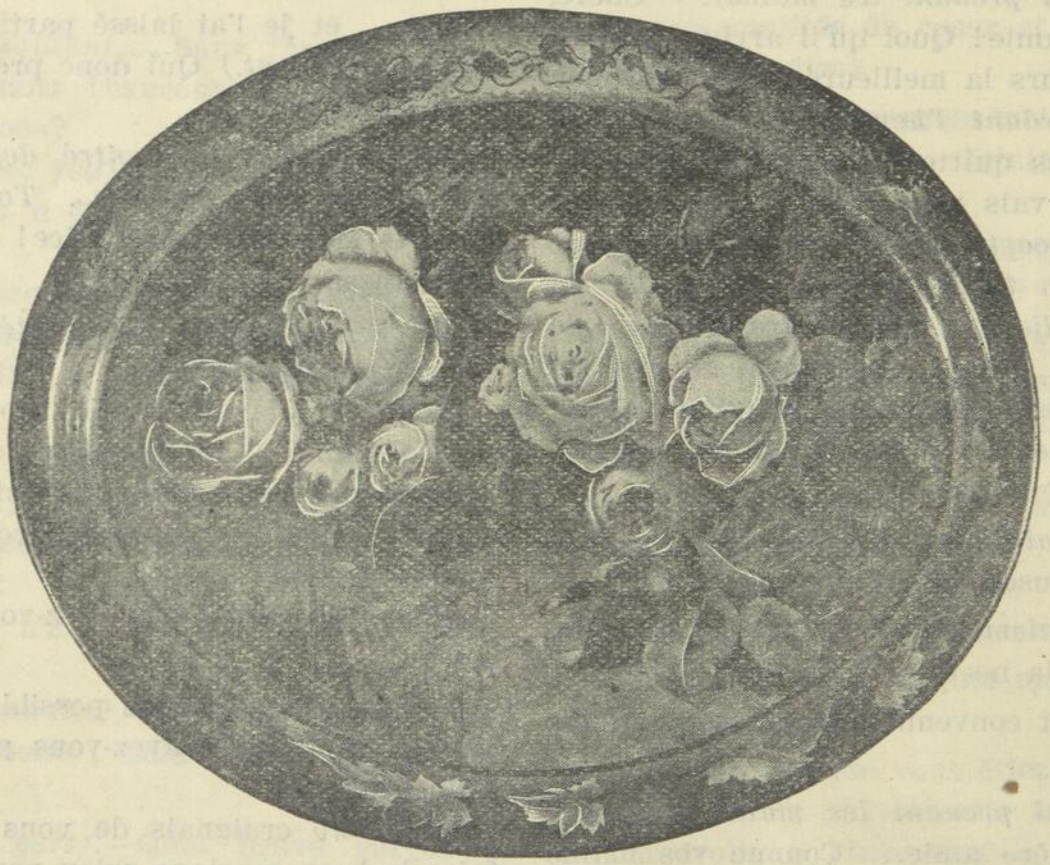
Gaston, (tendrement).—A trouver le bonheur.

Alice.—Vous n'avez que de bonnes raisons... Vive le *Samedi!*

Gaston.—Vive le *Samedi!* Il ne nous reste qu'à inviter le directeur à notre mariage.

Alice.—Vite, allons rédiger notre lettre.

Rideau.



ZIG-ZAGS
par Passepartout

HISTOIRE PSYCHOLOGIQUE

Une rose naquit,
Devint bouton, s'épanouit:
De fortes épines munie,
Avec honneur elle se défendit;
Mais l'Amour un soir la surprit,
Et la pauvrette fut cueillie!

♣

Ne jugez pas de la valeur d'un homme par celle des gens qui vivent à ses dépens.

♣

Quand une demoiselle arrive à l'âge où elle ne croit plus les belles choses que lui disent les hommes, c'est, par malheur, l'âge où elle n'entend plus les hommes les lui dire.

♣

AU RESTAURANT



—Garçon, j'ai trouvé des bouts de cordon dans ma soupe.

—Pourquoi, aussi, Monsieur s'est-il obstiné à la prendre au macaroni?

Leurs propres garçons sont à peu près les seuls hommes chez lesquels les femmes consentent à voir du génie.

♣

La femme qui est certaine de ne pas avoir sur la cervelle autre chose que son chapeau en achète toujours un grand.

♣

Beaucoup de gens sont beaucoup plus fins en songe qu'éveillés. Peut-être auraient-ils été des génies s'ils n'étaent pas nés.

♣

Il y a 100,000 célbataires au Texas. Et la question est de savoir si les filles y sont trop difficiles ou les hommes trop prudents.

♣



—Tu ne veux pas l'amener dans ton automobile?

—Ce ne serait pas très habile de ma part, puisque j'ai l'intention de la lui vendre un de ces jours.

—C'est dur, le carème...
—Le maigre ne vous va pas?



—C'est pas ça: c'est notre promesse, au Cercle de Couture, de ne pas faire de cancans d'ici à Pâques.

♠

La femme tire plus d'agrément des larmes que les hommes n'en tirent du rire.

♠

—Je voudrais acheter un livre pour mon mari qui a mal aux dents et ne sort pas.
—Quelque chose de gai?



—Oh! non... Il se croit un martyr. Faudrait quelque chose qui se passe à l'époque des premiers chrétiens.

—Votre femme a-t-elle recours à vos conseils?



—Oh! oui. Il ne se passe pas de jour sans qu'elle me demande si son chapeau est bien droit sur sa tête.

♠

Un savant dit que peu de personnes meurent de leur mort naturelle. Il pourrait ajouter que très peu de gens vivent de leur vie naturelle.

♠

INJURES MODERNES



—Vas donc, eh! microbe!
—Vas donc, eh! sky-scraper!

La Poésie Canadienne.

Les Orphelins

(Poème Inédit)

Par LOUIS LAISNÉ

C'était un soir d'hiver. L'ouragan faisait rage,
Il pleuvait et du vent, le sifflement sauvage
Dans la nuit noire était bien plus lugubre encor.
Tout paraissait frémir du frisson de la mort.
Tout était menaçant; les cieux même étaient mornes,
La terre semblait crouler dans un gouffre sans bornes
Dans la campagne obscure, on ne pouvait rien voir:
Les arbres ressemblaient à des fantômes noirs.
La route était déserte et c'eût été folie
Que de vouloir braver, sans peur, tant de furie,
C'était un de ces soirs qui laissent un souvenir:
Un soir dont la pensée, seule, nous fait frémir.

Sur le chemin pourtant quelqu'un marchait dans l'ombre...

C'était deux enfants. Leur visage si sombre,
Leurs petits corps tremblants recouverts de haillons,
Qui dans l'ombre semblaient le jeu des aquilons,
Tout faisait pressentir l'effroyable misère,
Pauvres petits, hélas! ils n'avaient plus de mère.
Et tristes, inquiets, ils marchaient lentement
Trempés par la pluie et cinglés par le vent.
Ils faisaient peine à voir, leur marche était si rude;
A peine s'ils pouvaient vaincre leur lassitude,
Sur le chemin obscur, pas même une maison!
La peur les secouait d'un sombre et noir frisson...
Une lueur soudain anima leur visage
Et leurs deux petits coeurs s'armèrent de courage,
Ils avaient aperçu une faible clarté
Bien loin, là-bas, tremblante dans l'obscurité,
" Marchons," dit l'aîné et l'âme déjà ravie
Ils partirent joyeux vers la lueur bénie.
Hélas elle était loin, et ils étaient bien las!
Pourraient-ils seulement aller jusque là-bas

Silencieux, ils marchaient par un effort suprême
Ils tombaient quelquefois, mais ils marchaient quand même
Pâles, courbés, trempés, boueux et sanglants,
Misérables loques à la merci des vents!
Peut-être songeaient-ils à leur douce chaumière
Où ils étaient si bien, si chaudement naguère,
Maintenant, ô destin! ils erraient dans la nuit,
Sans foyer, sans soutien, sans pain et sans abri.
Et ils marchaient toujours. La clarté plus brillante
Rétablissait l'ardeur en leur âme mourante.
Quand ils virent enfin la petite maison,
Un doux espoir naquit dans leur faible raison.
Ils se voyaient déjà sur la bonne couchette
Bien chaude et si douce, au bruit de la tempête,
On les recevrait bien. Oh! de si pauvres enfants!
On aurait pitié d'eux, de leurs membres tremblants
Et on leur donnerait une soupe bien chaude,
Car ils n'avaient pas mangé non plus depuis l'aube,
Ils s'approchèrent donc et avant de frapper,
Ils s'arrêtèrent un peu pour pouvoir écouter:
Des voix d'enfants! des bruits de verres, d'assiettes!
Sans doute l'on dînait: pleins d'une joie secrète
Les orphelins alors heurtèrent doucement
Leur coeur battait bien fort, je crois, en ce moment
Rien!... ils frappèrent donc avec plus de courage
Car les coups se perdaient dans le bruit de l'orage
"Qui est là?" répondit une voix au dedans
Une voix nasillarde et à l'accent méchant.
—"Deux pauvres orphelins qui cherchent pour la nuit
Un petit peu de paille ou bien un petit lit.
—"Je ne peux rien pour vous—répondit la voix dure—
"Allez plus loin, on vous logera j'en suis sûre
Mais je n'ai pas de place et mon homme est absent"
—"Madame, par pitié, pour mon frère seulement—
Reprit l'aîné—"il est si faible, si débile."
"Oh, il sera bien sage allez soyez tranquille."
—"Non, non. Je ne veux pas, je veux être avec toi,
Je veux, disait l'enfant; puis, tout bas, avec effroi:
J'aurais peur.—Et la porte était restée fermée,
Rien ne toucha ce coeur de femme dépravée.
—Partez, allez-vous-en, vous saurez que chez nous
Je ne reçois pas des vagabonds comme vous—
Et il pleuvait toujours. Obscure, et remplie d'ombres,
La nuit absorbait tout dans ses ténèbres sombres.
Les pauvres orphelins, à cet autre malheur,
Sentirent un grand froid pénétrer dans leur coeur.
Ils étaient seuls! oh oui! bien seuls sur cette terre!
Et une larme de sang perla sous leur paupière;
Puis toujours silencieux et la main dans la main
Dans l'ombre tristement, reprirent leur chemin.
Mais que faire? où aller? leurs pauvres jambes lasses
Refusaient de marcher. Anxieux, têtes basses
Ils imploraient en vain, ces deux abandonnés
Le Ciel qui paraissait les avoir condamnés,
Pauvres enfants! quels tourments, quelle angoisse terrible!
Vous avez dû souffrir dans cette nuit horrible!

Enfin, n'en pouvant plus, s'endormant malgré eux,
Sous un sapin géant se blottirent tous deux:
Et il pleuvait toujours. Sous les branches profondes
Glaciale, l'eau cinglait les douces têtes blondes.
Bientôt malgré cela, la fatigue l'emportant
Le plus jeune des enfants dormit profondément,
L'autre alors se dressa, le coeur plein de détresse
Sur son frère, il jeta un regard de tendresse,
Puis ôtant ses haillons doucement l'en couvrit.
Et résigné, stoïque, à.son tour s'endormit...

L'aurore avait enfin chassé la nuit profonde,
L'ouragan avait fui, et le carnage et l'onde,
Sous l'énorme sapin dont les branches brisées
Attestaient de la nuit, les luttes acharnées,
Pâle et toute surprise, une tête se dressa
Il faisait jour. L'enfant (le petit) s'empressa
D'appeler son grand frère. Il fallait bien sans doute
Que pour trouver du pain, ils reprissent leur route.
Mais à son appel, personne répondit;
L'autre dormait toujours. " C'est drôle, qu'il se dit
" C'est lui tous les matins, qui le premier m'éveille
" Mais je vais, à mon tour, lui rendre la pareille.
" Allons, lève-toi? Rien!... Alors la peur le prit,
La pensée de la mort entra dans son esprit.
Et quand il vit sur lui, les hardes de son frère,
Il comprit qu'il avait, au ciel, rejoint leur mère.
Mort! non, c'est impossible! moi seul ici-bas!
Mon Dieu, soupirait-il, ne m'abandonnez pas!
Il serrait contre lui le corps rigide et blême
Cherchant dans ses yeux clos l'espérance suprême...
Tout à coup retentit un appel déchirant,
Surpris, il regarda. Un bébé en jouant
Venait de glisser dans une mare profonde
Et allait disparaître, enseveli par l'onde,
Sans hésiter, sublime, il se jeta dans l'eau
Et sur le bord bientôt déposa son fardeau.
Puis il l'emporta là-bas vers.la chaumière
Et tranquille, rendit cet enfant à sa mère,
A la mère sans coeur qui avait méchamment
La veille repoussé les orphelins mourants.
Elle le questionna... Le remords en son âme
Dut lui faire expier son action infâme:
Mon enfant, il me faut m'acquitter avec vous
Allons voir votre frère et qu'il vienne avec nous.
—" Venez ", dit l'enfant d'une voix attristée.
Il entraîna alors la femme épouvantée
Là-bas sous le sapin tout triste lui aussi
Et tombant à genoux: " Mon frère, le voici"....

Quarante et un Enfants

Par Un Parisien (1)

La scène se passe à Québec, terre encore française, chef-lieu du Canada.

Bresson, à sa femme.—Eh bien, oui, Eulalie, ils sont charmants, ces papiers de Paris. Je n'en disconviens pas. Toi et moi, ils nous couvrent de fleurs. Tout ça pour avoir le courage de mettre au monde quarante et un mioches de l'un et de l'autre sexe. Un mérite, si l'on veut, pourtant...

Eulalie.—Pourtant, que veux-tu dire? Vas-tu faire la grimace, toi qui, au bout du compte, n'as eu que l'agrément?... Il me semble que si l'un des deux a à se plaindre, ce serait...

Bresson, vivement. — Ce serait toi, n'est-ce pas?

Eulalie.—Dame! écoute donc...

Bresson.—C'est bon, c'est bon! Mais il ne s'agit pas de tout ça. Il faut faire la récapitulation et voir s'il n'en manque pas un, car, enfin, il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'enfants; ce qu'il faut, en outre, c'est les conserver et savoir ce qu'ils deviennent.

Eulalie.—Pardieu, la façon a été suivant les règles et ils ont tous bon pied, bon oeil. Les dix premiers, ceux qui vont de quarante à trente ans, ne sont plus à notre garde, Dieu merci!

---

(1) Cette fantaisie, publiée pour la première fois dans le "Lyon Républicain" et parfaitement inédite ici, intéressera par les détails assez pittoresques et non moins par la douce ignorance où tant d'écrivains français sont restés à notre sujet.

Bresson.—Oui, c'est vrai: ils vivent à part et font comme nous pour leur compte. Mais il en reste encore trente et un, si je sais bien compter.

Eulalie. — Sans doute. Vingt garçons et onze filles.

Bresson,—Où ils et elles sont-ils?

Eulalie. — Appelle-les et passe-les en revue.

Bresson.—Comme un berger fait le soir à la ferme, au retour des champs, pour ses moutons.

Eulalie.—Tout juste.

Bresson. — Eh bien, donc, voyons un peu ça. Gertrude, c'est-à-dire le numéro 1, où est-elle?

Eulalie.—A la rivière, où elle lave le linge. La petite Bastienne l'accompagne.

Bresson.—Ca fait déjà deux. Le grand Jacques?

Eulalie. — Tiens, il est à l'écurie, en train de panser les chevaux. Un exercice qu'il enseigne à Jean et à Dominique.

Bresson.—Cinq. Nicolas, Pamphile et Pantaléon, où les trouver?

Eulalie.—Attends un peu? (Elle se rémémore.) L'un garde les vaches, l'autre les cochons, le troisième ses deux derniers petits frères.

Bresson.—Ca fait douze. Et du côté des drôlesses, Marianne, Simone et Françoise?

Eulalie.—Il y en a une qui ravaude les bas, une autre qui épeluche les carottes pour la soupe de ce soir, la troisième récure les chaudrons.

Bresson. — Fort bien, Nous voilà à

quinze. Le petit Philippe, celui qui a un bec-de-lièvre?

Eulalie.—En apprentissage chez l'apothicaire du coin.

Bresson.—Eh bien, et Jean, Jeannot, celui qui se croit poète, celui qui fait le vers?

Eulalie.—Je l'ai occupé à fendre du bois du matin au soir.

Bresson.—C'est pour le mieux. Mais il y en a encore pas mal pour arriver à faire notre compte. Eh bien, et Richard?

Eulalie.—Tu veux dire le ménétrier, le musicien... Il doit être en ce moment à la taverne du "Boeuf couronné", jouant des airs de Wagner, son homonyme pour le prénom.

Bresson.—Dix-sept. Ah ça, est-ce que nous allons oublier notre jolie petite Sara ?

Eulalie.— Par exemple! Sara, elle est dans la chambre du troisième, où suivant la mode de Paris, elle fait des fleurs artificielles, bluets, roses, oeillets et lilas, pour le chapeau des belles dames. Geneviève et Hermance la regardent faire. Histoire de s'apprendre.

Bresson.—Vingt. Ca commence à prendre tournure. Continuons. Il y en a encore onze, je crois. Voyons, Jules?

Eulalie.—Tu sais bien qu'il est à l'école, ainsi que Baptiste et Alphonse, celui qui est bègue.

Bresson.—Vingt-trois. Tu ne me nommes pas Achille. Est-ce que nous allons le sauter, Achille?

Eulalie.—Du tout. Il est parti à la première heure du jour pour aller vendre de la coutellerie au campement des Iroquois. Nous le reverrons ce soir.

Bresson.—Bon. Vingt-quatre. Robert ? Robert! celui qui ne vaut pas le diable?

Eulalie.—Ne parle pas comme ça..... Robert est allé à l'église, où il donne l'exemple de la vertu à tous les autres enfants.

Bresson.—Comme c'est donc long d'être si père que ça! Et le cher Hector?

Eulalie. — Il est parti avec le fils de lord Cochrane pour la chasse au renard.

Bresson.—Vingt-six. Finirons-nous par arriver? Mais Eustache et Joachim, qui sont si jolis garçons?

Eulalie.—Comme tu as eu le tort de le leur dire, ils en abusent et ils flirtent partout où ils aperçoivent de jolies misses.

Bresson. — Vingt-huit. Nous n'arriverons jamais au bout. Oscar et Lucien?

Eulalie.—Comment! est-ce que tu ne les entends pas? Oscar s'imagine avoir une voix de ténor, et il roucoule; Lucien se suppose basse-taille, et il gueule sans cesse.

Bresson. — C'est juste. J'oubliais. Ca fait trente. Mais il en manque un pour faire le quarante et unième. Quel est donc celui-là et où est-il?... Que je suis donc bête! C'est le petit dernier, et il est en nourrice. Total: quarante et un. Allons, ça va, ça va. (Il se penche vers Eulalie et lui dit en douceur) Eh bien! c'est égal, ma vieille, mais on ne m'y repincera plus!



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La Fille. L'Enfant
par Tante Pierrette.

"Faire des Peurs"



LE soir du deux février dernier, je n'ai pas mis le nez dehors, et pourtant je puis parier que dans des centaines de familles on a parlé des morts et des revenants pendant des heures entières; que chacun des grands membres de ces familles a vidé son sac à fantômes et que chacun des petits a eu des transes en entendant ces terrifiantes niaiseries.

Je sais ecla, parce que ce soir-là un journal de notre ville laissait entendre que le kiosque Saint... serait hanté. Et comme une affaire de ce genre est une aubaine pour un journal dont un des plus grands soucis est d'émerveiller le gros peuple—celui qui ne perd jamais de temps à raisonner les choses, le confrère accompagna sa rumeur d'un grand luxe de détails.

La centième partie de ce qu'il disait était suffisante à délier les langues des uns et à faire grelotter de frayeur les autres.

La manie de trouver son plaisir à faire des peurs, de reprendre pour son propre compte ou d'inventer de sottes histoires de ce genre serait un demi-mal si on se le permetait loin des enfants. Mais c'est le contraire qui arrive.

On éprouve une sorte de volupté à fouetter les nerfs des enfants, à les hébéter de peur, à leur gâcher la cervelle et à les rendre très malheureux avec ces histoires.

Pour les mères à tête de linotte on dirait, vraiment, que cela fait partie de l'éducation. Et elles s'étonnent quand leurs enfants en deviennent littéralement hystériques; quand avec la tombée de la nuit ils deviennent craintifs, nerveux, rebelles à tout effort pour sortir de la nappe de lumière que répand la lampe. Leur manque de sommeil inexplicable, leurs réveils en sursauts, leurs cauchemars, elles les attribuent à tout, excepté, bien entendu, à leur manie de faire des peurs et de créer une atmosphère rempli de mystères effrayants.

La mère sage agit tout autrement. Si l'enfant a, à son insu ou malgré elle, entendu pareilles histoires, elle applique l'antidote qui consiste à en rire, à lui donner l'explication simple de la chose, à lui raconter. surtout, des histoires comme celle-ci:

Le bon M. Bayle, curé de Vic, avait gardé en sa maison, à titre de domestique, un vieux sacristain qui sciait le bois, portait l'eau, soignait le cheval. C'était la besogne de sa matinée, et le pauvre vieillard y était fort exact, bien que la faiblesse de l'âge eût fait pour lui une fatigue de ce travail quotidien, qui, autrefois, lui était un jeu.

Peu de temps après l'arrivée de l'abbé Peyramale, ce bonhomme donna quelques signes d'aliénation mentale. Il se promenait souvent dans le jardin, se frappant le front et paraissant en proie à la plus vive préoccupation. A tout instant, il entrait dans le bûcher ou l'écurie, et ressortait précipitamment. faisant maints et maints signes de croix effrayés.

Le bon curé s'en alarma.

—François, tu as un secret qui te tourmente; il y a quelque chose d'extraordinaire.

—Oui, Monsieur le curé, il y a quelque chose d'extraordinaire; mais je ne puis vous le dire, vous seriez désolé.

—Parle et ne crains rien.

François hésita longtemps. Le prêtre insiste et finit par ordonner.

—Eh bien! Monseur le curé, votre presbytère est hanté.

—Comment! mon presbytère hanté! Que dis-tu là?

—Oui? Monsieur le curé, il y revient des esprits la nuit.

—Mais tu es fou, mon pauvre François.

—Je ne suis pas fou, Monsieur le curé. Vous savez qu'en allant me coucher, je ferme le presbytère en dedans à double tour. Depuis quarante ans, je n'y ai pas manqué une seule fois.

Eh bien ! Monsieur le curé, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête; voilà que, dans cette maison ainsi fermée, les esprits, il y a déjà trois semaines, se sont mis à travailler toute la nuit. Chaque soir, je laisse mes cruches vides: le matin, à cinq heures et demie, je les trouve pleines. Chaque soir, je laisse. sans y toucher, le bois dans le bûcher; le matin il est scié. A l'écurie. les esprits ont étrillé le cheval. Ils sortent certainement de dessous la terre, car la porte n'est point ouverte, et la serrure du jardin est fermée à double tour et au verrou, comme je m'en suis assuré la veille.

Il faut guetter, dit le curé.



Une histoire de revenants (d'après G. Roux.)

—Guetter! Je tomberais mort rien que de voir un esprit. J'entend bien quelquefois leur sabbat, mais je me pelotonne sous mes couvertures, et je n'ose descendre qu'au petit jour.

Le curé était plus brave que le vieux sacristain. Et le lendemain, à quatre heures, il prit en flagrant délit l'abbé Peyramale, faisant clandestinement, au lever de l'aurore, la besogne du serviteur accablé par l'âge.

CAMPAGNES D'AUTREFOIS

...Le Mariage des Habitants...

Par N.-G. Boisseau (1)

Lorsqu'un Canadien veut se marier, s'il est parent de la fille qu'il veut épouser, il est obligé d'avoir dispense de son évêque, ce qu'on obtient jusqu'au troisième degré (quant à ce point on obtient la même chose dans les villes). Si quelquefois l'évêque en accorde au second degré, il faut qu'il y ait de grandes raisons, comme à ceux qui habitent des îles, vu qu'ils sont obligés de faire des traverses et qu'il leur en coûterait beaucoup, on leur accorde dispense au deuxième degré, ce qui est cependant bien rare; lors donc qu'il sont parents et qu'ils ont obtenu dispense, le curé où réside la future épouse en voyant la dispense, publie pendant trois dimanches consécutifs les bancs des futurs époux, ce qui se fait aussi quoiqu'ils ne soient point alliés; quelquefois on ne publie qu'un ou deux bancs, mais il faut alors une seconde dispense de l'évêque diocésain, et l'argent provenant des dispenses est employé pour la nourriture des pauvres.

La publication des bancs étant faite, s'il ne se trouve personne qui s'oppose au mariage, le curé préside à la célébration, le mardi d'après le dimanche de la dernière publication; ce jour a été changé du lundi, parce que les habitants employaient ordinairement le dimanche à préparer le festin et c'est pour éviter cela que l'évêque a sagement remis au mardi.

Le samedi d'avant le dimanche à la dernière publication les futurs époux font faire devant un notaire leur contrat de mariage auxquels assistent tous les parents.

Le jour du mariage venu, le futur époux se rend de grand matin à la maison de la future épouse avec tous les parents et amis des deux parties, et ils font à leur façon le compliment à la future épouse sur son mariage.

Vers les sept heures du matin, la future épouse conduite par son père, ou son plus proche parent, ainsi que le futur époux, montent dans leur voiture avec tous les autres parents et se rendent — deux ou trois par voiture — à l'église de la paroisse de la future épouse — car c'est toujours dans le lieu où elle demeure que le mariage se célèbre.

Dès qu ils sont arrivés, le père conduit sa fille par la main à la sainte Table de l'église et le garçon va se mettre à son côté, à genoux: le curé vient aussitôt avec ses habits sacerdotaux, et prend leur consentement mutuel; après quoi le marié prend l'anneau qu'il avait mis auparavant sur une assiette et béni par le curé; et le met au doigt de la marié, ce qui est le signe du mariage. Le curé dit ensuite quelques prières et va célébrer la sainte messe pour les mariés, qui deux jours auparavant se sont mis en état de rece-

---

(1) Ceci est extrait de mémoires, malheureusement restés inédits jusqu'à ce jour.

voir ce sacrement par une confession et communion.

Après la messe, les mariés se rendent avec toute leur suite à la maison presbytérale, où le curé écrit leur mutuel consentement avec l'avis des parents , sur deux registres, un desquels reste à la fabrique du lieu, et l'autre se porte tous les ans au greffe des archives dans la ville de Québec, pour servir de minute déposée, afin d'y avoir recours dans le besoin.

Le mariage transcrit sur les registres, le marié donne seulement cinq chelins au curé pour les honoraires, et les mariés, suivis de leurs conviés, s'en retournent dans le même ordre qu'ils sont venus — à l'exception que les mariés sont dans la même voiture — à la maison du père de la mariée, pour y faire les noces; en y entrant les mariés s'embrassent et le sont ensuite tous deux par leurs parents, ce qui marque la parfaite union qui doit subsister dans les deux familles qui se lient ensemble. Ils boivent ensuite chacun un coup d'eau-de-vie.

Après quoi, ne serait-il que dix ou onze heures, ils se mettent tous à table, excepté le marié, son beau-père et sa belle-mère qui restent debout et servent la mariée qui est au haut de la table, ayant à ses côtés son frère ou autre proche parent, et la soeur ou autre proche parente du marié, qu'ils nomment garçon et fille d'honneur pour les cérémonies de la noce; le nombre des convives est toujours de près de cent personnes.

Le repas est toujours composé de pièces de lard frais et de mouton qu'ils font cuire dans le four, ou qu'ils font bouillir, les deux seules manières de faire cuire leur viande, ils ont aussi quelquefois, mais très rarement, des volailles.

Vers le milieu du repas, ils font chanter la mariée, qui le fait bien ou mal, et chacun ensuite chante sa chanson qui ne finit guère sans boire un coup d'eau-de-vie, étant la seule liqueur qu'ils y boivent, et ce en grande quantité.

Lorsque les esprits commencent à s'échauffer, on voit avec un oeil surpris le père s'approcher de son fils, qui, quelquefois n'a pas quinze ans, on le voit, dis-je, boire avec lui pendant plus d'une heure et se saluer réciproquement, et déchirer avec un appétit incroyable des morceaux de viande d'une énorme grosseur, ainsi que des pâtés à demi-cuits composés de pommes et de melasse qu'ils trouvent meilleurs que nous des chapons rôtis; ce qui me surprend le plus, c'est qu'ils en sont rarement incommodés; il faut croire que l'eau de vie qu'ils boivent recuit les aliments qu'ils mangent et les fait digérer aussitôt. J'en ai cependant vu un qui en fut malade. Je lui conseillai de boire de l'eau chaude; quand il m'entendit parler d'eau chaude, il se mit manger, cela, me dit-il, fera passer le reste.

Le dîner de la noce fait, qui dure une heure et demie, le garçon d'honneur, tenant un gant, va prendre le marié par la main, et la fille d'honneur la mariée, les conduisant ainsi au milieu de la chambre, où un mauvais joueur de violon leur fait danser un menuet. Dès qu'ils ont fini, on prie quatre autres couples, qui dansent aussi tous ensemble le menuet, dans une chambre, qui souvent, n'a pas dix pieds carrés. Je fus prié un jour à une de ces noces et je me perdis si bien, en dansant de la sorte, que je ne pouvais plus trouver ma partenaire. Quant à eux, ils y sont si bien accoutumés, qu'ils ne se trompent jamais.

Leur danse, qui n'est composée que de menuet et de quelques contredanses, dure aussi jusqu'au soleil couché, temps où ils se remettent à table et soupent avec le même appétit et agissent de la même manière qu'au dîner.

Dès que le souper est fini, on voit entrer en foules, des jeunes hommes et des jeunes filles, que l'on admet toujours pour danser: ils les nomment survenants.

Les jeunes gens ont pour coutume et ne manquent jamais de porter chacun une bouteille d'eau-de-vie sous le bras, qu'ils cachent autour de la maison de la mariée, ou dans des bûchers, et vont, de temps à autre, boire un coup pendant la danse; ils se croiraient déshonorés s'ils n'étaient pas ainsi munis chacun de leur

bouteille; on ne voit jamais de vin dans un repas, ils disent pour raison négative que le vin n'a pas assez de force; ils le donnent cependant quelquefois à leurs femmes dans les maladies de leur sexe, auxquelles celles-ci sont assez sujettes, ne prenant aucune précaution; quant aux hommes ils sont rarement malades.

Mais je m'écarte, ce me semble, de mon sujet; voici donc ce qu'il font après le souper des noces. La danse recommence de la même manière qu'après le dîner et avec les mêmes cérémonies, ce qui continue ordinairement jusqu'à minuit, heure où les mariés se retirent incognito et les convives en font autant, peu de temps après.

Le lendemain, de grand matin, les convives viennent rejoindre les mariés et partent tous ensemble de la maison de la mariée et se rendent dans celle de l'époux et passent encore la journée à faire les mêmes suites de repas, danses et cérémonies qu'ils avaient faits la veille, ce qui dure souvent, chez ceux qui sont riches, deux ou trois jours. De sorte qu'ils mangent et boivent pendant ces jours, ce qui leur suffirait pour un an.

L'éveil de Brahma

(Vers inédits)

Par Henri de Bussières

Toutes, ayant aux mains l'Amphore toujours lourde
Les Vierges de Missor, puisant au Lac Sacré,
Baignent, avec amour, le socle vénéré
De l'Idole béatement muette et sourde.

Près du Trépieds d'onyx où flambe la falourde
Somptueux d'attitude et le geste inspiré,
Vénérable, un brahmane offre au maître adoré
Les fleurs de sa couronne et les vins de sa gourde...

Mais le coeur de Brahma n'a plus l'éveil serein.
Inertement rivé dans sa prison d'airain
Il couve des sanglots plein son rêve débile.

Il sommeille, tranquille en l'ombre, pour jamais,
Et ses jours glorieux se meurent, désormais,
Dans l'éternelle nuit de son être immobile.

Le Miroir Brisé

Par Francoise

AU coin de l'âtre, pendant que tout dormait dans la maison de Martial Belzil, seule la brune Marie veillait encore.

Au dehors, la campagne s'étendait au loin, toute blanche et propre dans sa parure hivernale ; la lune, dans le firmament scintillant d'étoiles, jetait sa clarté froide et pâle sur les prés et les bois d'alentour. Nul bruit. La bise était muette, ne se querellant plus avec les grands arbres. Les sombres sapins, dans leur fière altitude, dédaignaient de secouer la neige qui couvrait leurs lourdes branches.

A l'intérieur, le feu s'en allait mourant. Par intervalles, une flambée joyeuse s'allumait des bûches à demi-consumées, léchait les parois de la cheminée et enveloppait la jeune fille de rayons caressants.

Sa belle tête se nimbait d'une auréole lumineuse projetant de surprenantes lueurs dans les tresses de son épaisse chevelure. Mais aucune flamme ne pouvait prêter plus d'éclat à ce grand oeil noir qui réflétait son âme. Et dans l'éclair de son regard, on lisait quelque chose de suave et de mystique qui valait tout un poème.

Le vieux coucou faisait entendre dans un coin son tic-tac monotone. Bientôt ses deux aiguilles réunies allaient marquer le coup de minuit.

Dans quelques moments, une année surgirait du chaos des âges, et l'autre s'en irait brusquement rejoindre ses devancières dans le gouffre où tout se confond, où tout se perd, dans le gouffre insondable des éternités.

C'est à quoi songeait Marie, quand, la tête appuyée sur sa main, elle fixait distraitement les lueurs fantastiques que projetait dans l'ombre le feu agonisant.

Oh! cette année qui partait ainsi, elle aurait voulu la garder toujours.

L'autre, l'inconnue, pouvait-elle lui apporter quelque chose de meilleur, de plus précieux, que ce que celle-ci lui avait déjà donné? l'amour d'André ?

Car, c'était bien vrai qu'il l'aimait, et, ce soir encore, il le lui avait répété plus de vingt fois en ajoutant qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle.

Avant de dire adieu à cette année à jamais sacrée dans sa mémoire, Marie repassait dans son coeur tous les incidents qui en avaient marqué le cours.

Elle évoquait les souvenirs de chaque jour, de chaque instant et, à cette heure paisible de la nuit, elle les revoyait nettement dans leurs moindres détails.

Esprits légers, ressemblant à des âmes visiteuses, ils remplissaient le vaste appartement et à tour de rôle l'effleuraient de leurs ailes brillantes.

A tous, elle faisait bon accueil. N'était-ce pas pour rêver avec eux qu'elle avait gardé cette longue vigile, qu'elle avait veillé ces dernières heures avec l'année qui partait?

Bienheureuse année, qui, d'une enfant, l'avait faite une femme! Bienheureuse année qui avait ouvert son coeur à la plus belle, à la plus sainte des amitiés! Bienheureuse année où elle avait aimé! . . . . . .

Quittant le foyer où les cendres éteintes commençaient à se refroidir, elle s'apprêta à regagner sa chambre.

La campagne s'étendait toujours au loin blanche et clair sous les rayons lumineux de la lune. On eut dit comme l'emblême du sommeil virginal de la jeune fille, qui dormira tout à l'heure avec son chaste amour béni par les anges.

* * *

Le lendemain, de grand matin, la brune Marie s'est levée.

André lui avait dit la veille, en la quittant, qu'il voulait être le premier, après ceux de la maison, à lui faire ses souhaits de nouvel an et il tiendrait parole.

Toute la famille est réveillée, d'ailleurs; on est si matinal ce jour-là, à la campagne. Au dehors, on entend déjà la gaie sonnerie des grelots de cuivre, les bonjours s'échangent, des carrioles se croisent et les visites sont sur le point de commencer.

Si André ne se hâte pas, il ne sera pas le premier à souhaiter à Marie la bonne année. Et lui qui voulait la surprendre!

Elle se prit à sourire en y pensant et tout en mettant de l'ordre dans la vaste cuisine, elle s'arrêta un instant devant le miroir accroché à son clou, au-dessus de l'évier et s'y mira par dessus l'épaule du grand'père qui se faisait la barbe.

Ce qu'elle y vit, lui fit sans doute plaisir, car elle devint plus rose et un éclair brilla dans ses grands yeux.

Il faut toujours étrenner quelque objet le premier janvier, ça porte chance pour tout le reste de l'année. Marie étrennait une jolie robe de mérinos bleu qu'elle avait faite elle-même et qui lui seyait à ravir.

Elle avait voulu être belle ce matin-là et quelque chose lui disait qu'elle avait réussi.

Le père Martial était à la grange; sa femme déjà revêtue de sa robe des dimanches et d'une grande "caline" blanche aux frisons bien tuyautés, s'occupait dans l'autre pièce à habiller les enfants. Ceux-ci tout jubilants, croquaient à bouche que veux-tu force "pepperments" et " bâtons de crème" que le " p'tit Jésus " avait glissés dans leurs bas.

Tout à coup, dans la cuisine, un bruit sinistre se fit entendre. Soit que le clou se fut arraché, soit que le vieux grand'père l'eût heurté de sa main tremblante, brusquement, le miroir était tombé et gisait sur le plancher, brisé en mille morceaux.

Un miroir cassé au premier jour de l'an! Un signe de deuil dans cette maison qui ne comptait que des fêtes!

Tout un cortège de sombres pressentiments envahit l'aïeul et l'enfant ; des bruits de sanglots, de glas funèbres tintaient déjà à leurs oreilles.

Pâles et tremblants, tous deux se regardèrent et, dans leurs regards, se lisait la même interrogation:

—Qui des deux parlerait le premier ? Il n'y a pas d'endroit comme la campagne pour garder les croyances superstitieuses. Même le contact de la civilisation des villes, même le temps, l'éducation ne sont pas encore parvenus à déraciner ces préjugés naïfs.

On croit encore aux loups-garous, aux sorcières, à leurs maléfices et on considère une glace qui se casse comme un des pires malheurs qui puisse survenir. C'est le signe précurseur, un signe de mort certaine; sort funeste qui,—toujours selon la superstition populaire—échoit à la personne qui parle la première après l'accident. C'est pourquoi, les deux seuls spectateurs de cette scène, muets et terrifiés, n'osaient proférer une parole.

Le vieillard, avec tout l'égoïsme de son âge, se cramponnait à la vie, prêt à immoler ce sang jeune et vigoureux pour

ajouter quelques heures à ses pâles jours d'hiver.

Et elle, pourquoi le prononcerait-elle le mot fatal? Ah! Dieu! si l'on tient à la vie, n'est-ce pas quand on a vingt ans et qu'on aime!

Les lèvres serrées, elle attendait.

Tout à coup, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un troisième personnage.

C'était André, qui, n'ayant pas reçu de réponse aux coups qu'il avait discrètement frappés, s'était décidé à entrer. Il parut sur le seuil, gai, souriant et ses lèvres s'entr'ouvraient déjà pour faire entendre son salut matinal, quand, prompte comme l'éclair, Marie le devança:

—André, s'écria-t-elle, je vous souhaite une bonne et heureuse année!

Puis, elle se jeta à son cou, en pleurant.

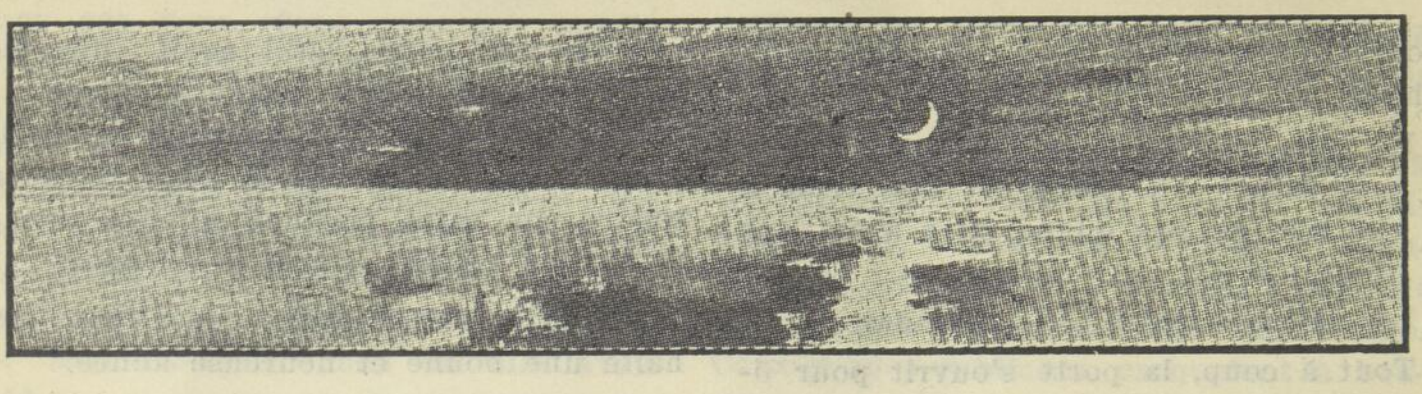
Prière au Christ

Lorsque la nuit du doute envahira mon âme,
Ne me repousse pas, mais prends pitié de moi,
Fais jaillir un rayon de l'immortelle flamme,
O Christ! rends-moi la Foi!

Aux pierres du chemin si mon pied heurte et butte,
En m'entraînant peut-être au bord du gouffre noir,
Etends vers moi tes mains pour parer à la chute,
O Christ, mon seul Espoir.

Quand mon coeur fatigué de désirs et de larmes
Cherchera dans le tien refuge, quelque jour,
Ouvre-le-moi, Jésus, et panse mes alarmes
Du baume de l'Amour.

Baronne DE BLONAY.



ACTUALITÉ

Dans la Brume

Par J.-D.

J'AI gardé le souvenir des nuits de brume en mer, et ce souvenir me hante toutes les fois que je lis le récit d'un naufrage ou d'un abordage.

La catastrophe du *Republic* l'a ravivé. Le navire et les quelques cents hommes qu'il portait ont été sauvés grâce à des secours appelés par le prodige de la télégraphie sans fil. Les circonstances du drame ont été favorables. Pour une fois, le hasard de la brume a été heureux, car la brume livre les marins au hasard. Elle réalise, pour le temps où elle règne, le paradoxe étrange d'un navire conduit par des aveugles.

Et cette seule pensée suffit à donner le frisson aux passagers que le paquebot emporte à toute vitesse dans sa course à travers les océans.

En pleine mer, au large de toute côte, le navire semble perdu.

Il n'a plus seulement sous sa quille l'immensité inconnue des profondeurs de l'abîme.

Le mystère l'enveloppe de toutes parts.

Plus de soleil, plus d'étoiles à observer pour déduire du calcul la position exacte.

Les vigies de la hune sont muettes, et l'on n'entend plus leur cri signalant une voile ou une fumée qui peuple un instant l'horizon désert.

Il n'y a plus d'horizon.

Le capitaine n'a plus cette vision magnifique d'un cercle immense aux bords duquel l'eau et le ciel se confondent, d'un cercle dont son navire est le centre.

Il n'y a plus d'air, plus de lumière, dans cette atmosphère lourde et floconneuse qui met un bâillon d'ouate épaisse sur toutes les bouches.

Seule, à travers la nuit douteuse, la sirène lance son cri lugubre, cri d'appel et de désespoir, à la fois hautain pour réclamer la route libre et pitoyable pour demander grâce.

* * *

Le chant de la sirène est une longue mélopée. D'abord grave, il finit en une note stridente qui vrille les nerfs.

Quand il résonne, à bord, on sursaute.

Quand on l'entend, à travers la brume, on veut se pencher pour le saisir comme s'il était un être dont on puisse percer le mystère.

En pleine mer ce cri est sans écho.

Par intervalle, le navire, dans sa hâte d'arriver au port, le pousse, comme les enfants qui ont peur chantent dans la nuit. C'est un bruit qui couvre tous les mille bruits indécis, énervants.

Mais dans la Manche, sur le banc de Terre-Neuve, partout où l'activité des hommes sur les mers est intense, la sirène retentit comme un glas funèbre. Ce n'est plus seulement le glapissement suraigu des courriers rapides qui conquièrent à force de vitesse et d'audace assez de gloire pour avoir le droit d'être sans pitié. Dans la brume où les sons ont des échos, les sifflets lugubres des cargo-boats retentissent comme des plaintes sourdes. Les cloches des voiliers tintent, et leurs

sons grêles évoquent le souvenir lointain des troupeaux isolés sur la lande déserte quand la nuit tombe et que le berger tarde à venir.

Impuissantes à percer la brume, les cloches des voiliers sont couvertes par les voix déchirantes ou graves des sirènes et des sifflets.

Elles disent l'effort colossal et vain des vies qui veulent être épargnées, et que d'autres vies menacent dans l'action mêlée du progrès en lutte incessante contre le passé.

Et puis enfin, il y a les pêcheurs dont les barques minuscules, invisibles, immobiles dans le calme plat de la brume, errent sans but sur la mer—si près de la mer qu'elles sont une proie facile et tentante.

La pauvre lanterne, ballottée au bout d'un mât sans voile, s'éteint.

L'équipage, épuisé par le travail du jour et la lutte vaine contre les ténèbres, dort dans le fond de la barque.

Un seul homme veille et souffle à intervalles réguliers dans un cornet.

Le son qu'il en tire expire devant lui.

Tout autour, dans la nuit, des ombres passent et leur sillage à vagues courtes fait trembler d'une secousse brusque la barque légère.

Et quand à l'aube la brume se dissipera, dévoilant le soleil dont les rayons brisés en paillettes d'or feront la mer joyeuse et sonore, nul ne saura si l'esquif fragile portant des vies humaines est en route pour le port natal ou s'il s'est abîmé dans le silence de la nuit vers les profondeurs où les marins dorment leur dernier sommeil avec leur navire pour cercueil.

Les grands navires qui domptent la mer et commandent à travers l'espace doivent penser aux petits bateaux de Terre-Neuve et de la Manche.

C'est aussi un record que d'épargner des faibles sans défense, mais non sans courage.

A mes Portraits d'Aieux

Ma vieille glace, a mis, dans son cadre déteint,
Petite ainsi que sont toutes les vieilles glaces,
Comme une eau qui s'endort sous un ciel qui s'éteint,
Luit doucement: parfois, les choses semblent lasses.

Mes aïeux, puis mes grands-parents, puis mes parents,
Gaiement s'y sont mirés à l'âge où l'on s'admire.
Et c'est là qu'ils ont vu—portraits si transparents!—
Leurs premiers blancs cheveux, puis leur dernier sourire.

Et j'y vois à mon tour, sur mon front jeune encor,
La neige se glisser lentement, mais sans trêve.
Je t'aime cependant, vieille glace, Trésor
Où mes portraits d'aïeux reviennent pour mon rêve.

Emile HINZELIN.

Scène de Mœurs Canadiennes

LA DONATION

Par Patrice Lacombe

Patrice Lacombe, notaire, mort à Montréal, le 6 juillet 1863, *était né en* 1807. *Il aurait pu être un de nos écrivains les plus goûtés et les plus lus, tant il avait un excellent esprit d'observation, malheureusement ses occupations absorbantes l'ont empêché de nous léguer une oeuvre forte et considérable. Néanmoins la jolie esquisse*: La terre paternelle *est à lire en entier. On y trouve la peinture exacte de scènes de moeurs qui ne sont pas encore entièrement disparues. Dans le tableau que nous reproduisons, M. Chauvin, un brave cultivateur et sa digne épouse, tous deux sur le retour de l'âge, ont décidé de se "donner" à leur fils aîné, afin de l'empêcher de partir pour le Nord-Ouest, où les Compagnies de traite attiraient, autrefois, les jeunes gens, sur la foi de belles promesses pas toujours réalisées.*

L'ENTRETIEN sur l'affaire importante de la donation projetée ne tarda pas à se renouer entre les deux époux. Le mari fit valoir de nouveau les raisons déjà données et d'autres qu'il crut propres à faire goûter ce projet à sa femme. Celle-ci fit ses remarques, ses objections; le tout fut largement discuté, tourné et examiné sur toutes les faces, et après mûre délibération, définitivement agréé de part et d'autre. Ils appelèrent alors leurs fils, et lui firent part de la résolution qu'ils venaient de prendre. Comme on le pense bien, le fils ne pouvait en croire ses oreilles; se voir tout d'un coup seul maître et possesseur de la terre paternelle, lui semblait presqu'un rêve; aussi, à la réitération des offres de son père et de sa mère, mit-il moins de temps à les accepter, qu'il n'en avait fallu à ceux-ci pour se décider à faire cette démarche. Il fut ensuite convenu que l'acte en serait passé le surlendemain; et tous trois employèrent le temps qui restait jusque là à en débattre les conditions.

Le jour arrivé, le père, la mère et leur garçon se préparèrent à se rendre chez le notaire. Comme c'était une affaire qui intéressait toute la famille, Marguerite fut invitée à les accompagner; on invita même, suivant l'usage, quelques parents et quelques voisins, amis intimes de la famille; et tous ensemble se dirigèrent vers la demeure du notaire. Au moment du départ, on fut indécis si l'on irait chez l'ancien ou le nouveau notaire; mais les avis étant pris, la majorité décida que l'on donnerait la préférence au nouveau, parce qu'il s'était fait annoncer comme un bon notaire, et qu'il faisait les actes à meilleur marché que l'ancien. Un quart d'heure après, on arrivait chez le nouveau praticien. M. Dunoir était en ce moment à sa fenêtre, lorsqu'il vit plu-

sieurs voitures s'arrêter devant sa porte et une dizaine de personnes en descendre:

—Bon, dit-il, mes annonces font effet; voilà déjà des pratiques.

Et allant lui-même ouvrir la porte, il introduisit les arrivants, leur offrit poliment des sièges, où tous prirent place, Chauvin, sa femme et leur fils, près du notaire, le reste, en seconde ligne, un peu à l'écart.

—Qu'y a-t-il pour votre service? demanda le notaire.

—Nous sommes venus, répondit Chauvin, nous donner à notre garçon que voilà, et passer l'acte de donation.

—Ah! dit le notaire, en s'efforçant de faire l'agréable, et lorgnant Marguerite du coin de l'oeil, je croyais que c'était pour le contrat de mariage de mam'selle.

Marguerite baissa la tête en rougissant; tous les autres se mirent à rire.

—Hé bien! mam'selle, reprit le notaire, quand vous serez prête, je serai à vos ordres, pour passer votre contrat de mariage; en attendant faisons notre acte de donation.

Tout en parlant ainsi, le notaire avait pris une feuille de papier, et y avait imprimé du pouce une large marge; puis après avoir taillé sa plume, il la plongea dans l'encrier, et commença:

Par devant les Notaires Publics, etc., etc.

Furent présents, J. B. Chauvin, ancien cultivateur, etc., et Josephte le Roi, son épouse, etc., etc.

Lesquels ont fait donation pure, simple, irrévocable et en la meilleure forme que donation puisse se faire et valoir, à J.-B. Chauvin, leur fils aîné, présent et acceptant, etc., d'une terre sise en la paroisse du Sault-au-Récollet, sur la rivière des Prairies, etc., bornée en front par le chemin du roi; derrière par le " tréquarrez " des terres de la côte Saint-Michel; du côté nord-est à Alexis Lavigne et à l'ouest à Joseph Sicard; avec une maison en pierre, grange, écurie et autres bâtisses sus-érigées, etc., etc. Cette donation ainsi faite pour les articles de rente et pension viagères qui en suivent, savoir:

Le notaire s'arrêta un moment, et dit à Chauvin qu'il allait écrire les conditions à mesure qu'il les lui dicterait:

—600 livres en argent.

—24 minots de blé froment, bon, sec, net, loyal et marchand.

—24 minots d'avoine.

—20 minots d'orge.

—12 minots de pois.

—200 bottes de foin.

—15 cordes de bois d'érable, livrées à la porte du donateur, sciées et fendues.

—Le donataire fournira aux donateurs 4 mères moutonnes et le bélier, lesquels seront tonsurés aux frais du donataire.

—12 douzaines d'oeufs.

—12 livres de bon tabac canadien en torquette.

—Une vache laitière.

—Deux...

—Pardon, monsieur, interrompit le père Chauvin; vous dites seulement: une vache laitière; mais je vous ai dit qu'en cas de mort, nous sommes convenus, mon fils et moi, qu'il la remplacerait par une autre.

—C'est juste, dit le notaire, nous allons ajouter cela:

—Une vache laitière qui ne meurt point.

—Bon, c'est cela, dirent les assistants...

—Deux voltes de rhum.

—Trois gallons de bon vin blanc.

Ici le notaire passa la langue à plusieurs reprises sur ses lèvres.

—Un cochon gras, pesant au moins 200 lbs.

—Un...

—Mais, papa, interrompit le garçon, voyez donc, la rente est déjà si forte! mettez donc un cochon maigre; il ne vous en coûtera pas beaucoup à vous pour l'engraisser.

—Non, non, dit le père, nous sommes convenus d'un cochon gras, tenons-nous en à nos conventions.

Là-dessus, longue discussion entre eux, à laquelle tous les assistants prirent part. A la fin, le notaire parut comme illuminé d'une idée subite:

—Tenez, s'écria-t-il, je m'en vais vous mettre d'accord; vous, père Chauvin, vous exigez un cochon gras; vous, le fils, vous trouvez que c'est trop fort; hé bien, mettons:

—Un cochon raisonnable.

—C'est cela, c'est cela, dirent ensemble tous les assistants.

En même temps, un éclat de rire, mais étouffé presque aussitôt, fit tourner tous les yeux du côté de Marguerite qui, depuis longtemps, faisait tous les efforts pour se contenir.

Le notaire la regarda, en fronçant légèrement les sourcils:

—Mam'selle, dit-il, pourrais-je savoir le sujet de?...

—Chut! Marguerite, dit le père...

Viennent ensuite les clauses importantes de l'incompatibilité d'humeur, du pot et ordinaire, du cheval et de la voiture en santé et en maladie, et puis, à la fin, l'enterrement des donateurs quand il plairait à Dieu de les rappeler de ce monde.

Nous ferons grâce à nos lecteurs du reste des charges, clauses et conditions de ce contrat, lesquelles furent de nouveau longuement débattues, et qui en prolongèrent la durée bien avant dans l'après-midi. Aussi ce ne fut pas sans une satisfaction générale, que le notaire annonça qu'il allait en faire la lecture. La lecture finie, le père, la mère et leur garçon touchèrent la plume en même temps que le notaire en traçait trois croix entre leurs noms et prénoms, lesquels devaient compter comme leurs signatures; puis le notaire signa lui-même son nom, en l'enlaçant d'un tournoyant paraphe, et procéda tout de suite à l'opération importante de mentionner les renvois et compter les mots rayés.

—Un... deux... trois... quatre.... Seize renvois en marge bons.

—Un... deux... trois... quatre.... Quarante-deux mots rayés et huit barbeaux sont nuls.

—Là, dit le notaire, voilà qui est fini. Il n'y a que mam'selle qui ne signe pas; mais je l'attends à son contrat de mariage; on verra si elle rira alors autant qu'elle le fait maintenant.

Après avoir tiré sa bourse et payé le coût de l'acte selon le nouveau tarif publié à la porte de l'église, le père Chauvin et tous les invités gagnèrent leurs voitures et se mirent en route.



Rhume de Cerveau

Monologue

—Je...— Il éternue.— Pardon... quel rhume! Satané Plumard, me faire aller au Vésinet à cinq heures du matin, avec un pareil coryza... C'est émotionnant, un duel... Je n'en avais jamais vu.... Du reste, tout s'est bien pa...pas...— Il éternue.—sé. Mais n'anticipons pas... Malheureusement pour moi, Plumard est mon ami... Cela n'est rien encore.... Mais il est auteur... c'est beaucoup..., et dramatique..., c'est...—Il éternue.— trop. Il prend tout au sérieux... Le public, par exemple, n'en fait pas autant pour ses pièces. Ainsi, moi, je ne tenais pas du tout à voir son drame... Mais comment résister à un auteur qui vous apporte, lui-même, un fauteuil..., vous emmène, malgré vous, et ne vous lâche que lorsqu'il vous a installé dans votre stalle?... C'est le spectacle...—Il éternue.—forcé... Et quelle stalle!... Juste dans l'entrée de l'orchestre..., en plein courant d'air... Le comble, c'est que je suis enrhumé... depuis...—Il éternue.— C'est effrayant. Malgré cela, la pièce m'a intéressé... Avez-vous vu la pièce à Plumard? Non... Les journaux vous ont appris que c'était un four complet... Alors, vous vous êtes abstenus... Eh bien! vous avez eu tort... Je l'ai vue et, quoique je sois bien enrhumé..., je vais vous en parler... C'est très bien... Le titre est une trouvaille... C'est...—Il éternue.— très original..., n'est-ce pas? On sait tout de suite qu'il s'agit... Mademoiselle...— Il éternue.— joue remarquablement bien son rôle... Charmante..., beaucoup de talent... Au troisième acte, elle a une robe en...—Il éternue.—Une merveille... Toute la salle pleurait... Ainsi, moi, qui la vois souvent..., je ne la reconnaissais pas du tout... Quelle toilette... Et la situation...—Il éternue.— palpitante.... Celui qui fait le mari est très bien aussi... Son entrée est une trouvaille... Il ouvre la porte..., s'avance en scène, très simplement, et s'écrie...—Il éternue.—Dieu vous bénisse! Je ne l'ai jamais vu si beau..., même dans la pièce de...—Il éternue.—, où il a eu un si grand succès ... Et les décors! Des chefs-d'oeuvre... Le premier, un jardin ; à droite, une cheminée monumentale... Non..., c'est à gauche..., dans le salon, la cheminée.... Le troisième, c'est le même que le deuxième: un grand salon..., avec un pavillon de chasse... Oh! non, le pavillon, c'est dans le...—Il éternue.—Mais, le plus réussi..., c'est le dernier..., une trouvaille... On aperçoit la lune derrière un nuage... Le nuage passe... et... —Il éternue.— Toute la salle pleurait; moi aussi..., mais c'était de mon rhume! Le directeur a bien fait les choses... Il est vrai que c'est Plumard qui a tout payé... Les actes sont très courts..., les entr'actes sont rares... Seuls..., les courants d'air sont nombreux... J'en sais quelque chose...—Il éternue.— Si vous allez à l'orchestre, ne vous mettez pas près de la porte de gauche..., c'est mortel; près de la porte de droite..., c'est exactement la même chose...—Il éternue.— Pour en revenir à Plumard, ce qui m'a frappé, dans son drame, c'est la partie comique.... On rit tellement qu'on finit par en pleurer... Au deuxième entr'acte, j'ai été au foyer... Très bien installé le foyer... A droite, une porte; à gauche, une autre porte; au mi-

lieu, un courant d'air. Oh! c'est le théâtre le plus aéré de Paris... L'été..., on doit y être bien à son aise... Mais, l'hiver, c'est...—Il éternue.— Au foyer, j'ai rencontré Plumard... Je l'ai vivement félicité... Je lui ai dit:

—Mon cher, permettez-moi de vous dire que...—Il éternue.— Il y a trop de portes, décidément.

Il a été touché de mon observation... Nous causions amicalement, lorsqu'une appréciation un peu vive vint frapper nos oreilles. Un vieux monsieur, en passant, s'était écrié:

—Quel est le crétin qui a écrit une idiotie semblable?...

Plumard se retourne et dit noblement: "C'est..."—Il éternue.— Il a été très digne... Immédiatement, on convint d'une rencontre pour ce matin, au Vésinet, à cinq heures... Nous montons en voiture. Plumard était plein d'ardeur.... Moi, mon rhume m'abrutissait... J'étais gelé... Pour comble, voilà que Plumard, voulant expliquer une riposte à son second témoin, brise une des glaces de la voiture... Le vent s'engouffre... Le froid redouble, et j'éternue à me fendre le crâne.... Enfin! nous arrivons.... Je descends de voiture dans un état...— Il éternue.— Ce n'était plus un témoin que Plumard avait en moi..., mais une machine...—Il éternue.— à éternuer... J'aperçois les deux témoins du vieux monsieur... Je vais au-devant d'eux... et je leur dis....—Il éternue.— Aussitôt, notre adversaire s'écrie:

—S'il en est ainsi, tout est arrangé...

Je reste stupéfait et de plus en plus... enrhu...—Il éternue.— mé... Plumard s'en va, bras dessus bras dessous, avec son adversaire... Nous les suivons, ahuris... Au restaurant, Plumard m'explique, enfin, que le vieux monsieur est le directeur du théâtre de Cannes..., qui, comme excuses, va monter sa pièce immédiatement. Moi, à la place du directeur, j'aurais préféré un bon coup...— Il éternue.— d'épée... Enfin! cela le regarde... Quant à moi, je pars avec eux ..., espérant que, sous un climat plus chaud, les courants d'air sont moins froids et que mon rhume sera bientôt... —Il éternue.— Merci!

Il sort.

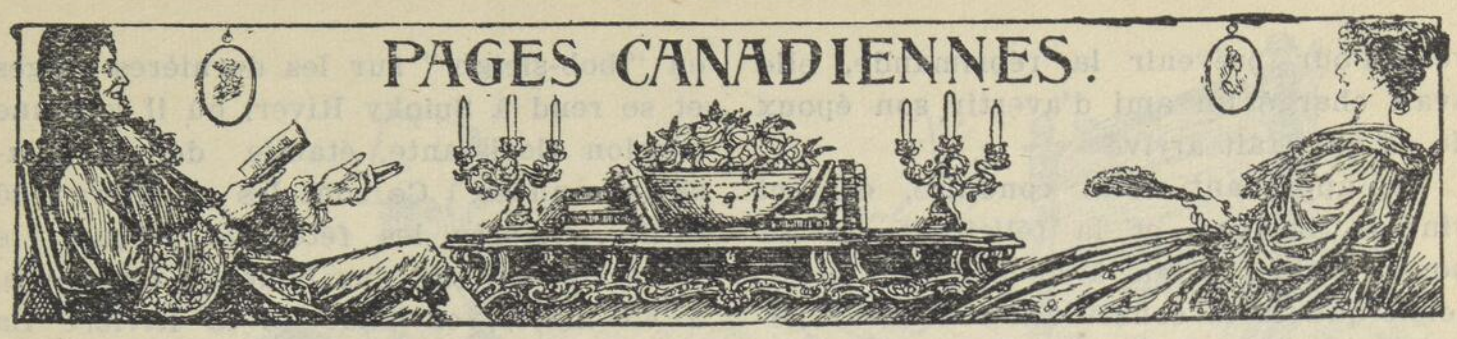
RÈVE

Si vous deveniez bergère
Et que je fusse berger,
En paix nous irions loger
Sous le charme et la fougère.

Nulle pensée étrangère
Ne viendrait nous déranger,
Si vous deveniez bergère
Et que je fusse berger.

Votre houlette légère
Au vent ferait voltiger
Des rubans... Sans y songer,
Vous m'aimeriez, ma très chère,
Si vous deveniez bergère!

Henri ALLORGE.



Faits et Anecdotes

MONT-ROYAL

COURSE délicieuse. Au petit jour, chaque matin, la montagne m'accueille avec un sourire nouveau. Que je l'aime, cette vieille montagne toujours belle, toujours verte! Que j'aime ses embrassements, sa voix. En sa compagnie, je me sens meilleur, mon être tout entier s'épanche en son vaste sein. Je deviens plus fort, plus enthousiaste. C'est un éternel printemps de jeunesse retrouvée, pleine de sèves.

Tiens, à bas les préjugés. Je choisis cet égoïsme à deux: "La montagne et moi." Je connais ses sentiers, ses collines, ses pics, ses douceurs, ses surprises, ses sapins, ses ormes, ses érables, et ils me connaissent aussi. Que de fois, seul, cheminant, j'ai prêté l'oreille à tes sauvages chuchotements, à ton indéfinissable langage. Que de fois mon oeil s'est fixé sur tes cascades frémissantes. Oh! que j'en voulais au soleil lorsque tes petites chutes étaient muettes, desséchées, taries. Une voix de moins pour écouter, causer, chanter, pleurer. L'être humain qui s'associe à nos troubles, ferme nos souffrances, mérite notre amour ; et la nature, la montagne, qui apaise, diminue, efface nos troubles n'aurait pas droit à nos affections? Ingratitude.

Je t'aime, ô beau Mont-Royal, je te confie mes joies, mes soupirs, mes pensées, mes peines, mon coeur. J'aime à m'asseoir sur tes rocs durs, à rêver sous tes arbres verts, à me bercer de tes chants joyeux, à me griser de tes senteurs agrestes, à vivre de ta vie. Je te prodigue mes caresses, mes ébats. Ton souffle calme mes doutes, ton parfun flotte sur mon âme. Seul avec toi, loin des discordances humaines, je me connais, je me sens homme. A mes faiblesses, à mes haines, à mes abattements, à ma pauvreté succèdent la force, l'oubli, le bonheur, la richesse. Dans toutes les saisons et sous toutes les températures, je t'ai vu souriant toujours.

Green in Summer, white in Winter
Ever sighing, ever singing.

Longfellow.

Je t'aime, ô beau Mont-Royal, et tu le sais. Quand sonne l'heure de la tâche quotidienne, je m'arrache de tes étreintes, en te ravissant tes marguerites, tes boutons d'or, tes fugères, tes rameaux, pour faire de mon lieu de travail un petit coin de verdure qui me parle sans cesse de toi.

L.-P. Dupré.

LA SEIGNEURIE DE JOLIETTE.

UN jour, en l'absence de l'honorable Barthélemy Joliette, la seigneuresse, son épouse, assiégée par un certain nombre de mendiants, n'avait pu résister à l'entraînement de son bon coeur: d'une aumône à l'autre elle avait donné jusqu'à quatorze minots de blé ! A la fin de la journée, réfléchissant qu'elle avait peut-être plus consulté sa générosité que sa discrétion, elle craignait de recevoir des reproches à cause d'une pareille prodigalité. Son inquiétude était assez vi-

ve. Pour prévenir la réprimande, elle avait chargé un ami d'avertir son époux de ce qui était arrivé.

En apprenant cette conduite, celui-ci vint la trouver, et la félicitant sur sa bonne action: " fais à l'avenir, lui dit-il, selon que te le conseillera ton coeur généreux, tout ceci t'appartient, ajouta-t-il, en lui désignant du geste, le manoir et les environs."

Digne et noble réponse, qui entoure de la même gloire, et la charité de l'épouse et la grandeur d'âme de l'époux.

Dans une autre circonstance, madame Joliette, dont l'oeil vigilant surveillait tout, s'était transportée auprès du vaste four, d'où l'on retirait en ce moment le pain qui devait nourrir sa nombreuse famille de serviteurs. Sur ses pas, comme d'habitude, les pauvres étaient accourus demandant l'aumône. Emue jusqu'aux larmes à la vue des haillons qui les couvraient, de la misère peinte sur leur figure, la noble dame leur distribua toute la fournée de pain. Les mendiants s'en retournèrent en bénissant son nom et celui de son époux, tandis qu'en souriant, elle donnait des ordres pour une nouvelle fournée.

Abbé Jos. Bonin.

POUR REUNIR DIX VOTES

EN mars dernier, les religieux oblats du Nord-Ouest étaient appelés à nommer un délégué devant les représenter à Rome pour l'élection d'un Supérieur-général. Voici le détail de l'opération:

" Notre évêque, monseigneur Girouard, ne peut réunir ses prêtres et obtenir leurs votes, il va aller de mission en mission, les recueillir. Il part d'ici—Edmonton—en " bob-sleigh " sur les dernières neiges et se rend à Smoky River, où il y a une mission florissante, établie depuis plusieurs années. Ce sont les premiers 100 milles. Après les fêtes de Pâques, le voilà sur les chemins boueux, détrempés, à 63 milles, en haut de la Rivière La Paix, il s'arrête saluer son ancienne mission Dunvegan, une des plus anciennes places de la Rivière La Paix ;et de là il se rend à Spirit River, qui n'est qu'à 15 milles au sud-ouest de Dunvegan. Mais de là à Grande Prairie, il y a 60 milles, et le Père qui a charge de cette mission a droit de donner sa voix.

Voilà l'histoire d'une élection. Faire 240 milles pour réunir dix voix et former un poll, est chose si peu commune, que je le crois un record et c'est pourquoi je vous le signale. On nous parle de certain comté dans Québec, où l'officier-rapporteur, en temps d'élection était autrefois obligé de faire des milles et des milles pour réunir les voix des électeurs. J'aimerais à savoir s'il a jamais fait 240 milles.

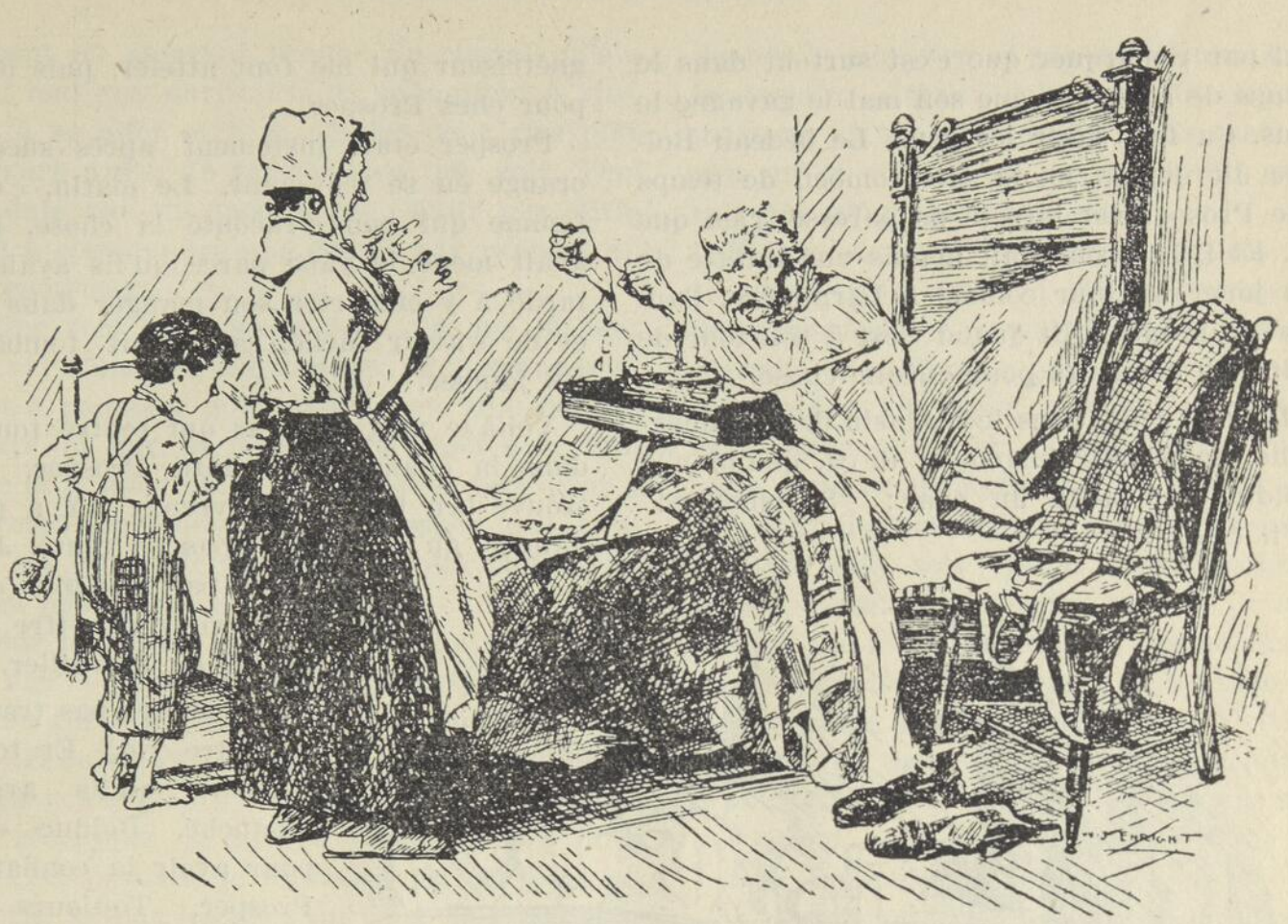
Un correspondant.

L'HON. A.-N. MORIN

LA modestie excessive de l'honorable A.-N. Morin est connue de tous; en voici un exemple:

Ayant dressé le tableau généalogique de sa famille, il lui avait donné le titre suivant : " Une généalogie de paysans, par l'un d'eux ". Puis, au-dessous, sous forme d'épigraphe, on lisait ces paroles empruntées à Béranger: " Je suis vilain, bien vilain, très vilain ".

A. Béchard.



Dans le Rang du Bord de l'Eau

Prosper Prend l'Electricité

PAR MISTIGRIS

APRES avoir fait et défait plusieurs ronds pour trouver où placer ses fromages à la crème, s'être assis à cheval, avoir bourré sa pipe et donné des renseignements généraux sur la santé des gens du Rang et tout particulièrement sur celle de sa femme (l'ex-veuve Rochette) laquelle, Dieu merci! est toujours vermeille et bien portante, Philémon a fait une pause savante. Puis, comme ils disent par chez eux, il s'est lâché:

—Vous n'êtes pas sans avoir connu Prosper?

—???

—Prosper Mitivier, du Grand Calvaire, qui a une petite jument cendrée qui s'appelle Caroline?

—???

—Non? Vous avez qu'à voir... Ça servirait à rien de vous le dépeindre d'icite; je vous le montrerai quand vous viendrez dans le Rang.

Prosper a pas fait un pouce d'ouvrage depuis sans manque quinze ans. C'est sa femme et ses enfants qui roulent toute, toute quand je vous dis. Ils sont pas riches, le Bon Yeu le sait; ils peuvent pas prendre d'engagé, ce qui fait que pour r'joindre les deux bouts le reste de la famille est obligé de travailler d'arrache-pied. Pendant ce temps-là, Prosper dort, mange, fume, lit la gazette et suce des oranges.

—Des oranges?

—Oui, il a vu dans la gazette que c'est bon pour les rhumatisses. C'est ses jambes qui sont figées, à ce qu'il dit.

—Il n'a pas passé quinze ans au lit?

—Oh! non, il sort dans les environs quand il fait beau. Il s'est fait soigner par un tas de docteurs; ils ont plein leur grignier de fioles; ça y a rien fait. Nous autres, on a

fini par remarquer que c'est surtout dans le temps de l'ouvrage que son mal le gavagne le plus. Ça fait jaser les gens. Le bedeau Bolduc dit depuis je ne sais comben de temps que Prosper est infecté de paresse, rien que ça. Et il se promettait depuis une lurette de lui jouer un tour comme à Larpinière, l'autre qui prend le lit quand c'est à son tour de faire les honneurs pour quèque chose.

L'autre jour, dans le magasin de M. Blackbolle, on parlait justement de ça, quand v'là Bolduc qui lâche un ouac: "Sprignefine!" qu'il crie...



—Springfield? pourquoi Springfield?

—C'est un nouveau sacre que Tânisse a rapporté des Etats quand il est venu aux fêtes. Toujours est-il que Bolduc nous dit qu'il a une idée par rapporte à Prosper. Il nous recommande de pas dire un mot et traverse en face chez un individu nouvellement arrivé avec de la métallerie et des boîtes avec des ingeants pour magnétriser.

—Des batteries électriques, je suppose.

—Oui, je m'en souviens à cette heure, c'est de même qu'il appelle ça. C'est un jack ben habillé, qui jase comme une invention. Au bout d'une demi-heure, v'là Bolduc et le magnétriseur qui me font atteler, puis on part pour chez Prosper.

Prosper était justement après sucer une orange en se plaignant. Le matin, c'est sa femme qui nous a raconté la chose, il leur avait mené le yâbe parce qu'ils avaient retardé à y emporter son manger dans le lit, et de s'avoir fâché, ça y était tombé dans les jambes.

Voilà le magnétriseur qui rentre tout seul dans la chambre, qui tâte Prosper, qui le trouve ben bas, ben fiévreux. "Y a pas de danger, qu'il dit, non, pas en toute. Je prétends pas non plus que je peux vous remettre en capacité de travailler, non ; vous pourrez pas travailler de votre vie." Et tout un discours qu'ils avaient amanché, Bolduc et lui, pour avoir la confiance de Prosper. Toujours est-il qu'il finit par y dire : "Tout ce que je peux entreprendre, c'est de vous soulager un peu. Je vous charge rien si ça réussit pas. Tout ce que vous aurez à faire, ça sera d'attacher à vos pieds, demain matin vers dix heures, les deux cordons qui sortent de cette boîte-cite, puis de donner vite trois tours à la petite manivelle qu'y a sur le côté."

On part sérieux comme des pains de sucre, sans revirer la tête, en faisant semblant de parler d'autre chose. Une fois dans la voiture, le jack dit au bedeau: "Faudra pas manquer de venir dans les environs demain, vers les dix heures; j'ai idée que votre Prosper va faire son mille en 2.40." Pis plus moyen d'y arracher une autre parole.

Rendu au village, le bedeau me dit d'attendre une petite escousse, qu'il a des commissions pour moi. Tout en donnant une portion au gris, je vois Bolduc qui passe de l'argent au magnétriseur ; pis le magnétriseur se met à faire des gestes sur un sens, pis sur un autre pour finir par courir quèque chose comme un

arpent en ambrant comme un cheval qu'aurait mal aux narfs. Pis ils se mettent à rire, pis à se plier et à se déplier pour rire plus à leurs aises. Je faisais rien que voir, j'entendais pas un mot, mais c'était pas difficile à comprendre que c'était par rapport au magnétrisage.

Une fois leurs steps finis, ils me lâchent un cri d'amener ma voiture. Et l'étranger se met à paqueter pour mouver en ville par les chars du soir. Je le mène au dépôt avec Bolduc et il nous quitte en espérant ben qu'on y enverra des nouvelles de Prosper, que c'est un cas qui l'intéresse un tas, que ça fera un beau poffe pour les journals.

Sur le retour Bolduc se penche sur moi et se met à parler entre le haut et le bas ben qu'on fût à dix arpents des bâtiments.

—Ecoute, Philémon, qu'il dit, si le Bon Dieu y met pas d'empêchement, je cré qu'on va réchapper ce pauvre Prosper, et y faire suer sa paresse, le torvisse! Va dire, en cachette, à tous les gens du rang de se trouver dans les environs du village du Calvaire un peu avant les dix heures. Requiens ben ta femme pour pas qu'elle aille éventer la chose avant le temps.

Me v'là donc barlandant dans le rang pour donner le mot, j'en ai pas oublié un. Aussi le lendemain, c'était plein partout, dans les maisons, dans les granges, mais rien qu'un peu sur la route pour pas faire voir que c'était une affaire amanchée.

Blasse baguette! vers les dix heures, quoisse qu'on voit venir à bride abattue, sous votre respèque, a moqué attelé, nu-pieds, trop d'écume à la bouche pour pouvoir sacrer à sa réfection? Prosper, monsieur, Prosper qui était magnétrisé d'un bout à l'autre. Par derrière, y avait le maire qui s'adonnait à passer dont que sa voiture avait renversé par rapport que son cheval s'était cambré en voyant passer Prosper avec la boîte de magnétrisage qui allait et revenait comme unne canne de tomatose à la queue d'un chien. Monsieur, quand même je m'ingérerais de vous raconter ça dans le fil, pas moyen, fallait y être. J'ai pas vu dans ma sacrée vie un cirque pareil.

—Et Prosper?

—Il s'a arrêté rien que quand la boîte s'est trouvée en ripes. Pis il est revenu chez eux par le bois, et, quand je suis parti pour la ville, j'ai su qu'il avait l'humeur pointuse sans bon sens et qu'il parlait de voir un avocat.



Conte d'autrefois

Comme la lune en son plein...

PENDANT toute la nuit, Shariar, dans son sommeil, avait poussé des cris, et tressauté, sur son lit à franges de perles, comme s'il eût voulu échapper à des ennemis invisibles. Le matin, lorsqu'il se réveilla, il se dressa sur son séant, les yeux grand ouverts, et lançant son poing dans le vide, il cria de toute la force de ses poumons:

—Chef des eunuques, arrêtez ces deux criminels, fermez toutes les issues du palais, pour qu'ils ne puissent s'échapper, et livrez-les à la question ordinaire, extraordinaire et exceptionnelle; arrachez-leur les ongles, les cils, les cheveux, un à un; coupez-leur les paupières, et faites couler, pendant cent ans, une goutte d'eau, toutes les cinq minutes, au creux de leur poitrine!

—Et où sont donc ces deux criminels? — demanda avec inquiétude, Shéhérazade, qui crut que son vénéré maître était atteint de folie sénile.—Et que vous ont-ils fait?

—Ce qu'ils m'ont fait, ce qu'ils m'ont fait? —s'écria Shariar, l'oeil hagard, et la figure empourprée.—Ils ont voulu attenter à ma vie...

Il ne fallut rien moins que les témoignages réunis de Dinarzade, et de quinze serviteurs zélés, qui veillaient, couchés en travers des portes, pour convaincre le sultan, qu'il avait été victime d'une illusion, d'un cauchemar continué dans l'état de veille.

Shéhérazade, qui ne manquait jamais l'occasion de rattacher ses histoires à un fait récent, et qui possédait, à ravir, le don de toucher le clavier de l'actualité, s'écria:

—Mon cher Seigneur, je connais un conte merveilleux, qui prouve justement à quel point l'illusion peut être tenace, et quel rôle considérable elle joue dans la vie.

—Alors, racontez vite!—répliqua Shariar. —J'aime mieux vos histoires que vos réflexions.

Après la quinte de toux nécessaire, Shéhérazade commença son récit, en ces termes:

—"Daoul était un honnête cordonnier de la ville de Bagdad, qui joignait aux qualités peu brillantes que nécessite cette profession, un rare courage et du prodigieux sang-froid. Il en avait fait montre dans maintes occasions, ce qui lui avait procuré, à défaut de fortune, faveur dont il était fort dépourvu, une réputation peu commune de bravoure; on l'appelait même dans le peuple toujours épris d'héroïsme, Daoul-le-Brave.

Un jour, qu'il bayait aux corneilles, il vit entrer dans son échoppe un personnage qu'il devina être considérable, malgré son vêtement très simple. Celui-ci prit familièrement un escabeau, s'assit, et dit:

—Daoul, je m'intéresse à toi: j'aime les gens intrépides, et le courage est la vertu que je prise le mieux chez un homme. Aussi je viens te procurer une occasion de faire une nouvelle preuve de la bravoure que le ciel t'a donnée en partage, et en même temps de réparer l'injustice de la fortune, trop parcimonieuse.

—Maître, je suis à vos ordres,—dit avec beaucoup de grâce le cordonnier qui ne manquait pas d'une certaine éducation et qui,—c'est assez naturel dans le métier qu'il exerçait,—possédait, comme on dit, du "vernis" et des "formes".

—Voilà la chose,—continua le personnage considérable, déguisé en commun des mortels, —il y a près d'ici, à trois jours de marche, une ville superbe, qu'on appelle la ville Bleue, et sur cette ville règne, avec une gloire incomparable, le fastueux sultan Omar-Khan, qui serait le plus heureux des princes, possédant à la fois la puissance, la richesse et la santé, s'il n'avait été séparé de sa fille chérie, dans des conditions particulièrement cruelles.

Cette princesse fut enlevée par un génie malfaisant, dans son plus jeune âge, et enfermée dans un palais terriblement gardé, et précédé d'un jardin fantastique peuplé des



monstres les plus sinistres. Le roi a promis la succession de son trône et la main de cette princesse, à l'audacieux qui parviendrait jusqu'à elle, malgré tous les obstacles, et la délivrerait. Nul jusqu'à présent n'a pu pénétrer; il faut que tu sois celui-là. Tous ceux qui ont tenté l'aventure sont tombés en route, et le plus hardi n'a pas été plus loin que les marches extérieures du palais; il faut que toi, tu pénètres jusqu'à la chambre de la Princesse, après avoir vaincu tous tes ennemis, et tu répandras ainsi un rayon lumineux de gloire sur Bagdad, ta ville natale.

—C'est bien!—dit simplement Daoul,—j'y vais!

Il remit quelques nippes dans un linge, noua le tout au bout d'un bâton, ainsi qu'on fait, alors qu'on va se mettre en voyage, plaça le bâton sur son épaule, et partit.

Au bout de trois jours de marche, comme l'avait dit le personnage considérable, il arriva à la ville splendide, dont il aperçut d'abord de loin les minarets dorés.

—Elle est fort belle, en effet, cette ville!—se dit Daoul, gagné par l'idée préconçue, tandis qu'il traversait des ruelles étroites, au milieu desquelles couraient des ruisseaux puants, coulant des maisons noires, sous les porches desquelles pourrissaient des chiens crevés, en proie à des légions de vers.

Il gagna ainsi une sorte de place publique où se trouvait une maison plus haute, au seuil de laquelle veillaient deux soldats lépreux.

—Voilà sans doute,—se dit-il,—le palais du fastueux sultan Omar-Khan?

Il entra donc et pénétra jusqu'à la salle du trône.

Justement le glorieux prince y donnait audience; assis sur un fauteuil dépaillé et drapé d'une étoffe de velours passé. Il recevait l'hommage de ses vassaux.

—Grand Roi,—fit Daoul, en s'inclinant par trois fois jusqu'à terre,—je viens de Bagdad,

pour tenter de délivrer la princesse ta fille, de l'odieuse prison où un monstre la tient enfermée!

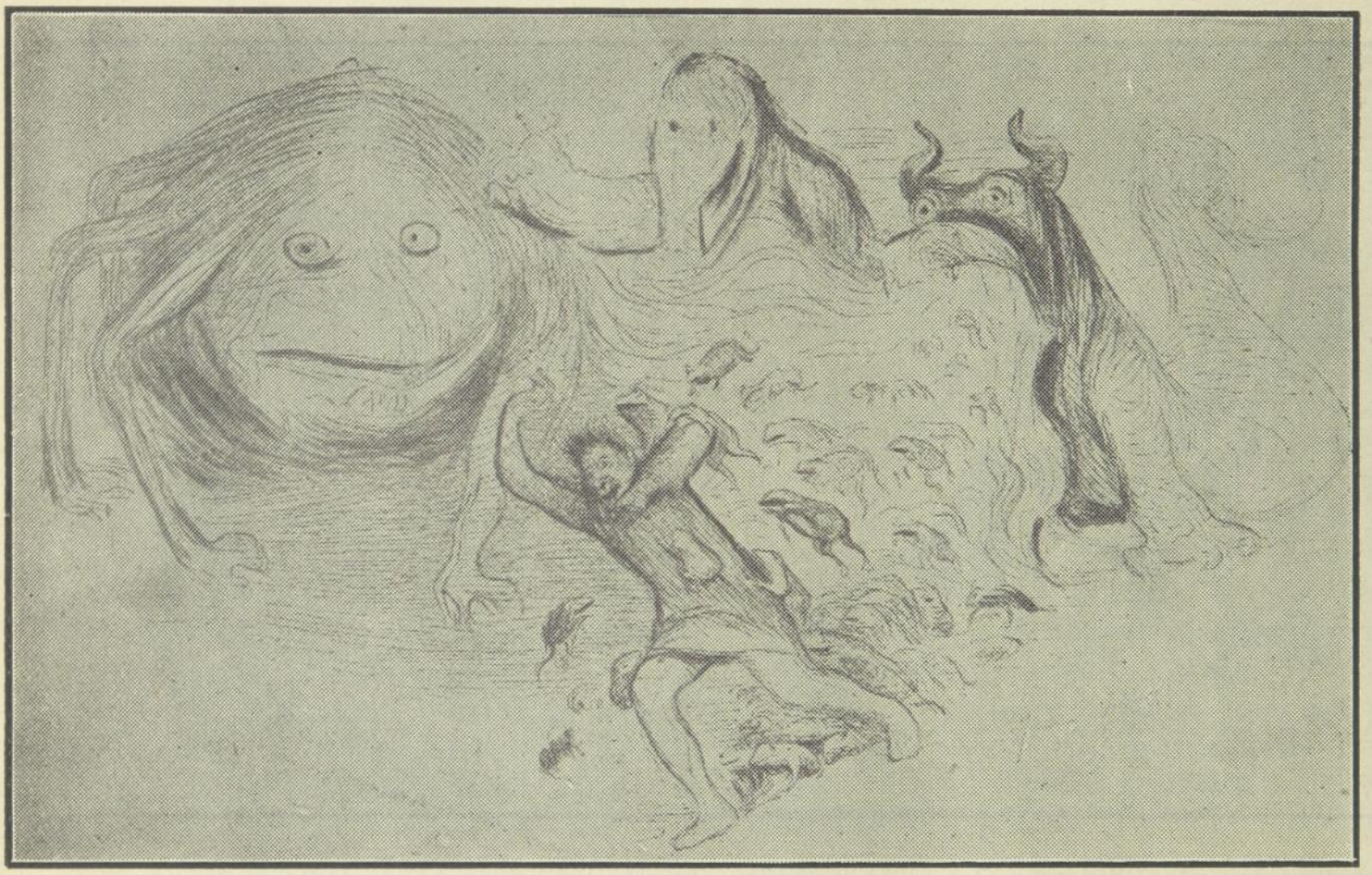
Le sultan ouvrit avec difficulté un oeil atone et chassieux, puis prononça, entre ses lèvres tremblantes de vieillesse, des mots dont le cordonnier perdit la moitié, à cause des dents qui avaient complètement, sauf une sur le devant, déserté les mâchoires de Sa Seigneurie Omar-Khan.

Daoul comprit à peu près ceci:

—"Eh! quoi, téméraire, tu aurais ce courage; écoute auparavant le récit des héros qui te précédèrent dans cette périlleuse entreprise, et si ton sang ne se glace pas dans tes veines, tu pourras ensuite y courir librement... Parle, Ben-Azi!"

Ben-Azi, un homme taillé en hercule, aux épaules puissantes, et aux muscles hardis, dont les saillies avaient fait craquer les manches de ses vêtements, portant un visage rude, dont le menton avançait, sous des maxillaires saillants, comme ceux de la brute, surmonté d'un front étroit, mangé par la laine de la chevelure, fit trois pas en avant, et dit, en toisant la taille du cordonnier, de son regard de boeuf dédaigneux:

—"Sache, malheureux et faible combattant, ce qui attend ta témérité; après avoir traversé un pays atroce, sans eau, sous un soleil qui te rissolera le crâne, et après avoir marché sur des sables mouvants qui te tireront les pieds, tu arriveras à la porte du jardin enchanté, gardé par sept dragons, qui vomissent des flammes, et qui, lorsqu'ils crachent, font germer aussitôt des milliers de crapauds, et ceux-ci monteront à l'assaut de ton corps. Si cependant tu trompes leur vigilance, tu entreras. Alors, tu te trouveras au milieu d'un peuple de statues gigantesques, représentant les monstres les plus horribles, dont l'image ait pu germer dans l'imagination humaine; des monstres à huit bras et à huit jambes; des géants à quatre gueules; des accouplements horribles avec la tête d'un lion, les ailes d'un aigle, le corps d'un crocodile; et tout à coup, lorsque tu avanceras, ces statues s'animeront, se dirigeront vers toi, en rétrécissant, à mesure, leur cercle redoutable: leur souffle, bientôt, t'effleurera la figure, leurs bras te saisiront, leurs mâchoires s'ouvriront béantes, et si tu ne sais pas les paroles magiques, qui peuvent les rendre à l'immobilité, tu seras écrasé, broyé, dévoré, digéré en quelques secondes . . . . . .



"Je suppose que tu passes, cependant,—je

le veux bien,—et que tu te diriges vers le palais. Alors, tu en montes les marches, mais à mesure, elles s'enfoncent, sous toi, comme si tu marchais sur de la chair humaine, tendue au-dessus d'un précipice; tu t'agrippes, tu te retiens frénétiquement à un rebord de pierre, il cède; tu te rattrapes à une rampe de métal, elle fond, sous ta main, comme de la glace, et toujours tu aperçois sous tes pieds un vide de plusieurs milliers de pas, un gouffre au fond duquel rampent des animaux visqueux.

"Pourtant tu arrives à sortir de cette



épreuve,—je le veux encore, — tu pénètres alors dans une première pièce à laquelle tu ne vois aucune issue, et soudain les murs en bronze deviennent rouges, chauffés par une flamme invisible, ils t'envoient leur reflet brûlant et terrible, qui t'étouffe et te dessèche la poitrine; ton souffle devient haletant; soudain, ces murs se rapprochent et te roussissent les cils, la barbe et les cheveux; ta peau se boursoufle et se fend, ta chair grésille, dans quelques minutes, tu seras bon à manger et cuit à point!

"C'est là où je me suis arrêté!—dit en terminant le farouche Ben-Azi,—et c'est moi qui de tous ait été le plus loin; aussi je doute, jeune présomptueux, que tu parviennes seulement à la moitié du chemin!"

—C'est bien!—dit simplement Daoul dont ce semblait être le mot favori, — j'y vais, quand même, nous verrons.

—Va! dit le Roi, en bégayant et en lançant quelques bulles de salive, vers son interlocuteur,—et si tu parviens jusqu'à ma fille, ce sera certes la plus belle merveille de toutes celles que tu auras vues, et celle qui te plongera dans la plus grande stupéfaction, car elle est belle, comme la lune, en son plein.

Daoul alla son chemin, décidé à pousser, jusqu'au bout, l'aventure.

D'abord, il traversa le pays terrible, qui lui sembla assez brûlé du soleil, mais guère davantage que son échoppe de Bagdad, pendant les chaudes journées d'été, où la chaleur y était inclémente. Il gagna, au bout de peu de temps, la porte gardée par les sept dragons; ils lui semblèrent effrayants, avec les flammes sortant de leurs bouches. Mais lorsqu'il en approcha, et les toucha, il constata qu'ils étaient en porcelaine fort bien imitée, et que ce qu'on avait pris, pour des milliers de crapauds, n'était qu'une multitude de petites pierres vertes.

—Je bénis Allah!—dit à part lui le bon Daoul,—de ne pas m'avoir donné une imagination trop féconde et trop inventive comme celle de mes prédécesseurs, et si je continue ainsi, j'arriverai, sans nul doute, jusqu'à la princesse, belle comme la lune en son plein.

Il pénétra dans le jardin magique, et trouva là, en effet, un peuple entier de statues fantastiques; il avait à sa gauche un Bouddha horrible, qui roulait des yeux furieux, et agitait ses bras multiples; il le vit distinctement s'avancer vers lui sur ses huit jambes; malgré toute sa bravoure, Daoul

céda au premier mouvement, et s'enfuit : mais quand il se fut ressaisi et gourmandé pour sa crainte honteuse, et qu'il marcha droit au monstre, il vit qu'il n'avait pas bougé de son socle, et que seule sa terreur imaginative l'avait fait mouvoir; il le toucha et le monstre resta figé dans son immobilité de pierre.

—Est-ce que toutes les terreurs de la vie auraient la même origine?—se demanda sentencieusement Daoul.—Et toutes ces affaires ayant pour base la terreur est-ce que toutes les...

Mais il réfléchit que ce n'était ni le lieu, ni le moment de philosopher, et il se prépara à affronter les autres épreuves, pour atteindre la princesse de ses rêves.

Il se dirigea donc vers l'escalier.

La première marche fonça, en effet, sous ses pas, mais il ne vit pas le précipice; la seconde fonça également, et il s'aperçut alors que ce n'était pas l'escalier qui se dérobait, mais bien les jambes tremblantes de celui qui le montait.

Il pénétra dans la chambre fournaise; les murs étaient déjà rouges comme s'ils l'attendaient.

—Evitons encore cette grillade,—se dit-il, —et c'est fait!

Il alla au mur, le palpa; il était froid, et la tenture dont il était revêtu lui donnait seule cette couleur effrayante.

—Allons, le Ben-Azi n'est qu'un couard!—conclut sentencieusement Daoul.

Mais ayant touché le mur, ce mur s'ouvrit et mit à jour une longue galerie que suivit le cordonnier, et qui le mena dans une salle superbe garnie de porphyre, où, sur un trône, et parée comme une châsse, se tenait la princesse prisonnière.

—Allah! qu'elle est belle! qu'elle est belle!... ne put s'empêcher de crier Daoul, gagné par tous les récits merveilleux qu'on lui en avait faits.

Mais, lorsqu'il fut près d'elle, il vit d'abord qu'elle dormait.

Ensuite, il la contempla tout à loisir, et s'aperçut que cette jeune princesse "belle comme la lune en son plein", avait sérieusement dépassé la cinquantaine, et que sa vie séquestrée n'avait pas contribué à lui conserver la jeunesse et la fraîcheur, car mille plis rayaient sa peau jaune et terreuse; des mèches de cheveux gris s'échappaient de dessous son diadème, et son nez pointu descendait jusqu'à ses lèvres sèches et pâles, tandis que, pour le rejoindre, le menton accomplissait le même chemin en sens inverse.

—Le fastueux sultan Omar-Khan avait raison de dire que c'était la merveille qui me plongerait dans la plus grande stupéfaction, se dit-il, en tous cas, c'est la seule qui me met véritablement en fuite...

Et il courut à toutes jambes.

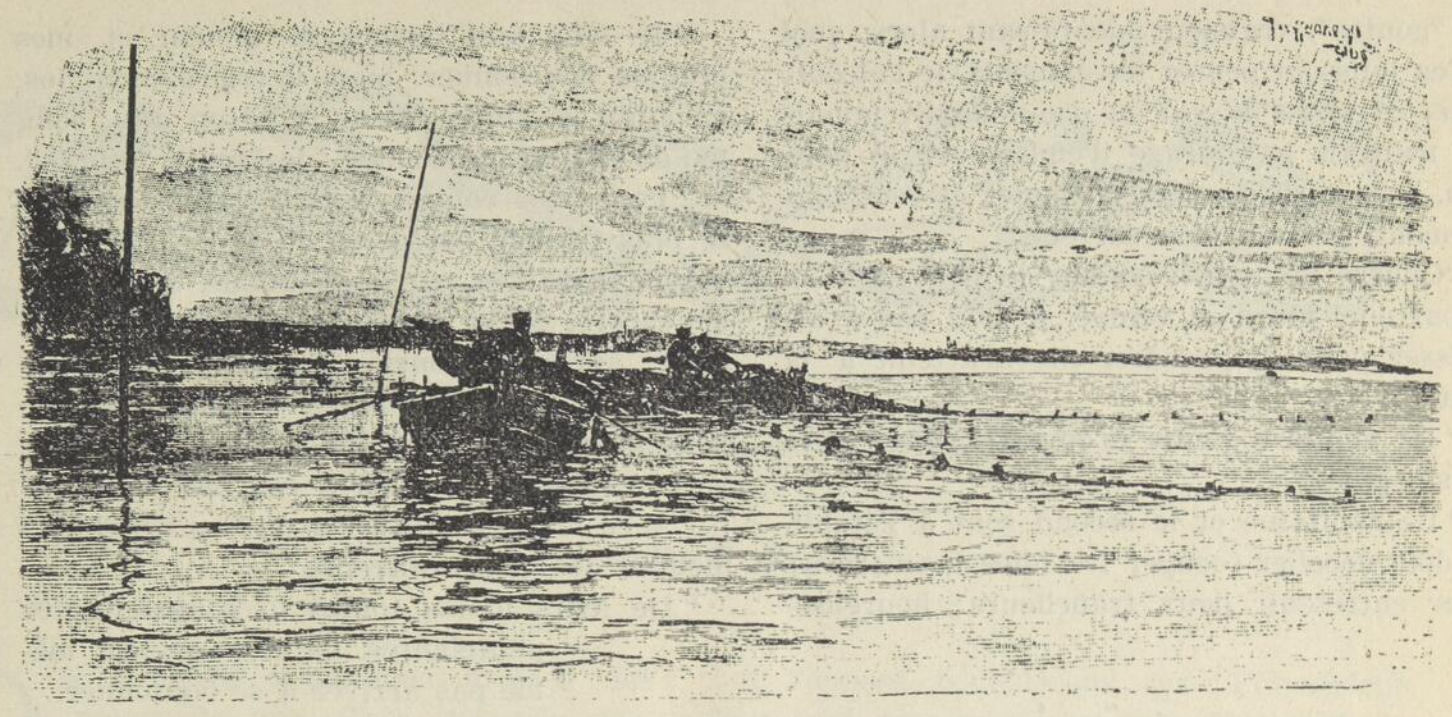
Il regagna, en deux jours, tant il alla vite, son échoppe de Bagdad.

—Au moins, se dit-il, ici, tout est positif, certain, il n'y a pas d'illusion, ma misère est bien réelle, et je ne crains pas de voir mon cuir se changer en pelure de datte!

—Telle est la fin et la morale de cette histoire merveilleuse qui cadre admirablement, mon cher Seigneur, avec vos rêves de cette nuit,—dit en terminant Shérérazade. Cela prouve que l'illusion joue un grand rôle dans notre vie; elle se place le plus souvent entre la vérité, et nous, nous aveuglant sans cesse, et nous empêchant de discerner l'aspect réel de toutes choses, ainsi...

—Peuh!—fit Shariar amer,—mieux vaut conserver ses illusions, car la vérité serait parfois cruelle, et il est heureux pour certaines personnes, qu'on les considère, à travers les voiles du passé, plutôt que de les voir telles qu'elles sont dans le présent!

Et, en disant ces mots, il fixait de ses yeux vairons, la vieille Shéhérazade, qui elle aussi, avait été, jadis belle "comme la lune, en son plein".



Les Grandes Pêches

Par PIERRE VOYER

DES économistes placent le blé, la pomme de terre, le hareng et la morue en tête de la liste des aliments dont l'abondance et le bon marché peuvent être considérés comme providentiels. Et il se trouve que ce sont tous des aliments maigres, partant de ceux qui sont les plus sains et de ceux dont on peut faire usage chaque jour de l'année.

Nous nous émerveillons de l'abondance presque toujours égale de la morue et du hareng. C'est que la morue peut produire individuellement jusqu'à quatre millions d'oeufs par année et que si tous arrivaient à heureux terme, la mer serait littéralement remplie de cette espèce—une morue pouvant arriver à peser jusqu'à 100 livres.

La femelle du hareng peut produire jusqu'à 70,000 oeufs. Ce poisson ne semblait pas connu autrefois; il n'en est pas fait mention au-delà d'un petit nombre de siècles. Plusieurs pays, notamment la Hollande, lui ont dû leur première prospérité.

Le hareng se prête à des préparations et à des mises en conserves qui en rendent l'exploitation très variée quant aux prix. Les plus beaux types sont mis dans la sauce aux tomates, comme la sardine dans l'huile, et rapportent de beaux bénéfices.

Depuis quelques années, la morue est aussi l'objet de classification et de sélections qui en ont augmenté la valeur, tout en laissant à peu près au même prix les types ordinaires.

Son huile dont la vertu reconstituante est universellement reconnue, donne aussi un excellent revenu, mais c'est un article couramment falsifié depuis quelques années.

Ces grandes pêches sont très pénibles. On va en juger par ces paroles d'un vieux pêcheur:

"Par un temps calme, la levée des lignes est une opération qui ne demande pas d'efforts excessifs. Mais tirer pied par pied, d'une profondeur de 70 à 100 mètres, une longueur de 800 mètres de cordes, dans une marée de hâle, c'est-à-dire lorsqu'il vente frais, c'est là un travail littéralement exténuant.

"La levée des lignes, qui dure quatre heures en moyenne, peut atteindre de huit à douze, en ces jours de dur tirage. J'en ai vu —et j'ai été quelquefois de ceux-là—qui n'avaient même plus la force de remonter sur le navire.

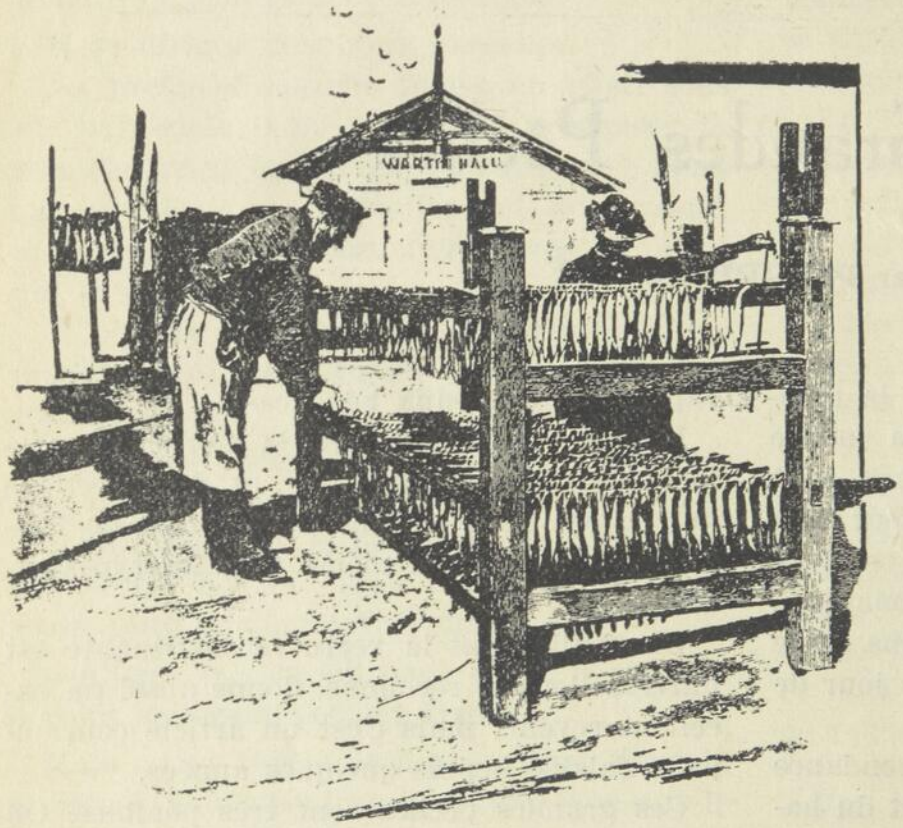
"A peine accostés, ceux du bord vous ont bien vite fait passer un "pichet" de vin ou

la "goutte", vraiment bienfaisant alors, quoi qu'en puissent penser les ennemis de l'alcool ; sans ce verre de vin ou d'eau-de-vie, jamais on n'aurait le courage d'embarquer le poisson, les lourds paniers de lignes et tout l'armement, ni soi-même surtout.

"Quatre mille morues sur le pont ! On en a partout, jusqu'au ventre, je n'ai pas à me baisser pour la prendre, elle m'atteint à la poitrine.

" Le moindre roulis m'emporte avec cette masse gluante.

" Le capitaine et le second sont à l'établi, je dois décoller (couper les têtes des morues) pour entretenir deux trancheurs ; heureuse-



Le séchage du hareng

ment les deux n'en valent pas un bon et je réussis à les suivre, sans trop de peine en commençant, mais vers la fin, on est obligé de me stimuler par quelques volées de coups de bâton. La séance dure un temps infini ; entré dans mon parc vers dix heures du matin, il est près de onze heures du soir lorsque j'en sors pour souper. On ne s'est interrompu que pour une collation rapide et pour absorber quantité de boujarons.

"Les chaloupes sont revenues moins chargées, trois mille morues seulement, mais c'est encore trop pour moi. Mes forces diminuent. Par moment, je ne peux plus suffire à ma tâche.

" Je sens mes tempes se gonfler et mes oreilles bourdonner, mais derrière mon dos, on agite continuellement le bâton afin, comme on dit, de me donner "de l'huile de bras".

" Pour moi comme pour tous, le moment le plus pénible est celui du lever. Echauffé par le travail et par les boissons, on se traîne encore. Mais reprendre son chemin de croix, après un court sommeil, pendant lequel vous n'avez guère eu le temps que de vous dégriser ou tout au plus de rafraîchir votre capacité de souffrir, cela est horrible.

" A ce moment-là j'ai vu de vieux matelots pleurer de misère affreuse.

" De leurs mains toutes déchirées, toutes pantelantes, ils ne pouvaient même pas arriver à se boutonner.

" Leur premier soin, en arrivant sur le pont, était de les plonger dans l'eau pour en calmer la fièvre.

" Malheur à ceux qui s'embarquent là-dedans et dont le sang n'est pas pur.

" La moindre écorchure, la moindre piqûre devient une plaie qui s'élargit sans cesse et s'approfondit jusqu'aux os.

" Et comme on se pique tous les jours, les mains finissent par passer tout au vif."

Une autre raconte : Quand le mauvais temps survient, pour éviter le travail pénible de la levée de l'ancre dont la chaîne mesure 300 mètres, on ne se décide à appareiller que si le navire paraît compromis. Souvent, il est trop tard ; l'état de la mer ne le permet plus, et on hésite à perdre le câble en le coupant. Une lame un peu forte suffit alors pour couvrir le navire et l'entraîner dans les profondeurs de l'océan. Enfin, quand les opérations de pêche sont commencées, les pêcheurs vont tous les jours dans de légères embarcations appelées *doris* et montées par deux hommes, lever les lignes à plusieurs milles du navire.

Si les mauvais temps ou une brume intense si fréquente dans ces régions surviennent alors, les hommes ne peuvent plus regagner leur navire et s'en vont *en dérive*.

L'Art du Tatouage

Par le Dr F. R.

ON A étudié le tatouage à bien des points de vue. Très répandu partout, il a diverses origines. Il est dû à des idées religieuses, ou bien forme des signes distinctifs entre les tribus, ou encore est donné en récompense aux vaillants, ou enfin, véritable initiation, marque le passage de l'enfance à l'âge adulte.

Il se pratique de diverses façons, soit par brûlures (Australiens) qui forment des cicatrices surélevées, soit par incisions larges et brutales (nègres), soit enfin par fines piqûres et alors il devient un art.

Nous voulons l'examiner à ce dernier point de vue. Plus une race possède un art évolué, plus son tatouage sera beau. Ainsi les Australiens ne connaissent qu'un dessin très primitif ; ils tracent des droites parallèles et des angles sur leurs armes, sur leurs quelques ustensiles ; ils ne sont point parvenus à la conception du polygone, de la courbe, de la spire. Ils ignorent la symétrie, l'alternance et les divers principes qui président au groupement des dessins ornementaux. Aussi leur tatouage est-il fruste, simplement composé de quelques droites parallèles ou se coupant, ou encore d'un simple pointillé.

Les nègres fétichistes ont un art grossier, tracent des lignes et des angles qu'ils répètent en séries, se servent peu de la courbe et de la rosace. Leur tatouage est uniquement composé de quelques droites parallèles ou qui se coupent.

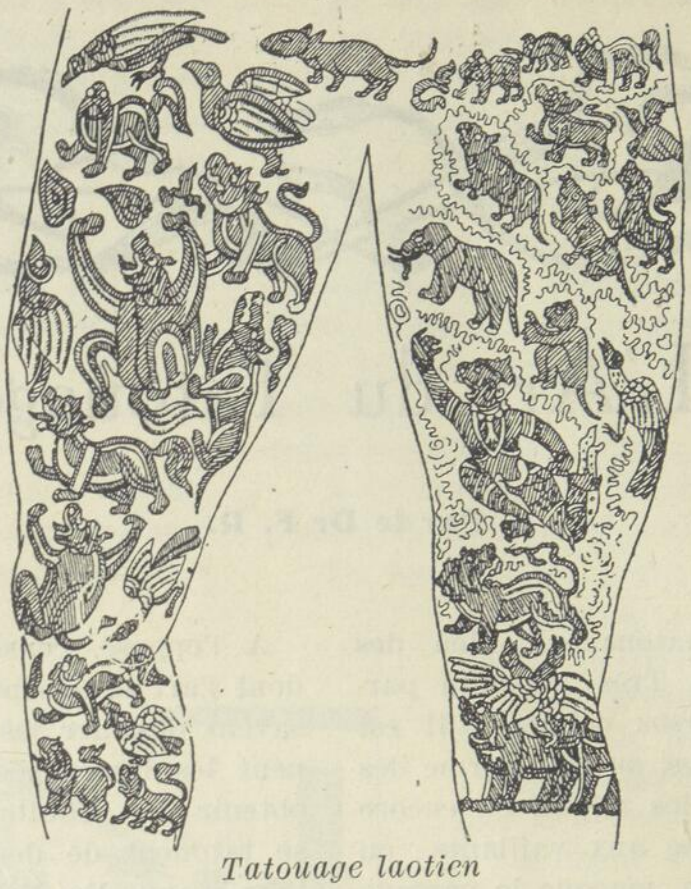
A l'opposé, considérons les Polynésiens, dont l'art ornemental est très développé. Ils savent dessiner les courbes, la spire, combinent les lignes géométriques de manière à obtenir des résultats harmonieux. Aussi ils se tatouent de dessins très compliqués et très beaux. En Nouvelle-Zélande, les figures sont surchargées de courbes serrées et parallèles qui encadrent la bouche, le nez, les yeux. Aux îles Marquises, les voyageurs ont tous admiré la perfection et la finesse des lignes de tatouage. Les figures d'animaux se mêlent harmonieusement au dessin géomé-



Tatouage japonais pratiqué sur un riche Américain

trique, sur le corps humain comme sur les objets sculptés. De même que l'art ornemental, les dessins de tatouage ont varié depuis la découverte de ces îles, comme en font foi les descriptions des voyageurs.

En Nouvelle-Guinée, l'art ornemental est très développé, mais le tatouage est peu pratiqué. Pourtant les femmes de la tribu Motu se tatouent; et elles le font avec une perfection qui ne le cède en rien à celle des Polynésiens.



Tatouage laotien

Les Américains nous ont appris à admirer l'art si original des Haïdah, peuple de la Colombie, qui représente l'homme et les êtres suivant des courbes régulières leur donnant l'aspect de dessins géométriques. Or leur tatouage est en tout semblable aux dessins qu'ils sculptent sur le bois. Il suffit de voir un tatouage haïdah pour le reconnaître entre mille.

Le tatouage constitue donc une manifestation artistique et non des moindres des races primitives. Il est même arrivé que pour les Guanches des îles Canaries ce soit la principale qui nous reste. Ce peuple ne se tatouait pas au sens propre du mot, signifiant une blessure de la peau dans laquelle on introduit une substance colorante. Mais il s'imprimait des dessins sur le corps au moyen de matrices ou *pintaderos*. On a retrouvé ces matrices, dont le musée de Las Palmas (Canaries) possède une belle collection. On peut y reconnaître quel était l'art ornemental de cette race aujourd'hui disparue. Les Guanches connaissaient les figures polygonales, dessinaient la rosace, savaient inscrire les figures les unes dans les autres: le cercle dans un carré, la rosace dans un cercle, etc. Ils opposaient et alternaient les dessins, savaient même disposer les figures suivant un double plan de symétrie; mais ils ignoraient les figures compliquées dont l'art grec fit plus tard un si bel emploi: grecques, spires, flots.



Tatouage néo-zélandais sur une statue funéraire.

En extrême Orient, le tatouage, au contraire, n'est pas composé de dessins géométriques. L'art sino-japonais les a, de nos jours, abandonnés, mais les a employés autrefois, car on en trouve encore sur les vases rituéliques. L'artiste s'applique à reproduire avec fidélité les êtres et végétaux, on conçoit des monstres fantastiques. Aussi le tatouage est-il purement figuratif. Ces femmes si bien drapées et si fines, dessinées sur les kakémonos japonais, se retrouvent non moins gracieuses dans les tatouages. Hommes, monstres et fleurs forment le thème décoratif.

De même, les Laotiens gravent sur la peau les monstres et les figures fantastiques chères à l'imagination chinoise; on n'observe pas le tatouage linéaire.

En Birmanie, la mode indoue domine; les figures de tatouage sont des femmes, des arbres, des scènes de la vie.

Chez nous, l'art du tatouage est laissé au bas peuple; aussi est-ce un art avili. Les représentations en sont grossières, et, en général, mal exécutées. —



Tatouage haïdah, Amérique du Nord.

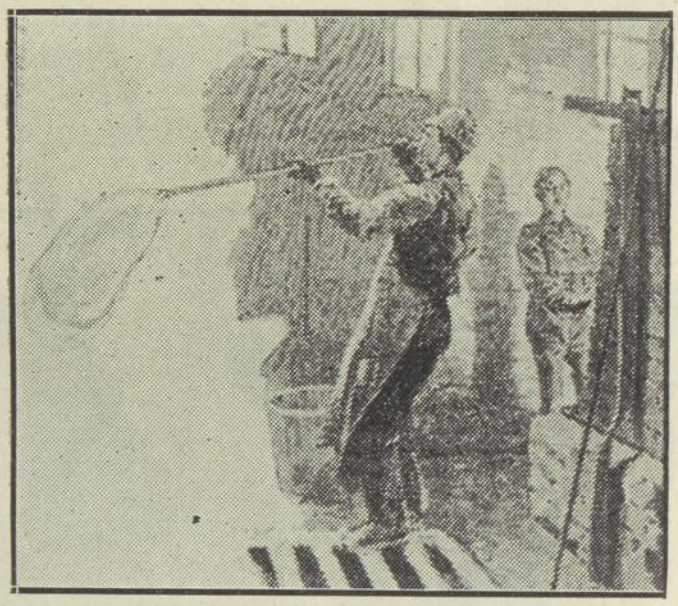
MOSAÏQUE

Trois comtés d'Ontario veulent l'interdiction de la circulation des automobiles deux jours chaque semaine.

✣

Le village de High-Halden, près d'Ashford, en Angleterre, détient sans doute un record assez original, celui du nombre des jumeaux. L'on voit, en effet, arriver chaque jour à l'école dix enfants qui forment cinq paires de jumeaux authentiques et appartiennent tous les dix à la même famille.

✣



Le soufflage des bouteilles

✣

Les chemins, sentiers et trottoirs de Central Park, New-York, représentent une longueur de 46 milles.

✣

Dans certains hôtels de Suède le prix des repas est moindre pour les femmes.

✣

Depuis vingt-cinq ans, la lutte contre la tuberculose est si active en Allemagne, que la mortalité de ce chef a diminué de 50 p.c., ce qui équivaut à 30,000 vies sauvées par années.



Premier essai de traîneau-automobile

✣

Le plomb a été connu et employé de toute antiquité. Homère nous dit que le bouclier d'Agamemnon était décoré de lames de plomb qui servaient, dans une certaine mesure, à amortir les coups. Les livres du célèbre poète grec Hésiode étaient écrits sur des plaques de ce métal, que les alchimistes du moyen âge appelaient Saturne.

✣

La mélancolie vient du caractère, la tristesse vient de la vie.

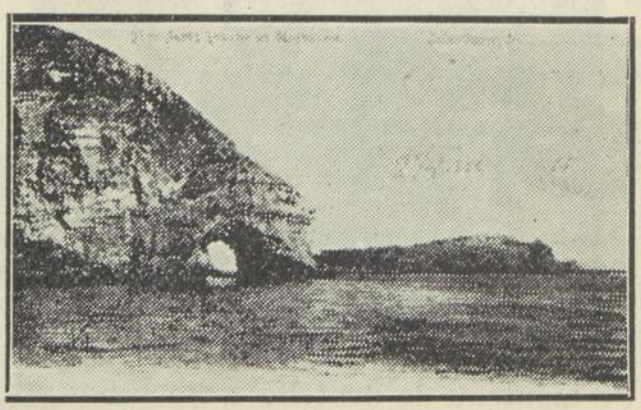
✣

Il y a 64 aveugles par 1,000,000 d'habitants, sur la terre.

✣

On fabrique maintenant des dents avec du papier.

✣



Le Cap Percé de Langlatte de St-Pierre et Miquelon



Prof.

LAVOIE

FABRICANT EXPERT DE PERRUQUES ET TOUPETS POUR DAMES ET MESSIEURS

—

Maison fondée en **1860**

—

Cheveux teints dans toutes les nuances desirees. Coiffures pour Bals et Soirees

Assortiment complet de **Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornements en Tous Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

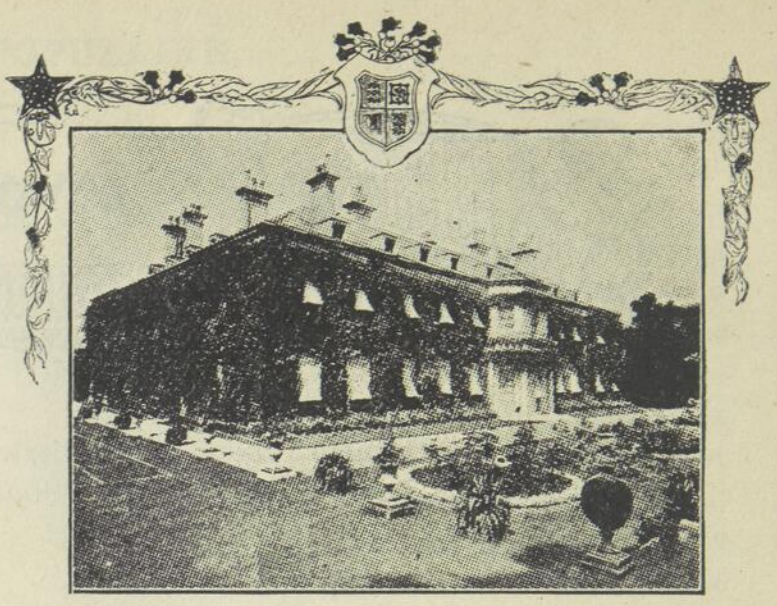
No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST

Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

✣



Ce manteau de dentelle a été vendu $3,200 et il est la propriété d'une Anglaise de Londres.



Crompton Place est la maison célèbre dans toute l'Angleterre par les lierres qui la recouvrent presque entièrement.

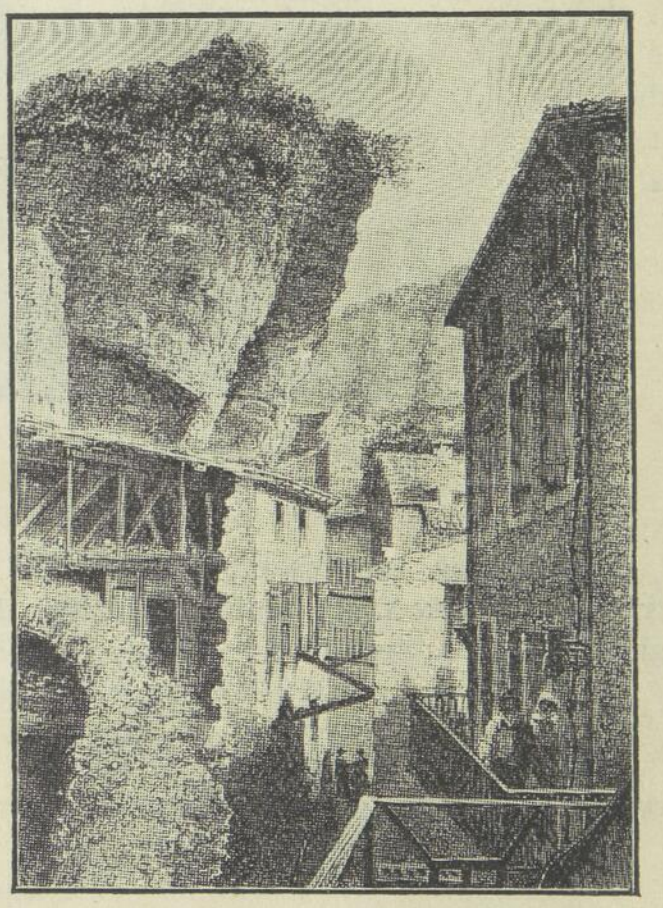
✣

" Si je faisais un livre, disait Henri IV, je voudrais qu'il y eût dedans de quoi réfléchir et de quoi rire."

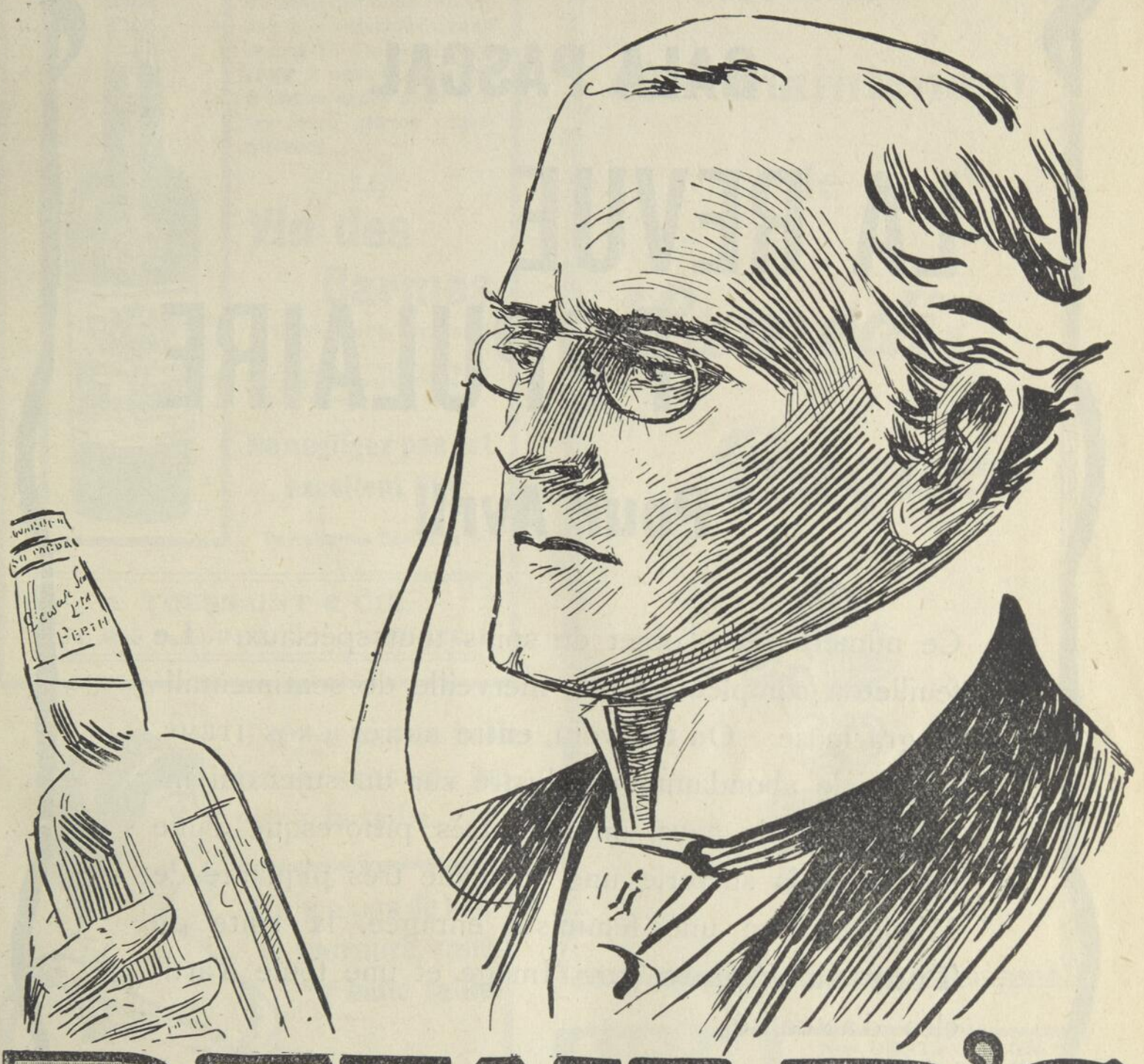
✣

La boisson a quelquefois le pernicieux effet de faire croire qu'on est capable de chanter.

✣



Cette rue de Roquefort, France, passe à bon droit pour l'une des plus remarquables et des plus dangereusement situées du monde entier.



DEWAR'S WHISKY

GALA PASCAL

LA REVUE POPULAIRE

Pour Avril

Ce numéro sera l'objet de soins tout spéciaux. Le feuilleton complet est une merveille de sentimentalité gracieuse. On trouvera, entre autres GROS ITEMS, un article abondamment illustré sur un sujet qui intèresse tout le pays, un récit très pittoresque d'une journée à la sucrerie, une entrevue très piquante de Mistigris avec une féministe enragée, la suite du **Tour du Monde** par l'Image et une foule d'articles d'actualité.

Ce Numéro de Pâques

Bien qu'ayant sous tous les rapports une valeur accrue sera vendu au prix ordinaire.

Le Froid



Nécessite l'usage régulier de toniques dont l'action sur la circulation du sang combatte l'influence du froid et nous évite les refroidissements avec toutes leurs graves conséquences.

LE

Vin des Carmes

Tonifie tout le Systeme

Il vous protège contre les intempéries et vous évite les maladies amenées par le froid.

Ne negligez pas cet excellent Vin

Depositaires Generaux :

A. TOUSSAINT & CIE,
194, Rue Saint-Paul, - - QUEBEC.



Il n'y a pas de belle femme sans une belle taille.

Il n'y a pas de bel. le tournure, sans une belle taille

LES PILULES PERSANES

DE TEWFIK HAZIZ DE TEHERAN. (Perse)

forment le buste, raffermissent les chairs, arrondissent les angles, dégagent la taille.

Veritable talisman de Beaute

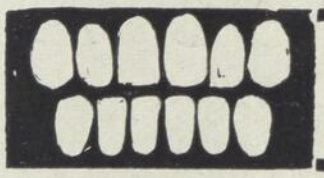
" Vos Pilules Persanes m'ont littéralement transformée. Mille fois merci : AMANDA BESRARD. "

$1.00 la boite. 6 boites pour $5.00

Societe des Produits Persans
Boite Postale 1031, Dept. A., Montreal.

Retenez dès maintenant le *Samedi-Paques*





Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

Vingt-cinq ans de succes

constituent une épreuve satisfaisante de la valeur d'un remède. Il est difficile de trouver un remède contre le Rhume qui égale le Baume Rhumal. Il agit promptement et il est des plus efficaces. Tout le monde en a entendu parler ; un grand nombre de personnes ont jugé de ses mérites. Il guérira sûrement le rhume le plus grave. Un rhume qui dure depuis longtemps prend naturellement quelque temps à se guérir. Prix : 25 cts la bouteille.

Les Conserves de Fruits et de Légumes de la Marque " Soleil "

ont conquis la faveur des maitresses de maisons Canadiennes : PETITS POIS, HARICOTS, FLAGEOLETS, FONDS D'ARTICHAUTS, CHAMPIGNONS, de la Marque " SOLEIL " sont de qualité absolument supérieure de même que les SOUPES PRINTANIERE, au CERFEUIL, JULIENNE et aux TOMATES et ajouteront à la richesse du menu le plus choisi.

Les Conserves de FRUITS de la Marque " SOLEIL " jouissent également d'une haute réputation.

L'Huile d'Olive " Minerva "

se recommande par sa finesse et sa pureté. Elle est embouteillée sous la surveillance du Laboratoire Municipal de Marseille (France) et présente au consommateur toutes les garanties désirables.

Le Vin " Bacchus " au Quinquina

Comme tonique et stimulant est sans rival. La qualité vraiment supérieure des Vieux Vins de Bourgogne qui entrent dans sa composition et des meilleures variétés de Quinquina le recommandent aux personnes qui se sentent faibles, abattues, déprimées : elles y puiseront un regain de forces, de courage et de vitalité.

Les Savons de Castille

Marques " La Mouche " et " La Vertu "

sont à base d'huile d'olive : ils donnent les meilleurs résultats—Jamais de désappointement.

Demandez ces produits à votre fournisseur

Distributeurs Généraux :

Laporte, Martin & Cie, Ltée,

MONTREAL.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.